

Gal 8. T. a
LE GÉNIE
DE M. HUME,
ou
ANALYSE
DE SES OUVRAGES,

*Dans laquelle on pourra prendre une idée
exacte des Mœurs, des Usages, des Cou-
tumes, des Loix, & du Gouvernement du
Peuple Anglois.*



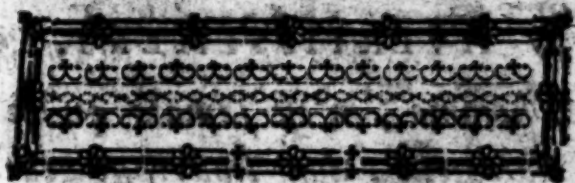
A LONDRES,
& se trouve
A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire,
rue S. Severin.

M DCC LXX.

//

MUSEVM
BRITAN
NICVM

M DCC LXX



AVERTISSEMENT.

M. *HUME* est peut-être , de tous les Auteurs modernes , celui qui a écrit avec plus de succès de la Politique & de la Morale. C'est à l'étude qu'il a faite de l'une & de l'autre , que nous devons l'excellente Histoire qu'il nous a donnée de sa nation. Un historien qui ne connoît pas les principes des différens Gouvernemens , qui n'a pas approfondi les systèmes de Politique des différens peuples , qui n'a pas étudié le cœur de

IV AVERTISSEMENT.

L'homme , n'est jamais qu'un narrateur , dont l'ouvrage peut satisfaire la curiosité d'un homme frivole , mais ne contente jamais celle de ses Lecteurs qui cherchent , dans l'étude de l'histoire , des règles pour se conduire , & des armes contre leurs passions.

L'Extrait des Ouvrages de M. Hume , que nous offrons au Public , peut être également utile & à ceux qui ne les connoissent pas , & à ceux qui les connoissent. Aux uns , il leur remettra sous les yeux des idées vastes & fécondes , qui ne scauroient leur être trop familières ; aux autres , il leur inf-

AVERTISSEMENT. V

pirera le desir de les étudier. Nous nous sommes attachées à ne rien laisser échapper de tout ce qui pouvoit contribuer à étendre les idées de nos Lecteurs ; & comme c'est principalement pour la jeunesse que ces sortes d'Extraits sont faits, nous nous sommes sur-tout attachés à ce qui pourroit contribuer à lui donner des principes sûrs de Morale & de Politique. C'est dans cette vue que nous y avons joint quelques-unes des Anecdotes les plus intéressantes qui se trouvent dans l'histoire des trois maisons qui ont régné en Angleterre. Nous aurions pu étendre cette partie bien plus que

Vj AVERTISSEMENT.

nous ne l'avons fait ; mais deux raisons nous en ont empêchés ; la première , c'est que nous aurions répété celles qui ont déjà été recueillies dans le titre qui a pour titre *Anecdotes Angloises* , que tout le monde peut avoir , & , nous osons même dire , doit avoir ; la seconde , c'est que nous avons pensé qu'il ne falloit rapporter que les *Anecdotes* qui ont rapport aux mœurs des Anglois ; ou qui peuvent servir à faire connoître les constitutions de leur pays.

M. Hume ayant fait d'excellens portraits des Rois qui ont régné en Angleterre , nous les avons réunis : cette espece de

AVERTISSEMENT. vii

galerie n'est pas sans mérite. On ne peut bien connoître les peuples, & juger du principe des événemens, qu'en connoissant le caractère de ceux qui gouvernent les nations. Les hommes sont toujours ce que leurs Souverains veulent qu'ils soient.

Il est des hommes célèbres, des génies profonds, qui influent aussi beaucoup sur les actions des autres hommes : c'est pour cela que nous nous sommes attachés à faire connoître non-seulement ceux de l'Angleterre, mais même ceux des autres pays dont parle M. Hume ; tels, par exemple, le cardinal

viii AVERTISSEMENT.

de Richelieu, Mazarin, François I & Louis XIV. Il est intéressant de voir un grand homme en juger un autre.



LE



LE GÉNIE

DE

M. HUME.



DE LA NATURE HUMAINE.

JE suis bien éloigné de croire que tous ceux qui ont avili la nature humaine, ayent été ennemis de la vertu, & qu'ils ayent exposé les foiblesses de leurs semblables, avec une mauvaise intention. Au contraire, je suis convaincu qu'un sentiment de vertu, fort délicat, sur-tout lorsqu'il est accompagné d'une certaine dose de misanthropie, est sujet à inspirer à l'homme ce dégoût du monde, & à lui faire envisager le train ordinaire de la vie avec trop de bile & d'indignation.

A

E DE LA NATURE

Ceux qui pensent avantageusement de la nature humaine , sont infiniment plus favorables à la vertu que ne le sont les principes contraires , qui nous en donnent une idée méprisable. Lorsqu'un homme est rempli d'une haute idée de son caractère, & du rang qu'il tient dans l'univers, il s'efforce d'agir en conséquence , & rougira toujours de commettre une action basse ou vicieuse, qui le dégraderoit à ses propres yeux.

Nous ignorons jusqu'à quel degré précis la nature humaine peut raffiner sur les vertus & sur les vices , & ce qu'elle pourroit devenir, si l'éducation, les coutumes & les principes venoient à subir quelques grandes révolutions.

Si l'amour-propre & les principes vicieux de la nature humaine l'emportent autant sur les principes de sociabilité & de vertu que quelques philosophes le prétendent , nous avons droit assurément de la mépriser.

Entre plusieurs avantages dont l'homme jouit, celui-ci sur-tout est remarquable ; c'est qu'il peut se former une idée de perfection fort supérieure à celle que sa propre expérience lui fait appercevoir en lui même, qu'il peut toujours

HUMAINE.

étendre ses idées de sagesse & de vertu, & concevoir ces qualités dans un degré qui, comparé à celui où il les possède, lui fera paroître ce dernier fort méprisable, & servira, en quelque maniere, à faire évanouir la différence qui reste encore entre lui & les animaux.

L'homme est beaucoup plus éloigné d'une entière perfection, & même de ses propres idées de perfection, que les animaux ne le sont de l'homme.

Dans les idées que nous nous formons sur la nature humaine, nous sommes fort sujets à faire une comparaison entre les hommes & les animaux, les seuls êtres pensans qui tombent sous nos sens. C'est une comparaison qui nous est assurément fort avantageuse. D'un côté, nous voyons une créature dont les idées ne sont point limitées par aucune borne trop étroite, ni de tems, ni de lieu; qui étend ses recherches dans les régions les plus éloignées de ce globe, & au-delà de ce globe, jusqu'aux planètes & aux corps célestes; qui regarde en arriere pour considérer la premiere origine de la race humaine, & jette un coup d'œil curieux dans l'avenir pour y voir l'influence que ses actions auront

DE LA NATURE HUMAINE.

sur la postérité, & le jugement qui en sera porté dans mille ans d'ici ; une créature qui remonte des effets aux causes, quelque'éloignées & quelque compliquées qu'elles puissent être, qui des phénomènes particuliers tire des principes généraux, profite de ses découvertes, corrige les méprises, & fait servir les erreurs même à son avantage. De l'autre côté, nous voyons une créature qui est précisément le contraire, bornée dans ses observations & dans ses raisonnemens au peu d'objets sensibles qui l'environnent, sans curiosité, sans prévoyance, aveuglément conduite par l'instinct, & arrivant, dans un très-court espace de tems, au dernier degré de perfection dont elle soit susceptible, au-delà duquel elle ne sçauroit jamais avancer d'un seul pas. Quelle immense différence n'y a-t-il pas entre ces deux especes d'êtres ? & comment ne concevrons-nous pas la plus haute idée de l'un, en la comparant avec l'autre ?



DE L'ESPRIT HUMAIN.

ETONNER l'esprit humain, c'est le soumettre : il cède aux prétentions les plus imprudentes, dans les premiers momens de sa surprise.

La plus grande partie du genre humain peut être divisée en deux classes ; l'une des hommes qui, pour ne pas penser assez, n'arrivent pas jusqu'à la vérité ; l'autre de ceux qui, pour penser trop, vont quelquefois au-delà.

Tous les gens dont l'esprit est borné ne manquent pas de décrier ceux même qui joignent la solidité à l'étendue de l'esprit. Ils les accusent de raffiner ; & ils n'accorderont jamais qu'une chose est juste, dès qu'elle passe leurs foibles conceptions.

Un extrême raffinement peut faire naître une forte présomption de fausseté ; & l'on doit se défier de tout raisonnement qui n'est pas simple & naturel.

On ne doit jamais tirer d'un principe des argumens trop subtils, ni lier une

trop longue chaîne de conséquences ensemble.

La différence entre un homme commun & un homme de génie se remarque principalement dans le plus ou le moins de profondeur des principes sur lesquels ils fondent leurs idées.

Avec la plupart des hommes, tout jugement est particulier : ils ne sçauroient étendre leurs vues à ces propositions universelles, qui contiennent un nombre infini de propositions particulières, & qui renferment toutes une science dans un simple théorème.

L'esprit acquiert une nouvelle vigueur, étend ses puissances & ses facultés par l'exercice assidu d'une industrie utile, satisfait ses appétits naturels, & prévient la naissance de ces appétits extravagans, qui communément prennent racine chez ceux qui sont nourris dans l'aisance & dans la paresse.

Les connoissances de l'esprit sont maintenant si répandues, que ceux même qui ne se sont point appliqués à l'étude se trouvent assez éclairés par les lumières généralement acquises, pour être plus de niveau avec les gens de lettres & les sçavans.

H U M A I N.

Les extravagances & les singularités de l'esprit humain se ressembloient dans les différens siècles.

Il est une espèce de caractère, assez commun parmi les hommes, où l'on trouve de l'esprit & du jugement dans les discours & la manière de penser, mais souvent de l'indiscrétion & de l'imprudence dans les actions. La manière dont on voit les choses est le résultat de l'entendement seul; & la conduite est réglée tout à la fois par l'entendement, le tempérament & les passions.

Dans la grande variété des génies humains, il s'en trouve quelquefois d'assez heureusement nés pour découvrir clairement & distinctement leur objet d'une seule vue, quoique dans le discours & sur le papier, lorsqu'ils en veulent développer les parties, ils perdent cette vive & lumineuse conception qui en avoit d'abord formé le plan dans eux-mêmes.

Les plus grands génies, lorsqu'ils abandonnent par principes l'usage de leur raison, ne tirent pas d'autres fruits de leur vigueur d'ame, que de s'enfoncer dans des erreurs plus absurdes.

L'esprit de l'homme est sujet à cer-

taines terreurs, à certaines craintes dont il ne sçauroit se rendre raison à lui-même, procédantes, soit du mauvais état des affaires publiques, quelquefois d'une humeur sombre & mélancolique, ou bien aussi du concours de toutes ces circonstances.

L'esprit humain est aussi sujet à je ne sçais quelle élévation présomptueuse, qui naît des heureux succès, d'une abondance de santé, de la vigueur du fluide nerveux, d'une disposition à la confiance & au courage.

Il n'y a rien que l'esprit humain demande plus constamment, & d'une manière plus insatiable, que de l'exercice & de l'emploi; & ce desir paroît être le fondement de toutes nos passions & de toutes nos recherches.

Telle est la nature de l'esprit humain: il se prend à tout ce qui peut le flater; il s'attache à tout ce qui à quelques ressemblances avec lui. Environnés de gens qui pensent comme nous, nous nous sentons plus fortifiés dans nos opinions; &, par la même raison, toute contradiction nous choque, & nous met mal à notre aise: de-là vient cette aigreur

qui règne dans la plupart des disputes ; de-là vient qu'on ne peut souffrir de se voir contrarié, fût-ce dans le sujet le plus spéculatif & le plus indifférent.

*DE LA DURÉE DU MONDE,
& de la Population des Hommes.*

IL y a peu de fondement, soit par la raison ou par l'expérience, à croire l'univers éternel & incorruptible.

Le monde doit avoir successivement son enfance, sa jeunesse, son âge viril, & sa vieillesse, aussi-bien que chaque individu qu'il contient ; & il est probable que l'homme, de même que les animaux & les végétaux, aura part à toutes ces variations.

Dans l'âge florissant du monde, l'espèce humaine devoit posséder une plus grande vigueur d'esprit & de corps, &, par conséquent, une santé plus heureuse, des esprits plus animés, une plus longue vie, un penchant plus fort, & plus de puissance pour la génération.

Aussi loin cependant que l'observation peut s'étendre, on ne discerne

aucune différence universelle dans l'espèce humaine ; & on ne peut décider qu'il soit arrivé aucune décadence dans la nature humaine. Tout homme qui raisonne juste aura peine à admettre les preuves d'une plus grande population dans l'antiquité , que l'on voudroit tirer de la vigueur & de la jeunesse imaginaire du monde.

Les causes générales physiques doivent être exclues de cette question.

Nous ne connoissons pas exactement le nombre d'hommes d'aucun royaume de l'Europe d'à présent , pas même d'aucune ville : comment pouvons-nous prétendre calculer celui des villes & des états de l'antiquité , dont les historiens nous ont laissé des traces si imparfaites ?

Comme il y a dans tous les individus de l'un & de l'autre sexe un desir & un pouvoir de génération plus actifs qu'ils ne sont universellement exercés , ce qui y met obstacle ne peut venir que de la situation embarrassée des hommes , qu'il appartient à un gouvernement sage d'observer soigneusement , & d'éloigner.

Tout homme , d'ordinaire , qui croit

pouvoir entretenir une famille, veut en avoir une.

L'espece humaine feroit plus que doubler à chaque génération, si chacun se marioit aussi-tôt qu'il parvient à l'âge de puberté. Avec quelle promptitude les hommes ne multiplient-ils pas dans chaque colonie, & dans tout nouvel établissement où il est aisé de pourvoir aux besoins d'une famille, & où l'on n'est pas gêné & assujetti comme dans les gouvernemens établis depuis long-tems ?

Tout gouvernement sage, juste & doux, en rendant la condition de ses sujets sûre & aisée, sera toujours le plus abondant en peuple, aussi-bien qu'en commodités & en richesses.

Un pays, dont le climat & le sol sont propres pour le vin, sera naturellement plus peuplé qu'un qui ne produit que du bled ; & celui-ci le sera aussi plus qu'un autre dont les pâturages seroient l'unique richesse.

Où se trouve le plus de bonheur & de vertu avec le gouvernement le plus sage, il doit y avoir aussi le plus de peuple.

L'esclavage, en général, est con-

traire au bonheur & à la multiplication du genre humain ; & l'usage de nos domestiques à gages , qui nous en tient lieu , lui est préférable.

On peut douter si les couvens des moines & des religieuses dépeuplent autant un Etat qu'on s' imagine communément. Si la terre qui appartient à un couvent étoit donnée à un gentilhomme , il dépenserait son revenu en chiens , chevaux , valets d'écurie , laquais , cuisiniers , &c ; & sa famille ne fourniroit pas plus de citoyens à l'Etat que le couvent.

Une grande égalité de fortune est favorable à la propagation du genre humain ; car un homme dont la fortune est augmentée , ne pouvant pas consommer plus qu'un autre , est forcé de la partager avec ceux qui dependent de lui , & qui le servent. Mais si la fortune est précaire , il n'a pas le même encouragement pour le mariage , que s'il avoit une petite fortune sûre & indépendante.

Les petites républiques , & une égalité de fortune parmi les citoyens sont plus favorables à la population que les grands Etats. Tous les petits Etats pro-

duisent naturellement une égalité de fortune, parce qu'ils ne fournissent pas les occasions de grandes augmentations, mais les petites républiques, beaucoup plus encore par cette division de puissance & d'autorité qui leur est essentielle.

Les grandes villes sont destructives pour la société, engendrent des vices & des désordres de toute espèce, affament les provinces éloignées, & s'affament elles-mêmes par la cherté du prix où elles font monter les denrées. Quelle heureuse situation pour le genre humain, que ces pays si favorables à l'industrie & à l'agriculture, au mariage & à la propagation, où chaque homme avoit sa petite maison & son champ à lui-même, & où chaque province avoit sa capitale libre & indépendante ! Ce sont les obstacles qui naissent de la pauvreté & de la nécessité qui empêchent les hommes de doubler en nombre à chaque génération.

Dans un pays où l'agriculture seule fleurit, il peut y avoir beaucoup d'habitans ; & s'ils sont bien armés & bien disciplinés, c'est une grande force qui est

14 DE LA DURÉE DU MONDE, &c.
toujours prête dans l'occasion ; mais on
ne peut maintenir un corps considéra-
ble de troupes mercénaires, sans com-
merce & sans manufactures, ou sans des
domaines fort étendus.

Tous les moyens de favoriser la
population sont violens ou inutiles,
excepté celui qui prend sa force dans
l'intérêt même du propriétaire des
fonds.



DE L'HOMME.

LA nature humaine est inconséquente : elle allie aisément les superstitions les plus efféminées avec le courage le plus héroïque , à la barbarie la plus féroce.

Privez un homme de toute affaire & de toute occupation sérieuse ; il court sans relâche d'un amusement à un autre. Le poids & l'oppression dont sa paresse l'accable sont tels qu'il oublie la ruine où l'entraîne sa dépense immodérée. Donnez-lui une manière plus innocente d'occuper son esprit ou son corps ; il est satisfait , & cesse d'éprouver cette soif du plaisir que rien ne peut satisfaire. Mais si l'emploi que vous lui donnez lui devient utile , spécialement si le profit est attaché à chaque exercice particulier de son industrie , il a si souvent le gain devant les yeux , que , par degrés , il en fait l'objet de sa passion , & ne connoît pas de plus grand plaisir que celui de voir augmenter tous les jours sa fortune.

Les hommes préfèrent naturellement leurs aises au travail , & ne se soumet-

tront pas à la peine, s'ils peuvent vivre dans la paresse : quoiqu'il soit vrai aussi que lorsque, par la nécessité, ils ont été accoutumés au travail, ils ne peuvent plus le laisser, la coutume l'ayant rendu nécessaire à leur santé & à leur dissipation ; & peut-être le passage n'est-il pas plus difficile d'un constant repos au travail, que d'un constant travail au repos.

L'homme est un être très-variable, & susceptible de beaucoup de différentes opinions : il change successivement de principes & de règles de conduite.

Le caractère particulier des hommes vaut mieux que leur caractère public ; ils sont plus honnêtes & moins intéressés, lorsqu'ils n'agissent que pour eux-mêmes, que lorsqu'ils agissent en corps : l'intérêt de la faction où ils sont engagés les fait toujours aller plus loin que leur intérêt propre.

La différence que la nature a mise entre un homme & un autre homme est souvent si grande, & cette différence est encore si fort augmentée par l'éducation, par l'exemple & par l'habitude, qu'il n'y a pas de Sceptique assez téméraire & assez déterminé qui, en s'apercevant de tant d'extrémités si opposées,

ose nier la distance immense qui se trouve entr'elles.

DES FEMMES.

LEs femmes ont les passions plus vives que les hommes ; elles ont aussi plus de goût pour tout ce qui peut embellir : c'est à elles à juger d'un habit & d'un équipage , & à régler les bien-séances. Ces sortes de beautés font plus d'impressions sur elles que sur nous ; & , si on peut flater leur goût , on est sûr de leur plaire.

Je ne sçais pourquoi les femmes prennent toujours en mauvaise part ce qui se dit contre le mariage , & pourquoi l'on ne sçauroit satyriser cet état sans les offenser. Se regarderoient elles comme la partie principalement intéressée ? Penseroient-elles y avoir le plus à perdre , si la mode de se marier tomboit en discrédit ? ou bien se sentiroient-elles plus coupables que les hommes des disgraces qui accompagnent les mariages mal assortis ?

Les femmes sont trop impérieuses. De toutes les passions dont les esprits féminins sont agités , l'amour de domi-

ner me paroît celle qui a le plus d'ascendant sur eux ; & ne les a-t-on pas vues lui immoler l'unique penchant qui auroit dû le balancer ?

Les femmes Scythes aveuglerent leurs maris pour se soustraire à leur empire : j'ignore si nos dames Ecoffoises tiennent de l'humeur de ces Amazones Scythes, dont elles descendent ; mais j'ai toujours été surpris de voir la grande inclination qu'elles ont pour les fous : il n'y a pas d'espece dont elles aiment mieux se faire des maris ; & ce n'est que pour être plus absolues, & pour régner plus despotiquement : cela me paroît plus que Scythe, & d'autant plus barbare, que les yeux de l'entendement sont préférables aux yeux du corps.

C'est la faute des hommes, si les femmes aiment tant à régner. Les tyrans sont les rebelles ; & les rebelles, dès qu'ils ont gagné le dessus, deviennent tyrans à leur tour.

Je souhaiterois que les hommes & les femmes ne prétendissent point à la supériorité, & que tout fût égal, comme entre les membres que nous avons doubles.

Les femmes qui, dans un moment

dangereux, font une fois le sacrifice de leur honneur à un homme sans principe, dans la suite de leur aveuglement pour lui, se laissent aisément entraîner à commettre les actions les plus monstrueuses.

Je ne sçaurois voir sans chagrin que les femmes ayent un goût si décidé pour le faux, & une aversion si forte pour la réalité.

Une femme peut avoir naturellement de bonnes manieres, & de la vivacité; mais si son esprit est dénué de connoissances, il est impossible que sa conversation plaise long-tems à des personnes sensées, & qui aiment à réfléchir.


Les femmes sont généralement beaucoup plus insensées que les hommes; ce qui peut avoir sa source en ce que, leur honneur étant regardé comme infiniment plus délicat & plus difficile à conserver que le nôtre, il a besoin d'être soutenu par cette noble fierté qu'on leur inspire.

Il y a peu de femmes qui soient belles, en comparaison de celles qui ne le sont pas... Un même degré de beauté est souvent une difformité dans une femme, pendant que c'est une beauté réelle dans un homme.

La beauté n'est pas une qualité inhérente dans les choses : elle n'est que dans l'ame qui les contemple ; & chaque ame voit une beauté différente. Il se peut que ce que l'une trouve beau, l'autre le trouve laid ; &, à cet égard, nous devons nous en tenir à notre façon de sentir , sans prétendre que les autres sentent comme nous.

Y-a-t-il une meilleure école de mœurs qu'une société de femmes vertueuses, où le desir réciproque de plaire polit insensiblement l'esprit , où l'exemple de la douceur & de la modestie du sexe se communique à ses admirateurs, où sa délicatesse nous accoutume à la décence , en nous faisant craindre de l'offenser par des propos trop libres ?

Les compagnies où il n'y a pas de femmes , me paroissent le plus insipide de tous les amusemens , & autant dénuées de sens & de raison que de plaisir & de politesse. Je ne sçache que l'usage des boissons fortes , qui puisse en écarter l'ennui ; & le remède est pire que le mal.



DE LA SOCIÉTÉ.

QUAND les hommes quittent leur état sauvage, où ils vivent principalement de la chasse & de la pêche, il faut qu'ils deviennent cultivateurs ou manufacturiers.

La meilleure politique est de s'accommoder au penchant commun du genre humain, & de le rectifier autant qu'il est possible pour le bien de la société.

Lorsque les vertus sociales n'ont pas un but utile ; loin d'être estimées, elles sont regardées comme stériles & indifférentes. Le bonheur de l'humanité, l'ordre dans la société, l'union dans les familles, les secours mutuels dans l'amitié ont toujours été le fruit de leur doux empire sur les cœurs des hommes.

Malheureusement pour la société, les hommes ont tant de respect pour les grandes qualités & les talens, indépendamment de leur bon ou de leur mauvais usage, que l'amour des applaudissemens populaires en devient un nouvel

22 DE LA SOCIÉTÉ.

encouragement pour l'ambition, l'usurpation & les désordres civils.

Les vertus sociales, plus estimables que l'habileté du premier ordre, obtiennent toujours une récompense beaucoup plus précieuse que l'éclat de la renommée, le contentement & la tranquillité d'ame.

DE LA RELIGION.

PLU^S les points sur lesquels roulent les querelles théologiques sont imperceptibles, plus elles ont d'aigreur & d'opiniâtreté.

Un sentiment de religion, souvent peu efficace pour fortifier les devoirs de la société civile, quand il dégénère en superstition, l'emporte sur les sermens les plus multipliés.

Combien l'influence des principes de religion ne dépend-elle pas de la disposition momentanée de l'esprit humain ?

Quoique la religion du treizieme siècle mérite à peine d'autre nom que celui de *superstition*, elle servoit à former un corps de gens qui avoient

DE LA RELIGION. 23

un grand crédit sur le peuple , & empêchoient l'Etat de se dissoudre par les factions & la puissance indépendante de la noblesse. Mais ce qui étoit encore d'une importance infinie , c'est que la religion dépofoit une si prodigieuse autorité entre les mains d'hommes contraires par état aux armes & à la violence ; qui tempéroient , en employant leur médiation , la pente trop générale vers les entreprises militaires , & confervoient toujours , même au milieu de la guerre , ces chaînes secrettes sans lesquelles la société humaine ne pourroit subsister.

La superstition peut quelquefois suspendre la fureur des hommes , tandis qu'ils méconnoissent l'empire de la justice & de l'humanité.

Vouloir changer la religion d'un pays , même secondé par un parti , est une des plus périlleuses entreprises qu'un Souverain puisse hasarder , & qui souvent ne mene qu'à la destruction de l'autorité royale.

L'encouragement des ministres de la religion , aussi-bien que celui des praticiens & des médecins , peut se fonder sur la reconnoissance des gens qui sont attachés à leur doctrine , & qui

24 DE LA RELIGION.

trouvent des avantages & des consolations dans leurs secours ou dans leur ministère spirituel. Leur vigilance & leur zèle seroient sans doute aiguillonnés par de telles espérances, & leur talent pour l'Etat, ainsi que leur habileté à gouverner les ames, s'accroïtroient chaque jour par l'expérience, l'étude & l'application.

Les privilèges ecclésiastiques, pendant les siècles barbares, servirent de digue au despotisme des rois. L'union de toutes les Eglises occidentales, sous le pontife de Rome, facilitoit le commerce des nations, & tendoit à faire de l'Europe une vaste république. La pompe & la splendeur du culte appartenoient à un établissement si riche, & contribuoient, en quelque sorte, à l'encouragement des beaux-arts, & commençoient à répandre une élégance générale de goût, en la conciliant avec la religion.

Rien n'avança tant les progrès des Réformés que la liberté qu'ils accorderoient à chaque particulier d'examiner en arbitre souverain les diverses doctrines, & les premiers principes même qu'on avoit reçus. Quoique la multitude

ne

DE LA RELIGION. 25

ne fut pas assez instruite pour être en état d'entreprendre cet examen, elle se trouvoit flattée d'être jugé dans la cause : elle s'imaginoit exercer & suivre les lumières de sa propre intelligence, tandis qu'elle ne faisoit qu'opposer aux anciens préjugés, des préjugés plus puissans, & d'une autre espèce.

Dans le commerce trop intime entre des dévots de différens sexes, les feux impurs d'un amour profane se mêlent assez naturellement aux ardeurs de l'amour divin, dont leur union s'autorise.

Les jours de fêtes qui, de tout tems & dans toutes les nations, sont consacrés, en partie au culte divin, en partie aux recreations de la société, ne sont employés en Angleterre qu'aux offices de la religion, & servent à nourrir ces sombres contemplations, auxquelles le peuple Anglois n'est malheureusement que trop porté par son penchant.

Les Puritains établirent une forme de culte la plus nue & la plus simple qu'ils purent imaginer; une forme qui, n'empruntant rien des sens, se repo-

26 DE LA RELIGION.

soit entièrement dans la contemplation de l'Essence divine , qui ne se découvroit qu'à l'entendement. On observa que cette espece de dévotion , peu proportionnée à la foiblesse humaine , causa d'énormes ravages dans les poitrines , & détruisit tout principe raisonnable de vie & de conduite. L'ame faisant des efforts outrés pour s'élever à cette situation extraordinaire , n'y atteignant que par des élans imparfaits , retombant bientôt dans sa propre foiblesse , & rejetant tout appui extérieur de pompe & de cérémonie , se trouva si concentrée dans cette vie intérieure , qu'elle se déroba totalement à ces doux & joyeux amusemens dont l'effet est d'adoucir & d'humaniser le caractère.

Comme toutes les religions fanatiques réduisent naturellement fort à l'étroit le nombre & les richesses des Ecclésiastiques , leur premier feu n'est pas plutôt éteint , que , perdant tout leur crédit sur le peuple , elles le laissent sous l'influence naturelle & bienfaisante de leurs obligations légales & morales.

L'esprit de religion contient quel-

que chose de surnaturel & d'inexplicable ; & , dans ses opérations sur la société , les efforts répondent moins à leurs causes connues , que ceux de toute autre cause dans le cours ordinaire du gouvernement. Cette réflexion peut fournir tout-à-la-fois une source de blâme contre les Souverains qui se portent trop légèrement à l'innovation sur un article si dangereux , & d'apologie pour ceux qui , se trouvant engagés dans une démarche de cette nature , ne voient pas l'événement répondre à leur espérance , & manquent de succès dans leurs vues.

Dès qu'une fois la religion s'est corrompue par de fausses opinions , elle secoue le joug de la morale ; alors elle est rarement retenue dans ses opérations par les usages & la police ordinaire de la société.

Lorsqu'un peuple est attaché à quelque opinion théologique , par l'effet d'une persuasion ou d'une préoccupation générale , l'autorité , la crainte , ou d'autres motifs , peuvent aisément lui faire changer de foi dans ses sujets-mystérieux. L'exemple des Anglois

18 DE LA RELIGION.

en est une preuve. On les a vus, sous plusieurs régnes, adopter alternativement, & sans scrupule, les différentes religions de leurs différens Souverains. Mais dans une nation telle que la nation Françoise, où les principes de religion ont été long-tems déployés, comme la banniere des factions, où chaque parti a fortifié sa croyance par son animosité contre le parti contraire, il n'est pas si facile de plier les esprits à cette inconstance.

Quoique l'espérance de partager les dépouilles de l'Eglise eût engagé quelques princes dans le parti de la Réformation, il paroît certain que le système de Rome demeura toujours la religion favorite des Souverains. L'aveugle soumission qu'il recommande, la résignation absolue de tout jugement particulier de la raison & des recherches curieuses sont des dispositions très-favorables à l'autorité, tant civile qu'ecclésiastique; & les privilèges des sujets sont beaucoup plus exposés à souffrir de ces principes, que les prérogatives des chefs. Ajoutons que la splendeur & la pompe du culte s'accorde avec le goût de magnificence

DE LA RELIGION. 29

qui règne ordinairement dans les cours, & forme une espece de dévotion qui, flattant les sens, laisse peu d'exercice à l'ame indolente des grands.

Si c'est une vérité reconnue, que la corruption des meilleures choses en fait ce qu'il y a de pire au monde, il ne doit pas être surprenant que, de tous les abus, ceux de la religion soient les plus odieux & les plus ridicules.

Quelque ridicule que l'esprit philosophique puisse jeter sur les pieuses cérémonies, il est incontestable que, dans un tems où la religion est respectée, il n'y a point d'institutions qui puissent être d'un plus grand avantage pour la multitude grossiere, & qui soient plus capables d'adoucir ce sombre & farouche esprit de dévotion, auquel le peuple est sujet.

L'église même d'Angleterre, quoiqu'elle ait conservé une partie des cérémonies catholiques, est peut-être trop nue, trop peu ornée, & ressemble encore à la religion abstraite & purement spirituelle des Puritains.

L'esprit, moins tendu vers la divine

30 DE LA RELIGION.

& mystérieuse Essence, si supérieure aux bornes étroites de l'humanité, est plus capable d'une piété soutenue, en se relâchant par le spectacle des peintures, des attitudes, des habits, ou des édifices ecclésiastiques, & les beaux-arts, qui servent au ministère de la religion, en reçoivent un surcroît d'encouragement.

Les rênes du gouvernement des premiers Bretons, trop lâches par elles-mêmes pour contenir des peuples grossiers & inquiets, se fortifioient du moins par les terreurs de la superstition, sans lesquelles ils n'auroient point eu de frein.

Nulle espece de joug sacré ne fut plus terrible que celui des Druides. Indépendamment des peines sévères que la religion autorisoit à infliger dans ce monde, ils inculquoient la doctrine de la transmigration des ames, & par-là donnoient autant d'étendue à leur autorité qu'en pouvoit avoir la crainte servile de leurs dévots.

Si la misérable superstition, qui régnoit dans le huitième siècle, avoit du moins produit la paix & la tranquillité générale, ce bon effet auroit com-

DE LA RELIGION. 31

pensé les maux qu'elle traînoit à sa suite ; mais , ajoutée à l'avidité ordinaire des hommes pour le pouvoir & pour les richesses , elle fit naître des controverses frivoles dans la théologie, d'autant plus fatales , qu'elles ne se terminoient pas comme les autres , en cédant au droit de possession.

Beaucoup de foiblesses , de terreur & de mélancolie , jointes à l'ignorance , voilà les vraies sources de la superstition.

L'espérance , l'orgueil , la présomption , une imagination échauffée , jointes à l'ignorance , ce sont-là les vraies sources du fanatisme.

Tous les princes , qui ont visé au despotisme ont gagné le clergé , Gustave-Vasa est le seul exemple d'un prince ambitieux , qui a opprimé l'Eglise , dans le tems même qu'il opprimoit la liberté.

Le fanatisme ayant sa source dans la force des esprits , & dans un caractère présomptueux & hardi , porte naturellement à des résolutions extrêmes , sur-tout lorsqu'il parvient à remplir la tête du misérable , qui en est possédé , de l'idée qu'il est illuminé par

32 DE LA RELIGION.

la grace , & de mépris pour les loix communes de la raison , de la morale & de la prudence.

La fureur du fanatisme ressemble à celle du tonnerre & de la tempête , qui s'épuise en peu de tems , & laisse ensuite l'air plus calme & plus serein qu'il n'étoit auparavant.

Les progrès du fanatisme sont prompts & rapides : ceux de la superstition , au contraire , sont lents & insensibles.

Le fanatisme , étant la maladie des esprits hardis & ambitieux , s'unit naturellement à l'amour de la liberté & de l'indépendance , tandis que la superstition , en rendant les hommes lâches & timides , les forme pour la servitude & pour l'esclavage.

Les disputes théologiques , si aigres , si violentes , loin d'être une preuve de la conviction des argumentateurs , est , au contraire , une preuve qu'ils ne sont pas intimement persuadés de ce qu'ils soutiennent , & que ces matieres sublimes sont au-dessus de leur intelligence.

Les disputeurs les plus emportés , les plus révoltés de la contradiction

sur tout autre sujet, sont doux & modérés, en comparaison des théologiens controversistes.

Lorsqu'un homme a pu s'affermir une fois dans son sentiment par son savoir & ses recherches, il regarde plutôt avec pitié qu'avec colere les erreurs & les objections des autres. Mais aussi quand un zèle mal entendu anime un homme à défendre ce qu'il ne peut concevoir avec clarté, ni croire avec certitude, sa foi imaginaire se trouve heurtée de la résistance, & même du simple doute qu'on lui propose. Il exhale son impatience contre son antagoniste, parce que l'impatience est le résultat ordinaire de cet état désagréable de l'entendement humain & de l'ame.

Il ne paroît pas difficile de réprimer par une prompte sévérité les premiers commencemens des controverses; mais, d'un autre côté, cette politique expose toujours le peuple aux ridicules terreurs que la superstition produit, & le magistrat aux usurpations des ecclésiastiques. D'ailleurs elle rend les hommes si délicats, si foibles, qu'ils ne peuvent plus supporter la moindre

34 DE LA RELIGION.

contradiction, & qu'ils payent bien cher la fausse tranquillité dont on les laisse jouir.

Les corps s'exténuent par un régime trop minutieux, & deviennent incapables de soutenir les accidens auxquels l'humanité est sujette. Il en est de même d'un peuple qui n'avoit pas imaginé que ses principes pussent être contestés. Il est perdu, s'il arrive quelques événemens; & de tels événemens sont communs, qui produisent de la division dans son clergé, & donnent lieu à quelque différence dans la doctrine.

Rien n'est plus malheureux pour un peuple que d'être gouverné par un Souverain persuadé d'une religion différente de celle qui est établie. Il est presque impossible alors qu'il y ait une confiance mutuelle entre le prince & les sujets.

C'est inutilement que les Souverains emploient une vigilance rigoureuse pour maintenir la pureté de la foi, & qu'ils ont recours aux moyens violens, dans les disputes de religion; ils ne réussissent qu'à s'imposer un travail qu'il faut recommencer sans cesse. Un

DE LA RELIGION. 35

geste, un habit, une distinction métaphysique ou grammaticale, la moindre futilité rendue importante par les disputes de religion, & le zèle inconsidéré du magistrat fussent pour détruire l'unité de l'Eglise, & le repos de la société.

Il ne faut pas de grands efforts de politique pour entretenir des querelles entre les théologiens.

Quoique les principes théologiques, lorsqu'ils sont en guerre avec les passions, ayent peu de pouvoir sur les hommes en général, moins encore sur les princes, cependant, lorsqu'ils deviennent des symboles de faction, & des caracteres distinctifs de parti, ils concourent avec une des plus fortes passions de l'humanité, & sont alors capables de porter les hommes aux derniers excès.

Les différends de religion sont souvent aussi frivoles, que la plupart de ceux qui agitent les hommes, & ne méritent d'attention qu'autant qu'ils influent sur la paix & l'ordre de la société.

La différence entre les sectes religieuses v.e.t souvent moins de celle

36 DE LA RELIGION.

des principes, que de l'empportement des passions. C'est l'amour de la nouveauté, l'orgueil de l'argumentation, le plaisir de faire des prosélytes, & l'opiniâtreté de la contradiction, qui produisent des sectes & des disputes.

La société humaine n'a point de caractère plus dangereux que celui de fanatique, parce qu'en le supposant accompagné d'un jugement foible, il est exposé aux impulsions d'autrui; &, s'il est soutenu d'un peu de discernement, il est entièrement gouverné par ses propres illusions qui sanctifient ses vices & ses mouvemens les plus intéressés.

L'hypocrisie, pure & tout-à-fait libre du fanatisme, est aussi rare, peut-être, que le fanatisme entièrement purgé de tout mélange d'hypocrisie. Les sentimens de religion sont si naturels à l'esprit humain, que lorsqu'il n'est pas gardé par un Septicisme philosophique le plus froid & le plus déterminé, il lui est impossible de contre-faire long-tems ces saintes ferveurs, sans en ressentir quelques portions; &, d'un autre côté, l'effet de ces opérations surnaturelles est si précaire & si

passager, que les religieuses extases, lorsqu'elles sont long-tems employées, doivent être souvent contrefaites, & toujours infectées de ces motifs plus familiers d'intérêt & d'ambition, qui gagnent infalliblement dans l'ame.

Dans la généralité des hommes qui ont reçu l'éducation commune des sociétés civiles & régulières, les sentimens de honte, de devoir, d'honneur, ont une force considérable, qui sert à contre balancer & même à diriger les motifs de l'intérêt personnel; mais lorsque le fanatisme agit dans toute sa force, ces salutaires principes perdent leur crédit, & sont souvent regardés comme des inventions purement humaines, ou comme des institutions morales, plus convenables à des payens qu'à des âmes chrétiennes.

On a vu, du tems de Cromwel, des Quakers entreprendre de jeûner quarante jours, à l'imitation de Jesus-Christ; & cette expérience coûta la vie à quelques autres qui voulurent les imiter.

Une femme de cette secte entra nue dans une église où Cromwel se trouvoit, excitée, disoit-elle, par l'esprit,

38 DE LA RELIGION.

» qui vouloit qu'elle parût comme un
» signe aux yeux du peuple. »

Un nommé *Jacques Naylor* se rendit célèbre, pendant l'administration du Protecteur, par les blasphèmes, ou plutôt par l'excès de sa folie. Il se crut transformé dans la personne de *Jésus-Christ*, & réellement devenu le Sauveur du monde. Cette phrénésie lui fit affecter, dans ses actions, autant de conformité qu'il lui fut possible, avec la plupart de celles qui sont rapportées dans l'Histoire évangélique. Comme il avoit quelque ressemblance avec la figure qu'on donne communément au Sauveur, il laissa croître sa barbe dans la même forme. Il entreprit de ressusciter un mort. La difficulté apparemment de trouver une âne aux environs de Bristol (a), lui fit faire son entrée à cheval dans cette ville; mais ses disciples jetterent leurs habits & des rameaux devant lui, en criant : « Gloire » au Très-haut ! Saint, Saint, le Seigneur Dieu des armées ! » A toutes les questions du magistrat, sa seule ré-

(a) On ne sçait si c'est une plaisanterie, ou si les ânes sont en effet rares à Bristol.

DE LA RELIGION. 39

ponse fut : « Tu l'as dit. » Le parlement crut cette aventure digne de son attention. Dix jours, & plus, furent employés en informations & en débats sur la conduite & le caractère de Naylor. A la fin, il fut condamné au pilori, au fouet, à se voir marquer au visage, & percer la langue d'un fer chaud. Il souffrit toutes ces rigueurs avec une patience étonnante. La force de l'illusion alla jusqu'à ce point ; mais elle se démentit dans la suite. Il fut renfermé dans une maison de force, réduit au plus dur travail, au pain, à l'eau, & privé du commerce de ses disciples. Son fanatisme se dissipa ; & revenant bientôt aux idées communes, il reprit paisiblement les exercices de sa profession.

Les Millénaires, espece de fanatiques qui, pendant les guerres civiles, s'étoient réunis contre Cromwel, se rassemblèrent, après la restauration, sous la conduite d'un d'entr'eux, nommé *Venner*, au nombre de soixante, bien armés ; & se croyant invincibles, parce qu'ils se comparoient à Gédéon, & aux autres héros de l'ancien Testament, ils marcherent

40 DE LA RELIGION.

dans les rues de Londres, proclamant par-tout le Roi Jesus. Les magistrats se hâterent d'assembler quelques compagnies bourgeoises, qui les attaquèrent. Ils se défendirent avec autant d'ordre que de résolution. Ils tuèrent un grand nombre de leurs ennemis, & firent une retraite régulière dans les bois de Cane, près d'Hamstead. Dès le jour suivant, ils en furent chassés par un détachement des gardes; mais ils eurent la hardiesse de retourner à la ville, où l'on n'étoit pas préparé à les recevoir. Après avoir commis beaucoup de désordres, & traversé presque toutes les rues de cette immense capitale, ils se renfermerent dans une maison, résolus de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ils y furent entourés; & le toit ayant été découvert, ils se virent arquebusés de toutes parts. Dans cette situation même, un désespoir obstiné leur fit refuser toute sorte de grace. Enfin le peuple, fondant sur eux, saisit le petit nombre de ceux qui restoit vivans. Ils furent jugés, condamnés, livrés à l'exécution; & jusqu'au dernier moment, ils persisterent à soutenir que « s'ils avoient été trom-

DE LA RELIGION. 41

pés, c'étoit le Seigneur qu'ils devoient en accuser. *

Chez les Anciens, les sectes philosophiques étoient plus zélées que les sectes de religion; au lieu que, de nos jours, celles-ci montrent plus de rage & de fureur que n'en ont jamais exercé les factions les plus cruelles que l'ambition & l'intérêt ayent fait naître.

DES PAPES.

RIEN n'est si surprenant que l'adresse & la persévérance des papes à thésauriser, pour ainsi dire, leur puissance & leurs prétentions pendant les siècles d'ignorance.

La politique de la cour de Rome a long-tems été un sujet d'admiration. Ceux qui jugent des choses par l'événement ont prodigué les plus grands éloges à sa rare prudence, qui, sans le secours des armes, avoit conduit une puissance, si foible dans son commencement, à établir une monarchie universelle & presque absolue sur toute l'Europe. Mais une sagesse héréditaire à tant d'hommes différens d'âges, de

tempéramens & d'intérêts, dont le siège pontifical a été rempli, ne seroit pas compréhensible, & paroîtroit hors de nature. L'ignorance & la superstition des peuples, que les papes ont employées, est, au contraire, un remède si commun, si grossier, d'une efficacité si générale, si peu susceptible d'accidens, qu'il peut réussir dans les mains même les plus mal-adroites. À peine est-il d'indiscrétions capable d'en empêcher l'effet.

Les abus firent mettre des bornes aux usurpations de la papauté. Le flux s'arrêta d'abord, & remonta ensuite contre le souverain pontife : autrement, il seroit inconcevable comment un siècle si porté à la superstition, si plongé dans l'ignorance que le treizième siècle, auroit pu échapper de tomber sous l'esclavage de la cour de Rome.

Dans le treizième siècle, les moines devinrent les troupes régulières & la garnison des papes ; & , malgré le préjudice que leurs diverses inventions pour en imposer au peuple faisoient aux intérêts temporels de la société, & plus encore à ceux de la

raie piété, ils furent les principaux
 ppuis de cette machine formidable
 que la superstition avoit construite, &
 défendirent de toute atteinte dange-
 reuse jusqu'à la renaissance du vérita-
 ble sçavoir.

Dans le treizieme siècle, le fon-
 dement des plaintes générales étoit
 plutôt l'avidité du saint siège, que son
 ambition. Les ministres de la cour
 de Rome se trouvant, pour ainsi
 dire, un trésor de puissance, amassé
 par leurs prédécesseurs, jugerent
 qu'il étoit tems de le tourner à leur
 profit actuel, & aimèrent mieux en
 jouir sur leurs foyers, que d'étendre
 leur autorité sur des pays éloignés,
 où ils ne comptoient jamais résider.
 Tout étoit devenu vénal dans les
 tribunaux Romains. La simonie se pra-
 tiquoit ouvertement. On n'obtenoit
 ni faveur, ni justice même, qu'à prix
 d'argent. Le plus fort enchérisseur
 étoit sûr de la préférence, sans qu'on
 eût égard ni au mérite des personnes,
 ni à l'équité des affaires. Outre la per-
 version ordinaire du bon droit dans
 la décision des contestations, le pape
 s'attribuoit ouvertement l'autorité ab-

solue & sans bornes de violer ou d'éluder, par la plénitude de son pouvoir apostolique, toutes règles particulières, & tous privilèges des patrons, des églises & des couvens. Sous prétexte de remédier aux abus, le pape Honorius, en 1216, se plaignant de la pauvreté du saint siége, comme de leur source, demanda deux des meilleures prébendes de chaque cathédrale, & deux portions de moines de chaque couvent, à titre de revenu fixe & perpétuel de la tiare. Mais, comme on sentit qu'en effet cette rente ne s'éteindroit jamais, & que les abus n'en reviendroient pas moins tout aussi-tôt, sa demande fut unanimement rejetée. Environ trois ans après, le pape demanda & obtint le dixieme de tous les revenus ecclésiastiques, qu'il leva avec une rigueur tyrannique. Il exigea la perception de cet impôt, avant que le clergé eût touché ses rentes & ses dîmes, & envoya des usuriers en Angleterre, pour avancer de l'argent à gros intérêts aux ecclésiastiques, afin de leur procurer le moyen onéreux de satisfaire le souverain pontife. En 1240, le légat Othon ayant vaine-

ment fondé le clergé en corps, ex-
torqua des prélats & des couvens sé-
parément, & à force d'intrigues &
de menaces, des sommes considéra-
bles. On dit qu'à son départ, il em-
porta plus d'argent du royaume qu'il
n'y en laissa. Cette expérience fut re-
nouvellée, quatre ans après, par le
nonce Martin qui arriva de Rome,
muni du pouvoir de suspendre & d'ex-
communier tout ecclésiastique qui re-
fuseroit de payer ce tribut ; & le roi,
qui n'attendoit que du pape l'appui de
son autorité chancelante, ne manqua
jamais de protéger ses exactions.

Une hiérarchie ecclésiastique, dont
l'objet n'est pas de s'emparer de toutes
les richesses & de toute la puissance,
peut, sans inconvéniens, tolérer des
sectaires. Plus elle tempère le zèle
des novateurs par la douceur & par la
liberté qu'elle leur accorde, & plus
elle s'assure les avantages que lui don-
nent les loix. Mais, quand la super-
stition a élevé une église jusqu'au faite
de grandeur où celle de Rome étoit
parvenue, la persécution est moins
alors le résultat du fanatisme de ses
prêtres, qu'une politique qui lui est

nécessaire. La rigueur des loix est le seul moyen qu'ait cette église de se maintenir contre des hommes à qui le zèle religieux, le bien public & l'intérêt particulier fournissent toujours des motifs de favoriser les innovations. Mais si une hiérarchie trop puissante peut se soutenir long-tems par ces ressources violentes, il arrive à la fin, que les sectaires, aigris par la sévérité, secouent le joug de la raison, & ne connoissent plus de frein.

Cette délicieuse contrée, où le pontife Romain fait sa résidence, semble avoir été la source de tout l'art & de tous les raffinemens modernes. Elle a répandu sur les cérémonies de son église un air de politesse, qui la distingue de la rusticité grossière des autres sectes; &, quoique par d'autres vues les ordres monastiques fassent profession d'une austérité qui plaît au vulgaire, toute l'autorité n'en réside pas moins dans ces prélats & ces princes spirituels, dont le caractère plus cultivé, plus humain, les porte aux plaisirs décens, & leur inspire plus d'indulgence.

Dans le dixieme siècle, le pape s'ar-

ogeoit une souveraineté universelle sur les ecclésiastiques. Il sentit que le célibat pouvoit seul, en rompant leurs liens avec la puissance civile, en les privant de tous objets d'ambition, tourner leurs vues & leur adresse à devenir un corps distinct & puissant. Il ne se dissimuloit pas qu'aussi longtemps qu'il seroit permis aux moines de se marier, & d'avoir des enfans, on ne pourroit les assujettir à aucune règle étroite, ni les soumettre servilement à leurs supérieurs, comme il falloit qu'ils le fussent pour exécuter promptement & avec zèle les ordres émanés de Rome. On commença donc à recommander le célibat, comme le devoir le plus indispensable des prêtres; & le pape entreprit de faire renoncer tout le clergé des Eglises occidentales aux privilèges du mariage. Ce système politique étoit sans doute heureusement conçu, mais très-difficile à faire réussir, puisqu'il avoit à combattre le penchant le plus fort de la nature humaine. D'ailleurs les liaisons avec le sexe féminin, qui portent à la dévotion, en général, devenoient, dans cette circonstance-ci,

très-contraires au projet du saint pere. Il n'est donc pas surprenant que ce sublime raffinement de politique ait rencontré les plus grands obstacles. Les intérêts de la hiérarchie se trouvoient si singulièrement opposés aux inclinations des prêtres, que, malgré les efforts continuels de la cour de Rome, on trouvera tout simple qu'il ait fallu près de trois siècles pour établir cette réforme hardie.

Rien ne prouve mieux l'ignorance excessive des Anglois, au douzième siècle, que de voir un homme (*Pascal*) assis sur la chaire pontificale, n'y subsistant que d'absurdités & de ridiculités, se croire en droit de les traiter de Barbares.

La maxime ordinaire de tous les souverains pontifes étoit que, lorsqu'ils échouoient dans quelques-unes de leurs prétentions, ils accorderoient aux Princes, ou aux Etats, les droits que ces Puissances avoient toujours exercés, & qu'ils n'avoient pu leur ravir. A la faveur de cette adresse, ils attendoient un tems plus favorable pour se ressaisir de ce qu'ils sembloient abandonner, & prétendoient que le
magistrat

DES PAPES.

26

magistrat civil n'étoit en possession de telle ou telle portion d'autorité, qu'en vertu d'une indulgence spéciale du saint siége.

Entr'autres inventions propres à tirer de l'argent des consciences timorées, le clergé avoit inculqué la nécessité des pénitences pour expier les péchés; & il introduisit ensuite la pratique de racheter ces pénitences par de grosses sommes, en forme de commutation de peine : par ce moyen, les péchés du peuple étoient devenus une rente pour les prêtres.

Pour avoir une notion de l'empire des pontifes Romains de ce tems-là, il suffira de se rappeler que, le roi d'Angleterre & celui de France s'étant trouvés avec le pape au château de Torci sur la Loire, ils porterent les témoignages de leur respect pour Sa Sainteté jusqu'à mettre pied à terre lorsqu'il arriva, à prendre chacun un côté de la bride de son cheval, & à l'escorter ainsi jusqu'au château.

Quoique, dans ces tems reculés, la puissance excessive de l'Eglise affoiblit l'autorité de la couronne, & interrompît le cours des loix, il est incer-

HENRI II,
1161,

1138,

tain si, au milieu de ces siècles orageux, ce n'étoit pas un avantage que le pouvoir de l'épée eût des bornes, soit qu'elle fût entre les mains du prince ou de la noblesse, & s'il n'étoit pas nécessaire qu'on apprît aux hommes à respecter quelques principes & quelques privilèges.

1207.

Les sentences, d'interdit que les papes jettoient, dans le treizieme siècle, étoient le grand instrument des vengeances & de la politique de la cour de Rome : on les prononçoit contre les Souverains, pour les fautes les plus legeres; & le crime d'une seule personne entraînoit la perte de plusieurs millions d'autres, à qui on enlevoit ainsi jusqu'à leur félicité éternelle. L'appareil avec lequel on lançoit ce foudre étoit artificieusement combiné pour frapper les sens, & pour opérer avec force sur l'esprit superstitieux du peuple. Tout-à-coup une nation se voyoit privée de tout exercice extérieur de religion. On dépouilloit les autels de leurs ornemens. Les croix, les reliques, les images, les statues des saints étoient renversées par terre. Les prêtres s'en interdisoient l'approche, après les

DES PAPES.

51

avoir couvertes soigneusement, comme si l'air même étoit impur, & qu'il pût les souiller par son impression. L'usage des cloches cessoit dans toutes les églises. On détachoit les cloches même de leur clocher; & on les posoit à terre, avec les autres ustensiles sacrés. On célébroit la messe portes fermées; & les prêtres seuls y assistoient. Les laïcs ne participoient à aucunes cérémonies religieuses, excepté le Baptême qu'on administroit aux enfans nouveaux-nés, & le Viatique aux mourans. On n'entéroit point les morts en terre-sainte: on les jettoit dans des fossés, ou on les enterroit dans les champs, sans faire de prières pour eux, ni aucune des cérémonies consacrées. On célébroit les mariages dans les cimetières; &, pour que toutes les actions de la vie portassent l'empreinte de cette situation terrible, l'usage de la viande étoit défendu comme en carême. Tous les plaisirs & les amusemens étoient pros crits de la société. Il n'étoit pas permis de se saluer lorsqu'on se rencontroit, pas même d'avoir la barbe faite, ni de donner

la moindre attention de décence & de propreté à sa personne. Tout annonçoit la tristesse la plus profonde, & l'effroi des vengeances célestes.

DE LA TOLÉRANCE.

ON a cru, pendant long-tems, que la tolérance étoit incompatible avec les maximes du gouvernement. On ne concevoit pas alors que différentes sectes pussent vivre ensemble en paix, s'aimer les unes les autres, & avoir toutes la même affection pour leur patrie commune. La Hollande a prouvé le contraire.

La méthode de persécuter est le scandale de toute religion.

Il est certain qu'il n'est pas d'entreprise plus vaine & plus dangereuse que celle de fonder des persécutions sur des maximes de politique, ou de vouloir établir la paix, en forçant les esprits à une uniformité d'opinions sur les questions qui, de toutes, sont les moins assujetties à l'examen de la raison humaine.

DE LA TOLÉRANCE. 53

Quelque chose que l'on puisse dire en faveur de l'utilité de persécuter pour étouffer les hérésies dès leur enfance, on ne peut justifier par aucun argument solide l'abus d'étendre cette sévérité sur la multitude, & de vouloir extirper par des peines capitales une opinion qui s'est une fois répandue parmi des gens de tous rangs & de tous états. Indépendamment de la barbarie d'une telle entreprise, elle manque ordinairement son objet: elle ne sert même qu'à rendre les persécutés plus opiniâtres dans leur doctrine, & à multiplier le nombre de leurs prosélytes. La crainte de la mort, des tourmens, des persécutions, jette une certaine mélancolie atrabilaire dans l'ame des sectaires, qui porte leur zèle jusqu'au fanatisme. L'expectative des récompenses éternelles, que l'on rapproche ainsi de leur imagination allumée, l'emporte bientôt sur la terreur des châtimens temporels. La gloire du martyre en irrite la soif, sur tout parmi les directeurs & les prédicateurs. Enfin, par-tout où l'animosité est aiguë par l'oppression, on passe volon-

§4 DE LA TOLÉRANCE.

tiers de la haine des tyrans à la haine plus violente encore de leur doctrine. Les spectateurs, émus de compassion pour les prétendus martyrs, se laissent séduire à une constance surnaturelle. Qu'on ouvre, au contraire, la porte à la tolérance, les haines mutuelles entre les sectaires s'amortissent : leur attachement à leur religion particulière s'affoiblit ; les occupations & les plaisirs ordinaires de la vie succèdent à l'âpreté des disputes ; & le même homme, qui auroit bravé le fer & le feu plutôt que d'abjurer sa croyance, y renonce au plus léger appas de fortune ou d'avancement, & même sous la seule & frivole espérance de se mettre à la mode, en changeant d'opinion.

L'esprit humain n'est jamais si détestable, & en même tems si absurde, que dans les pieuses persécutions : elles dégradent l'homme, au-dessous des esprits infernaux, pour la méchanceté, & au-dessous des animaux, pour la sottise.

La forcellerie & l'hérésie sont deux crimes que les châtimens ne font qu'accréditer davantage. Le moyen

DE LA TOLÉRANCE. 55

le plus sûr de les détruire est de les mépriser.

De toutes les sectes chrétiennes, celle des Indépendans, qui prit naissance en Angleterre sous Charles I, est la première qui, dans sa prospérité comme dans ses disgraces, ait adopté constamment le principe de la tolérance; & c'est une observation assez singulière, qu'une doctrine si raisonnable sur ce point, doive son origine, non au raisonnement, mais au plus haut point de l'extravagance & de l'enthousiasme.

Lorsqu'une fois les sectes sont répandues, & qu'elles ont jetté de fortes racines, une tolérance illimitée est le seul expédient qui soit capable de refroidir leur ardeur, & de faire prendre à l'union civile une supériorité réelle sur toutes les distinctions religieuses. Mais, comme toutes les opérations religieuses de ce régime sont graduelles, & d'abord imperceptibles, cette raison fait employer aux Politiques vulgaires des remèdes plus prompts & plus dangereux.

Tout esprit persécuteur adopte na-
Civ

36 DE LA TOLÉRANCE.

furellement, ou plutôt nécessairement, les injustices de l'Inquisition comme, ses rigueurs.

Les rigueurs exercées contre les fanatiques servent ordinairement, pour ne pas dire toujours, à les rendre plus obstinés dans leurs erreurs. Elles redoublent l'ardeur de leur zèle, les unissent plus étroitement ensemble, & surtout les enflamment contre l'Eglise établie.



DE L'AMOUR DE LA PATRIE.

RIEN ne fait plus d'honneur à l'homme que de le voir susceptible d'un amour ardent de son pays. Cet amour est la plus noble de toutes les passions ; & , d'un autre côté , ne rien sentir pour sa patrie , c'est avoir un caractère vil , & une ame basse. Celui qui , n'aimant que lui-même , ne sçait ni estimer le mérite , ni répondre aux amitiés , est un monstre exécrationnable ; & celui qui est ami sans être patriote , n'a guères de prétentions au titre d'homme vertueux.

Le zèle pour le bien public ne suppose pas toujours des particuliers vertueux ; & les tems les plus féconds en patriotes ne sont pas les plus recommandables pour la pureté des mœurs dans la vie privée.



DES PASSIONS.

NOUS ne sommes pas les maîtres de notre destinée ; & c'est sur les esprits sensibles que le malheur frappe les plus rudes coups. Il s'empare de toutes leurs facultés. Il émousse jusqu'au goût pour ces biens communs, dont la jouissance bien réglée fait la partie la plus essentielle du bonheur.

Comme les plaisirs vifs sont beaucoup plus rares que les grandes peines, les esprits sensibles ont d'autant plus d'épreuves à soutenir.

Les fortes passions nous font souvent commettre des imprudences & des indiscretions, & faire de fausses démarches qu'il est souvent impossible de redresser.

Il y a souvent une délicatesse de goût, qui ressemble beaucoup à la vivacité des passions, & qui nous rend sensibles à la beauté & à la laideur, comme l'autre à la prospérité & à l'adversité, aux bons offices & aux injures. La vivacité des passions & la délicatesse du goût s'élargissent toutes dans la

DES PASSIONS. 59

sphère des biens & des maux, & nous donnent toutes deux des peines & des plaisirs inconnus au reste des hommes.

Le goût augmente notre sensibilité pour les passions douces & agréables ; mais il étouffe les passions grossières & féroces.

Toute chose dans le monde s'achète par le travail ; & nos passions sont les seules causes du travail.

Les inclinations des hommes gouvernent volontiers leur crédulité.

Il est de la nature des passions de s'affoiblir peu-à-peu, tandis que le sentiment de l'intérêt propre conserve son éternel empire.

La nature dépravée, la religion même pervertie, excitée par la dernière licence, ne se livrent jamais aux excès de la férocité ; si la piété, inhérente au cœur humain, n'en est chassée par la contagion de l'exemple, qui transporte quelquefois les hommes au-delà de tous les motifs communs de conduite & de résolution.

Le silence & un sombre étonnement sont l'effet naturel de toutes les grandes passions, lorsqu'elles ne trouvent pas l'occasion d'éclater.

DE L'ÉDUCATION.

EN tout tems, & spécialement dans les siècles d'ignorance & de mauvaise éducation, les peuples ne sont guères susceptibles d'instructions spéculatives.

La vertu, qui n'est autre chose que la raison développée & cultivée, ne fleurit jamais à un certain point, & n'est fondée sur de solides principes d'honneur qu'où la bonne éducation est devenue générale, & où l'on apprend aux hommes les conséquences pernicieuses du vice & de la perfidie.

L'empire de la superstition même, quoique plus puissant sur les peuples ignorans que sur les peuples éclairés, ne supplée que très-foiblement, pour les bonnes mœurs, au défaut de connoissance & d'éducation.

L'éducation, la coutume & l'exemple ont une puissante influence pour déterminer la façon de penser de l'esprit.

Les sociétés civiles restent dans un état de grossièreté; & elles ne se dis-


DE L'ÉDUCATION. 61

tinguent, que par les vices auxquels la nature humaine est sujette, tant que l'éducation ne l'adoucit pas, ou qu'elle n'est pas réprimée par les loix.

Tuer son propre enfant est quelque chose de si révoltant pour la nature, que cela ne peut pas arriver communément; mais de rejeter sur un autre le soin qu'on en devroit prendre, c'est ce qui ne tente peut-être que trop l'indolence naturelle du genre humain.

Ni les préceptes les plus raffinés de la philosophie, ni les commandemens les plus sévères de la religion, ne sçauroient répandre la vertu & les bonnes mœurs, sans lesquelles aucune société ne peut être heureuse: tout dépend de l'éducation dirigée de la jeunesse; & celle-ci à son tour, dépend de la sagesse des loix & des fondations.

C'est à la morale à corriger ces vices grossiers, qui nous font commettre des injustices; & l'éducation la plus ordinaire suffit pour produire cet effet: sans cet expédient, aucune société humaine ne peut subsister.



DES LOIX.

LE législateur, qui songe à se rendre digne de ce glorieux titre, tâchera toujours de pourvoir au bonheur des peuples à naître, en fondant un système qui puisse durer jusqu'à la postérité la plus reculée. De sages réglemens sont le meilleur héritage qu'un patriote puisse laisser aux siècles à venir.

Parmi les grands hommes qui ont illustré leurs noms par des faits mémorables, le premier rang me paroît appartenir aux législateurs & aux fondateurs des Etats : ce sont eux qui créent les nations, & qui en assurent la durée par de sages établissemens ; c'est à eux que la postérité la plus reculée doit le repos, le bonheur & toutes les prérogatives dont elle jouit.

Quand les loix sont violentes, l'administration est toujours tyrannique.

Quand les hommes sont peu contents par les loix, peu occupés par les travaux industrieux, ils nourrissent leurs inquiétudes de guerres, de révol.

DÈS LOIX. 63

tes, de troubles, de brigandages & de dévastations.

Un extrême en produit un autre. Ainsi une excessive sévérité dans les loix engendre un grand relâchement dans leur exécution. La douceur, portée à un trop haut point, produit naturellement la cruauté & la barbarie.

Les plus simples actions de l'ordre & de l'équité suffisent à un législateur, dans toutes les choses qui ont rapport à l'administration intérieure de la justice. Les principes du commerce sont beaucoup plus compliqués. Ils demandent une longue expérience, & de profondes réflexions pour être bien entendus dans tous les états.

L'effet d'une loi ou d'un usage est souvent très-contraire à ce qu'on s'en promet d'abord.

L'événement a persuadé aux Anglois que, s'il naît quelques inconvéniens d'un rigide attachement à la loi, les avantages emportent tellement la balance, qu'ils croient devoir une reconnaissance éternelle à la mémoire de leurs ancêtres, qui sont parvenus, après tant de contestations, à l'établissement de ce principe.

Les bornes sacrées des loix étant une fois violées, rien n'est plus capable de contenir les progrès défordonnés du zèle & de l'ambition.

Une violence contraire aux loix, de quelque prétexte qu'elle puisse se couvrir, & quelque objet qu'elle se propose, doit infailliblement aboutir au gouvernement arbitraire & despotique d'un seul.

De l'établissement des loix résulte la sécurité. La sécurité engendre la curiosité; & la curiosité est la mere de la science.

Une république sans loix ne sçauroit durer. Dans les gouvernemens monarchiques, c'est tout le contraire. Les loix ne sont pas un résultat nécessaire de ces sortes d'Etats. Il semble même que les monarchies absolues répugnent à la législation. Ce n'est que par de sages mesures que l'homme vient à bout de les concilier; & l'on ne sçauroit atteindre à ce haut degré de sagesse, avant que la raison soit cultivée & perfectionnée.

Le salut du peuple est la loi suprême; toutes les autres loix doivent lui être subordonnées. Si on les

DES LOIX. 65

observe dans le cours ordinaire des choses, ce n'est que parce qu'elles s'accordent avec la tranquillité publique, & le bonheur général, qui exigent, en effet, une administration uniforme & impartiale à l'égard de chacun.

Les loix ont ou doivent avoir un rapport constant avec la constitution de chaque gouvernement, avec la nature des climats, avec la religion, les mœurs, le commerce & la situation de chaque société.

Quelque variées que soient les loix municipales, il faut avouer qu'elles se ressemblent par des traits généraux : cela vient de ce que le sens auquel elles tendent est par-tout le même,



DE LA JUSTICE.

L'UTILITÉ publique est la véritable règle de la justice ; & la considération des conséquences avantageuses, qui résultent de cette vertu sont la seule raison du mérite qu'on attache.

Il est remarquable que , dans le déclin de Rome sçavante , lorsque les philosophes dégénérèrent en sophistes , ou tombèrent dans les absurdités de la superstition ; lorsque les poètes , les historiens furent infectés de la même barbarie , les jurisconsultes , qui , dans les autres pays , sont rarement des modèles d'érudition & de politesse , eurent cependant le courage , par l'étude constante & l'imitation fidèle de leurs prédécesseurs , de conserver la même justesse dans leurs décisions , la même précision dans leurs raisonnemens , la même pureté dans leur langage & leurs expressions.

Apportez un changement confid

table dans la condition des hommes ; produisez une extrême abondance ou une extrême nécessité : mettez dans le cœur des hommes une modération & une humanité parfaite, ou une méchanceté & une avidité démesurées, vous rendrez la justice totalement inutile ; vous la détruirez dans son essence, & vous surprendrez les obligations qu'elle impose au genre humain.

La nature ne nous accorde qu'un petit nombre de biens. L'art, le travail & l'industrie nous fournissent les moyens de les augmenter. Dès-lors les idées de propriété deviennent nécessaires dans toute société civile. La justice en dérive son utilité pour le public, son mérite & l'obligation morale qu'elle impose.



DU PEUPLE.

UN E populace livrée à elle-même commet toutes fortes d'insolences & de désordres. Elle est presque toujours insensée & furieuse.

De tous les maux attachés à la société humaine, les révoltes de la populace, lorsqu'elles ne sont pas fomentées & soutenues par des gens d'un rang supérieur, sont les moins à craindre. Les inconvéniens qui résulteroient de l'abolition des rangs & des distinctions, deviendroient si énormes, qu'on les sentiroit bientôt, & que les choses reprendroient promptement leur ordre & leur arrangement ordinaire.

Il est du caractère de tous les peuples d'être toujours mécontents du présent, d'étendre leurs vues sur un avenir plus flatteur, de ne jamais trouver leurs services assez récompensés, & d'espérer un meilleur traitement du successeur de leur maître.

La cruauté & la perfidie sont les vices les plus communs des peuples

qui ne sont pas civilisés. L'intrepidité de leur courage n'étant pas fondée sur l'honneur, est communément plus précaire parmi eux que parmi les peuples civilisés.

Se voir sacrifié à l'intérêt, à la politique, à l'ambition des grands, est le partage si commun du peuple, qu'il paroîtroit déraisonnable de s'en plaindre; mais devenir la victime des galanteries frivoles d'un favori, & de ses puérils caprices, est ce qui peut mériter de sa part la plus vive indignation.

La vraie règle de gouvernement est celle dont le peuple s'est formé une si longue habitude, que la soumission & l'obéissance lui sont devenues comme naturelles. Une pratique qui a toujours frappé ses sens, & dont les exemples lui sont familiers, a sur lui une toute autre force que des maximes tirées de chartes poudreuses & de statuts surannés.

Rarement le peuple gagne quelque chose aux révolutions d'un Etat, parce que les nouveaux établissemens, jaloux, incertains, demandent presque toujours d'être soutenus avec plus de

dépense & de rigueur, que l'ancien.

Il est des torrens populaires, où les plus indifférens, & ceux même dont on craint le plus d'opposition, sont transportés par la force du mouvement général, & donnent alors avec zèle dans les sentimens de la société à laquelle ils appartiennent.

La voix unanime, ou plutôt l'emportement d'une grande nation, a toujours un étrange pouvoir sur les ames foibles.

La sorte de peuple la plus basse sont bons juges de quiconque n'est pas à une grande distance de lui; mais leur ignorance donne aux grands les facilités de les tromper.

Si le peuple débat, tout est en confusion: s'il ne débat pas, il ne peut plus que résoudre; & alors le sénat est le maître.

Toute assemblée nombreuse n'est que pure populace gouvernée dans ses débats par le moindre motif.

Quand l'influence & l'exemple n'auront pas lieu, le bon sens triomphera toujours de l'absurdité parmi un nombre de peuple. Le bon sens est un; mais les folies sont sans nombre; &

DU PEUPLE. 71

chaque homme en a une différente.
La seule maniere de tenir un peuple
est de l'empêcher de s'unir en
de grandes assemblées.

DU COMMERCE.

[A grandeur d'un Etat & le bon-
heur des peuples sont insépa-
rables en ce qui concerne le com-
merce; &, comme les particuliers re-
çoivent de la puissance de l'Etat une
plus grande sûreté dans la possession
de leur commerce & de leurs richesses;
de même l'Etat devient puissant,
à proportion des richesses & de l'é-
tendue du commerce des particu-
liers.

Il y a des cas où le commerce,
les richesses, le luxe des particuliers,
au lieu d'augmenter la force de l'Etat,
ne servent qu'à affoiblir ses armées,
& à diminuer son crédit chez les na-
tions voisines.

Dans un Etat où il y a plus de bras
qu'il n'en faut pour la culture & pour
les manufactures, si le surplus s'em-
ploie aux arts recherchés, qu'on ap-

72 DU COMMERCE.

pelle les *arts de luxe*, leurs travaux deviennent utiles, puisqu'ils apportent à un grand nombre d'hommes la facilité de se procurer des jouissances qui autrement ne leur auroient pas été connues.

Un Etat n'est jamais plus grand que lorsque toutes les mains superflues sont employées au service du public.

Aujourd'hui, suivant le cours le plus naturel des choses, l'industrie, les arts & le commerce augmentent le pouvoir du Souverain, aussi-bien que le bonheur des sujets.

Le commerce & l'industrie ne sont vraiment qu'un fonds de travail, qui, dans les tems de paix & de tranquillité, est employé aux aïssances & à la satisfaction des particuliers, mais qui, dans les besoins de l'Etat, peut en partie être converti à l'utilité publique.

Un royaume, qui reçoit & fournit beaucoup, abonde nécessairement plus en travail, dont les choses de délicatesse & de luxe sont susceptibles, qu'un royaume qui demeure content de ses productions naturelles.

Les manufactures d'une nation ne
se

se perfectionnent qu'autant que son commerce étranger s'étend: c'est aussi lui qui donne naissance au luxe domestique.

Qui diroit que la pauvreté du peuple en France, en Italie & en Espagne, est dûe en partie à la supériorité de richesse du sol & à l'excellence du climat, auroit l'air d'avancer une proposition fort étrange; & cependant il seroit aisé de trouver beaucoup de raisons pour justifier ce paradoxe.

Peut-on alléguer rien de plus fort en faveur du commerce & des manufactures, que les avantages qui en résultent pour la société?

Il est certain que, depuis la découverte des mines de l'Amérique, l'industrie a augmenté dans toutes les nations de l'Europe, excepté parmi les possesseurs de ces mines.

Comme la multitude des arts mécaniques est avantageuse, le grand nombre de personnes, qui partagent le bénéfice que produisent ces arts, ne l'est pas moins. Une trop grande disproportion parmi les citoyens affoiblit l'Etat. Tout homme, s'il est possible, doit jouir des fruits de son tra-

74 DU COMMERCE.

vail, dans une pleine possession de toutes les nécessités, & de plusieurs des commodités de la vie. Personne ne peut douter qu'une pareille égalité ne soit très-fortable à la nature humaine, & qu'elle ne diminue moins du bonheur du riche, qu'elle n'ajoute à celui du pauvre. Elle augmente aussi la puissance de l'Etat, & fait que l'on paye avec beaucoup moins de répugnance toute taxe ou imposition extraordinaire. S'il arrive que les richesses soient possédées par un petit nombre d'hommes, il faut que ceux-ci contribuent considérablement aux nécessités publiques. Mais, lorsque les richesses sont partagées parmi la multitude, le fardeau devient léger pour chacun; & les impositions ne font pas une différence sensible dans la manière de vivre de qui que ce soit.

Le commerce étranger augmente la puissance de l'Etat, aussi-bien que les richesses & le bonheur des sujets. Il accroît dans la nation la quantité de travail; & le Souverain peut en convertir telle portion qu'il juge nécessaire au service du public. Le com

DU COMMERCE. 79

merce, par les importations, fournit des matieres pour de nouvelles manufactures; &, par les exportations, il produit différentes sortes de travail sur les denrées ou marchandises qui ne pourroient être consommées au dedans. Enfin un royaume, qui a beaucoup d'importation & d'exportation, doit nécessairement abonder en choses de luxe & de délicatesse, plus qu'un autre qui se contente des marchandises de son crû. Il en est plus puissant, comme plus riche & plus heureux. Les particuliers recueillent le bénéfice de ces commodités, autant qu'ils satisfont leurs sens & leurs goûts; & l'Etat y gagne aussi, en ce qu'une plus grande *quantité de travail* est amassée par ce moyen pour les nécessités publiques, c'est-à-dire qu'on entretient un plus grand nombre d'hommes laborieux, qui peuvent être détournés par le service du public, sans dérober à personne les nécessités, ni même les principales commodités de la vie.

Lorsque, dans le commerce, une nation a pris le dessus sur une autre, il est fort difficile pour la dernière de

76 DU COMMERCE.

regagner le terrain qu'elle a perdu, à cause de la supériorité d'industrie de la première, & des plus grands fonds dont ses marchands sont en possession, qui les met en état de se borner dans le commerce à de plus petits profits; mais ces avantages sont compensés, en quelque sorte, par le bas prix du travail, dans chaque nation qui n'a pas un commerce étendu, & qui n'abonde pas beaucoup en or & en argent.

La terre produit toutes les choses utiles à la vie de l'homme; mais peu en sortent, dans l'état requis, pour les rendre utiles.

Lorsque l'industrie des hommes augmente dans une nation, & que leurs vues s'aggrandissent, il se trouve que les parties de l'Etat les plus éloignées les unes des autres, peuvent s'assister réciproquement, aussi-bien que les plus contiguës, & que cette communication de bons offices peut être portée à la plus grande extension: de-là l'origine des marchands, l'espece d'hommes la plus utile dans toute la société, qui servent comme d'agens entre les différentes parties de

DU COMMERCE. 77

l'Etat, qui ne se connoissent en aucune maniere, & qui ignorent les besoins les uns des autres.

Le commerce augmente l'industrie; en la faisant passer aisément d'un membre de l'Etat à l'autre, & ne permettant pas qu'aucun péricule ou devienne inutile. Il augmente la frugalité, en donnant de l'occupation aux hommes, & en les employant aux arts lucratifs, qui bientôt attirent leur affection, & les éloignent du goût du plaisir & de la dépense. La conséquence infaillible de toute profession d'industrie est d'inspirer la frugalité, & de faire prévaloir l'amour du gain sur l'amour du plaisir.

Les médecins & les avocats n'engendrent aucune industrie: c'est même aux dépens des autres qu'ils acquièrent des richesses; de maniere qu'ils sont sûrs de diminuer les possessions de quelques-uns de leurs concitoyens, aussi-tôt qu'ils augmentent les leurs. Les marchands, au contraire, engendrent l'industrie, en servant comme de canaux pour la faire passer dans chaque partie de l'Etat.

78 DU COMMERCE.

Le commerce en France s'est établi tard, & paroît avoir été l'effet de la réflexion & de l'observation dans un peuple industrieux & entreprenant, qui remarquoit les richesses immenses qu'acquéroient ceux de ses voisins qui cultivoient la navigation & le commerce.

L'agriculture est l'espece d'industrie qui est principalement requise pour la subsistance d'une multitude de peuples. Mais il est possible que cette industrie même puisse fleurir où les manufactures & les autres arts sont inconnus ou négligés.

La voie la plus naturelle pour encourager l'agriculture, est d'exciter les autres especes d'industrie ; & de fournir par-là à celui qui cultive la terre un marché où il vende ses denrées, & d'où il remporte, en retour, les sortes de biens qui peuvent contribuer à son plaisir & à sa jouissance. Cette méthode est infaillible & universelle.

Les sièges des vastes monarchies, en introduisant un luxe extravagant, des dépenses irrégulieres, la paresse,

DU COMMERCE. 79

la dépendance, & de fausses idées de rang & de supériorité, ne sont pas propres pour le commerce.

Si le commerce est sujet à déchoir sous les gouvernemens absolus, ce n'est pas, selon moi, parce qu'il n'y est pas assez sûr, c'est parce qu'il n'y est pas assez honoré.

Les nations qui encouragent le commerce doivent se promettre de plus grands succès que celles qui s'appliquent à favoriser la culture des lettres, par la raison que l'avarice ou le desir du gain est une passion universelle, qui opere en tout tems, en tout lieu, sur tous les hommes, tandis que la curiosité, ou l'amour des sciences, n'a qu'une influence très-limitée, & demande de la jeunesse, du loisir, de l'éducation, du génie & de grands modèles, sans quoi elle ne sçauroit ni éclore ni fructifier.

Lorsque les manufactures & les arts mécaniques abondent dans une nation, les propriétaires des terres, aussi bien que les fermiers, étudient l'agriculture comme une science, & redoublent leur industrie & leur attention.

C'est une méthode violente & impraticable d'obliger le laboureur à travailler pour tirer de la terre au-delà de ce que comporte sa subsistance & celle de sa famille. Mais, plus le fond du travail de toute espee est considerable, plus on peut prendre du tas, sans y faire aucune altération sensible.

Plus il s'exportera de quelque denrée que ce soit, plus on en cultivera dans le pays.

Jusqu'à ce jour, dans un royaume voisin, la sortie du bled est presque toujours défendue, pour prévenir, comme on dit, les famines, quoiqu'il soit évident que rien ne contribue davantage aux famines fréquentes qui affligent si souvent ce fertile pays.

La défense d'exporter l'argent ne sert qu'à tourner le change contre ceux qui la font.

Dans les années de disette, si elle n'est pas extrême, les pauvres travaillent davantage, & vivent mieux que dans les années de grande abondance, où ils s'abandonnent à la paresse & à la débauche. J'ai ouï dire à un manufacturier considerable, que, dans l'année 1740, où le bled & les

DU COMMERCE. 81

provisions de toute espece étoient très-chers, les ouvriers avoient non-seulement trouvé le moyen de vivre, mais qu'ils avoient payé des dettes qu'ils avoient contractées dans les années précédentes, qui étoient plus favorables & plus abondantes.

Les domaines Autrichiens, dans l'Empire, sont, en général, bien peuplés & bien cultivés : ils sont d'une grande étendue ; mais ils n'ont pas un poids proportionné dans la balance de l'Europe ; ce qui provient, comme on le suppose communément, de leur disette d'argent.

Chez toutes les nations non civilisées, les troupeaux, qui se multiplient d'eux-mêmes, sont toujours à meilleur marché que le bled qui demande plus d'art & de fonds qu'elles n'en peuvent avoir.



*DES PROFESSIONS, ORDRES
& Etats.*

LA plupart des arts & des professions, dans un Etat, sont de telle nature, qu'en servant à l'intérêt général de la société, ils sont, en même tems, utiles & agréables à quelques-uns des membres qui la composent. Dans ce cas, la règle constante des magistrats, excepté peut-être au premier moment où un art s'introduit, est de laisser à la profession elle-même le soin de chercher les moyens de réussir.

Si la profession militaire demande beaucoup de génie & d'expérience dans les principaux chefs, tous les devoirs subalternes peuvent être remplis par des talens ordinaires, avec une pratique superficielle.

Parmi nous, les soldats sont une sorte de peuple si vil, si misérable, que la moindre abondance, au-delà de leur simple paye, engendre la confusion, le désordre, & une totale dissolution de discipline. La misère & la

ORDRES ET ETATS. 83

bassesse des malheureux qui remplissent nos armées, les rendent moins destructives pour le pays qu'elles envahissent.

DU LUXE.

DANS une nation où personne ne recherche la superfluité du luxe, les hommes tombent dans l'indolence, perdent tout goût pour la vie, & sont inutiles au public, qui ne peut soutenir ses flottes & ses armées, du produit de l'industrie de membres aussi paresseux.

Il seroit aisé de prouver que les écrivains se sont trompés sur la cause des desordres de la république Romaine, en l'attribuant au luxe & aux arts; ce qui venoit d'un gouvernement mal réglé, & de l'étendue non limitée de leurs conquêtes.

De tous les Royaumes de l'Europe, la Poogne paroît celui qui est le plus défectueux dans les arts de la guerre & de la paix, dans les arts mécaniques, comme dans les arts libéraux:

c'est cependant le pays où la vénalité & la corruption prévalent le plus.

La corruption ou la vénalité prévaut beaucoup plus en Angleterre parmi ceux qui choisissent, que parmi ceux qui sont choisis pour être membres du parlement : par conséquent, on ne peut l'attribuer avec justice à aucun excès de luxe.

Le soin & le travail nécessaire pour fournir un plat de petits pois à Noël donnent du pain à toute une famille pendant six mois.

En bannissant le luxe vicieux, sans la paresse & l'indifférence pour son semblable, vous ne faites que diminuer l'industrie dans l'Etat, & vous n'ajoutez rien à la charité ou à la générosité des hommes.

Le luxe est la source excessif de plusieurs maux ; mais en général il est préférable à la fainéantise & à la paresse, qui probablement lui succéderont, & qui sont plus dommageables aux personnes particulières & au public. Lorsque la paresse règne, une vie misérable & grossière prévaut parmi les particuliers, qui ne jouissent de rien, & sont presque sans société.

Comme l'ambition du prince doit prendre sur le luxe des particuliers, le luxe des particuliers doit diminuer la force & arrêter l'ambition du Souverain.

Les Spartiates étoient tous soldats. Ils ne connoissoient ni l'aisance ni la délicatesse. Les Ilotes, leurs esclaves, cultivoient la terre; & le fruit de leurs travaux suffisoit aux besoins des Spartiates.

Plus il y a de travail employé au-delà des pures nécessités, plus un Etat est puissant, puisque les personnes engagées à ce travail peuvent aisément en être distraites pour le service public.

La délicatesse du citoyen éveillée, son industrie excitée par le luxe, il a plus d'émulation pour pousser plus avant, & perfectionner chaque branche du commerce extérieur & intérieur. Le fer & l'acier, en des mains laborieuses, deviennent égaux à l'or & aux rubis des Indes.

Le luxe, ou le raffinement des plaisirs & des commodités de la vie, a été long-tems regardé comme la source de toute corruption & de tout désor-

dre d'un gouvernement, & comme la cause immédiate des factions, des séditions, des guerres civiles, & de la ruine entière de la liberté.

Aujourd'hui on s'efforce de prouver que ces raffinemens du luxe tendent plutôt à augmenter l'industrie, la politesse & les arts.

Le luxe est une grande recherche dans ce qui peut flater les sens; & cette recherche peut être portée à un point innocent ou blâmable, suivant l'usage, le pays ou la condition de la personne.

Il ne peut jamais entrer dans une tête, qui n'est pas dérangée par les accès d'un enthousiasme fanatique, d'imaginer que ce soit un vice que d'accorder quelque chose à ses sens, ou de se permettre quelque délicatesse dans ses mets ou dans sa boisson. A la vérité, j'ai entendu parler d'un moine qui, à cause que les fenêtres de sa cellule s'ouvroient sur un très-bel aspect, fit un pacte avec ses yeux de ne jamais les tourner de ce côté-là.

Les recherches du luxe, lorsqu'elles ne prennent sur aucunes vertus, & qu'elles n'empêchent pas qu'un homme

ne soit en état de pourvoir aux besoins de ses amis & de sa famille, ou de tout autre objet de générosité ou de compassion, sont entièrement innocentes.

C'est un défaut qui annonce la faiblesse de l'esprit; c'est une marque de stupidité grossière, que de s'occuper uniquement du luxe, de la table, sans être sensible aux plaisirs de l'ambition, de l'étude ou de la conversation.

Les siècles de politesse & de luxe sont, en même tems, les plus heureux & les plus vertueux. Mais par-tout où le luxe cesse d'être innocent, il cesse d'être avantageux; &, lorsqu'il est poussé trop loin, c'est une qualité pernicieuse, quoiqu'elle ne soit peut-être pas celle qui l'est le plus à la société politique.

Plus les hommes raffinent sur le plaisir, moins ils se livrent aux excès, de quelque espece qu'ils soient, parce que rien ne détruit plus le véritable plaisir que de pareils excès.

Il faut convenir, en dépit de ceux qui déclament si violemment contre le raffinement des arts agréables, ou contre ce qu'il leur plaît de nommer

luxe, qu'un artiste ou un commerçant industrieux est à la fois un homme plus estimable & un meilleur citoyen, que n'étoient ces fainéans gagistes: de même que le genre de vie des gentils-hommes de nos jours est plus honnête que celui des anciens barons.

Le parlement, en Angleterre, sous Edouard III, fit des loix contre le luxe. Il falloit alors posséder au moins cent livres de rente pour avoir le droit de porter de l'or & de l'argent, ou de la soie dans ses habits. On avoit aussi défendu aux domestiques de manger de la viande & du poisson plus d'une fois par jour.



DE L'ARGENT.

L'ARGENT n'est pas, à proprement parler, un des objets du commerce, mais seulement l'instrument dont les hommes sont convenus pour faciliter l'échange d'une commodité contre une autre : ce n'est pas une roue du commerce ; c'est l'huile qui rend le mouvement des roues plus doux & plus facile.

Si nous considérons un royaume isolé, il est évident que l'abondance d'argent, plus ou moins grande, n'est d'aucune conséquence, puisque le prix des denrées est toujours proportionné à la quantité de l'argent.

C'est l'Etat seul qui tire quelque avantage de la plus grande abondance d'argent, & cela uniquement dans ses guerres & ses négociations avec les Etats voisins.

La trop grande abondance d'argent est très-limitée dans ses usages, & peut même quelquefois être nuisible à une nation dans son commerce avec l'étranger.

La cherté de toute chose que produit l'abondance d'argent, est un désavantage qui suit un commerce établi, & qui y met des bornes dans tous les pays, parce qu'elle fait que les Etats plus pauvres peuvent vendre à plus bas prix dans tous les pays étrangers.

Il en est de l'argent comme d'un fluide qu'il est impossible d'amasser au-dessus de son propre niveau.

Il ne peut jamais être de l'intérêt d'aucune nation commerçante d'augmenter artificiellement sa richesse : il doit, au contraire, en résulter de grands avantages, en augmentant l'argent au-delà de sa proportion naturelle, avec le travail & les commodités; ce qui par-là en hausse le prix au marchand & au manufacturier.

Aucune banque ne pourroit être plus avantageuse au public, que celle où l'on renfermeroit tout l'argent qui y seroit apporté, & qui n'augmenteroit jamais la monnoie qui circule, comme cela est ordinaire, en remettant une partie de son trésor dans le commerce. Une banque publique, par cet expédient, rendroit infructueuses

beaucoup de manœuvres des banquiers particuliers, & des agioteurs l'argent; &, quoique les frais de direction, & autres dépenses de cette banque, fussent à la charge de l'Etat, elle n'en retireroit aucun profit : l'avantage national résultant du bas prix du travail, & de la destruction du papier de crédit, seroit une compensation suffisante. Je pourrois ajouter qu'un argent si considérable, se trouvant toujours prêt, seroit d'une grande ressource dans des tems de calamité & de danger public, & pourroit être remplacé à loisir, lorsque la paix & la tranquillité seroient rendues à la nation.

La monnoie n'est que la représentation du travail & des denrées, & sert uniquement comme de méthode pour les compter & les estimer. Si l'argent est dans une plus grande abondance, comme il en faut alors une plus grande quantité, pour représenter la même quantité de biens, cela ne peut avoir aucun effet, bon ou mauvais, à prendre une nation à part.

Dans tout royaume où l'argent commence à se répandre avec plus d'abondance qu'auparavant, toutes

92 DE L'ARGENT.

choses changent de face : le travail & l'industrie prennent vigueur ; le marchand devient plus entreprenant, le manufacturier plus soigneux & plus habile ; & le fermier même s'attache à sa charrue, avec plus de gaieté & d'attention ; c'est qu'en augmentant le prix des denrées, l'abondance de l'argent oblige un chacun, pour chaque chose qu'il achete, de payer un plus grand nombre de ces petites pièces jaunes & blanches.

Il faut que l'argent éveille l'activité de chaque particulier, avant qu'il augmente le prix de son travail.

A l'égard du bonheur intérieur d'un Etat, il importe peu que l'argent soit en plus grande ou en moindre quantité.

La bonne police du gouvernement consiste uniquement à faire, s'il est possible, que l'argent aille toujours en augmentant, attendu que, par ce moyen, il tient en haleine un esprit d'industrie dans la nation, & qu'il augmente le magasin du travail qui fait le pouvoir réel, & les vraies richesses du peuple.

Une nation, dont l'argent diminue,

DE L'ARGENT. 93

est actuellement plus foible & plus misérable qu'une autre nation qui n'a pas plus d'argent, mais qui est en train de l'augmenter.

Le prix de chaque chose dépend de la proportion entre les denrées, & l'argent; car toute altération, un peu sensible sur l'un ou sur l'autre objet, a le même effet de hausser ou de diminuer les prix. Augmentez la quantité des denrées; elles deviennent meilleur marché; augmentez l'argent; elles haussent de valeur.

Si l'argent reste dans des coffres, c'est la même chose à l'égard des prix que s'il étoit anéanti. Si les denrées restent dans des greniers, il s'en suit le même effet.

Quand un Etat est encore barbare; avant que l'imagination ait confondu les besoins avec ceux de la nature, les hommes contents des productions de la terre ont peu besoin d'échange, ou du moins d'argent qui, par convention, est la mesure connue de l'échange.

Quand les hommes commencent à raffiner sur leurs besoins comme sur leurs plaisirs, ils ne vivent pas

94. DE L'ARGENT.

toujours chez eux, & ne se contentent pas de ce que produit leur voierinage. Il y a plus d'échange & de commerce de toute espece : il entre plus d'argent. Par les calculs les plus exacts, qui ont été faits dans toute l'Europe, il se trouve que les prix de toutes choses n'ont que triplé, ou tout au plus quadruplé, depuis la découverte des Indes occidentales.

Il vient en Europe sept millions d'argent par an, dont la dixieme partie va aux Indes orientales : par conséquent, cette somme, en cinq ans, doit doubler l'ancien fonds.

Le manque d'argent ne peut faire tort à aucun Etat, au dedans de lui-même ; car les hommes & les commodités sont la véritable force de toute nation. C'est la maniere simple de vivre, qui est nuisible au public, parce qu'elle resserre l'or & l'argent dans un petit nombre de mains, & qu'elle les empêche de circuler partout. Au contraire, l'industrie & les raffinemens de toute espece font que l'argent, quelle qu'en puisse être la quantité, se communique de membre en membre à tout le corps de

Etat, qu'il circule, pour ainsi dire, dans toutes les veines, & qu'il entre dans toutes les sortes de marchés & de contrats. Aucune main n'en est entièrement vuide; &, comme le prix de chaque chose tombe par ce moyen, le Souverain a un double avantage : il peut tirer de l'argent, par ses taxes, de chaque partie de l'Etat; & ce qu'il en reçoit devient plus fructueux dans tous les emplois qu'il en peut faire.

Si l'or & l'argent ont augmenté dans l'Etat avec l'industrie, il faudra une grande quantité de ces métaux pour représenter une grande quantité de commodités & de travail. Si l'industrie seule a augmenté, les prix de chaque chose doivent tomber; & une très-petite quantité d'especes servira de représentation.

Avant l'introduction des papiers de crédit dans nos colonies, elles avoient assez d'or & d'argent pour leur circulation. Depuis l'introduction de cet effet, le moindre des inconvéniens, qui en soient résultés, est le banissement total de ces précieux métaux : or, après l'abolition du papier, peut-on douter que l'argent n'y re-

tourne, tandis que ces colonies posséderont les manufactures & les commodités, les seules choses estimables dans le commerce, & pour lesquelles seules tous les hommes desirent de l'argent ?

Quel dommage que Lycurgue n'ait pas pensé au papier de crédit, lorsqu'il vouloit bannir l'or & l'argent de Sparte. Il eût mieux répondu à ses fins, que les morceaux de fer qu'il mit en usage pour monnoie : il auroit aussi prévenu plus efficacement tout commerce avec les étrangers, comme étant intrinséquement d'une valeur moins réelle.

Nous devons toujours nous souvenir que, dans l'arithmétique des douanes, deux & deux ne font pas quatre, mais souvent ne font qu'un.

Un gouvernement a raison de conserver avec grand soin son peuple & ses manufactures. A l'égard de l'argent, il ne peut, en toute sûreté, s'en fier au cours des affaires humaines; ou, s'il fait attention à cette dernière circonstance, ce ne doit être qu'autant qu'elle peut intéresser la première.

DES

DES INTÉRÊTS DE L'ARGENT.

RIEN ne passe pour un signe plus certain de l'Etat florissant d'une nation que la modicité de l'intérêt de l'argent.

Trois circonstances font hausser l'intérêt de l'argent ; une grande demande pour emprunter , peu de richesses pour répondre à cette demande , & de grands profits provenans du commerce. Ces circonstances sont la preuve la plus claire du peu de progrès du commerce & de l'industrie , & non de la rareté de l'or & de l'argent. De l'autre côté , des circonstances toutes contraires font baisser l'intérêt. Une petite demande pour emprunter ; de grandes richesses pour suppléer à cette demande , & de petits profits provenans du commerce , toutes ces circonstances sont réunies ensemble , & naissent de l'augmentation de l'industrie & du commerce , & non de celle de l'or & de l'argent.

DES Dans un Etat ou l'on ne connoît

E

98 DES INTÉRÊTS

d'autre intérêt que celui des terres, comme il y a peu de frugalité, les emprunteurs doivent être nombreux, & le prix de l'intérêt doit être en proportion. La différence ne dépend pas de la quantité d'argent, mais des usages & des mœurs qui prévalent ; c'est ce dernier article seul, qui augmente ou diminue la demande pour emprunter.

Pour qu'il se trouve dans un Etat un grand nombre de prêteurs, il ne suffit pas, il n'est pas même nécessaire qu'il y ait une grande abondance de ces métaux ; il faut seulement que la propriété de cette quantité qui est dans l'Etat, grande ou petite, soit ramassée dans des mains particulières, de manière à former des sommes considérables, ou à composer un grand intérêt d'argent. C'est ce qui produit le grand nombre de prêteurs, & fait tomber le prix de l'usure.

Le commerce est la seule profession qui puisse rendre considérable l'intérêt de l'argent.

Un Etat sans commerce doit être composé principalement de gens qui ont des terres, dont la prodigalité

la dépense occasionnent un besoin
 continuel d'emprunt, & de payfans
 qui ne sont pas en état d'y satisfaire.
 L'argent ne rassemble jamais un fonds
 assez considérable pour qu'il puisse
 être prêté à intérêt. Il est dispersé
 dans une infinité de mains dont les
 unes le dissipent en vaines magnifi-
 cences, & les autres l'emploient à se
 procurer les nécessités communes de
 la vie. Le commerce seul le ramasse
 en sommes considérables; & c'est
 l'effet uniquement & de l'industrie
 qu'il fait naître, & de la frugalité
 qu'il inspire, indépendamment de la
 quantité de monnoie qui peut circu-
 ler dans l'Etat.

Une augmentation de commerce
 produit un grand nombre de pré-
 teurs; ce qui fait baisser l'intérêt de
 l'argent.

Les profits modiques de la marchan-
 dise induisent les marchands à accep-
 ter plus volontiers un modique inté-
 rêt, lorsqu'ils quittent le commerce
 & qu'ils veulent se reposer.

Aucun homme n'acceptera de petits
 profits, lorsqu'il peut avoir un gros
 intérêt, ni ne consentira à un petit

100 DES INTÉR. DE L'ARGENT.

intérêt, s'il peut avoir de gros profits.

Ceux qui ont assuré que l'abondance d'argent étoit la cause de la modicité de l'intérêt, paroissent avoir pris un effet collatéral pour une cause, puisque la même industrie, qui fait tomber l'intérêt, acquiert d'ordinaire une grande abondance d'argent.

Je ne connois pas de méthode plus sûre, pour faire tomber l'argent au-dessous de son niveau, que ces établissemens de banques, de fonds & de papiers de crédit, dont nous sommes si infatués en ce royaume. Ces banques rendent le papier équivalent à l'argent, le font circuler dans tout l'Etat, lui font tenir lieu d'or & d'argent, haussent en proportion le prix du travail & des commodités, &, par ce moyen, ou font sortir une grande partie de ces précieux métaux, ou les empêchent de s'accroître davantage.

Lorsque l'argent rapporte un gros intérêt, & le trafic de grands profits, c'est une marque que le commerce & l'industrie sont encore dans leur enfance.



DU CRÉDIT PUBLIC.

LES Anciens amassoient , en tems de paix , pour le tems de guerre. Les Modernes consomment tout en tems de paix , & prennent sur leur postérité les moyens de défense dont ils ont besoin.

Si les abus des thrésors sont dangereux , soit en engageant l'Etat en des entreprises téméraires , ou en faisant négliger la discipline militaire , par la confiance qu'on a dans les richesses , les abus , qui résultent des revenus publics engagés , sont plus certains , ou plutôt sont inévitables ; & ce sont la pauvreté , l'impuissance & l'assujettissement à des Puissances étrangères.

On dit que , pour augmenter le commerce & multiplier les richesses , le moyen le plus assuré est de créer des fonds , de faire des dettes , & de mettre des taxes sans bornes. Cette maxime est à mettre à côté de l'éloge de la folie , de la fièvre , & du panégyrique de Néron & de Busris.

L'effet des papiers publics est d'at-

tirer beaucoup de monde dans la capitale, & de rendre désertes les provinces. Ils bannissent l'or & l'argent du commerce, &, par ce moyen, rendent les provisions & le travail plus chers qu'ils ne le seroient autrement. Ils nécessitent de nouvelles taxes, sans lesquelles on ne pourroit pas soutenir le crédit du papier; & par-là on opprime le peuple. Les étrangers possédant une partie de ce papier, le public devient leur tributaire. Enfin le papier public étant toujours dans les mains de gens paresseux, qui vivent sur leurs revenus, c'est un grand encouragement pour la vie oisive & inutile.

Les dettes publiques sont semblables à ces vers rongeurs, dont les ravages secrets dans un corps, absorbent enfin sa substance.

L'imagination la plus propre à se flatter ne sçauroit espérer que ce ministère, ou aucun autre à l'avenir, ayant une frugalité assez rigide & assez constante pour faire quelques progrès dans l'acquiescement de nos dettes, ou que la situation des affaires étrangères leur laisse, d'ici à long-tems, assez de loisir

& de tranquillité pour exécuter une pareille entreprise. « Que deviendrons-nous ? »

Dans l'état où sont les choses, il faut, ou que la nation Angloise détruise le crédit public, ou que le crédit public détruise la nation. En Angleterre, comme dans quelque'autre pays, il est impossible que tous les deux subsistent, de la maniere dont on les a gouvernés jusqu'ici.

Il arrivera un tems où le crédit public mourra en Angleterre, comme il est mort autrefois en France, de la main des medecins.

Lorsque je vois des Princes & des Etats se combattant au milieu de leurs dettes, des fonds, & des charges publiques, cela m'offre l'image de gens qui se battoient avec un bâton dans une boutique de porcelaine.

Un tems viendra où les ressources épuisées nous laisseront sans moyens de défense. Dans un instant, l'ennemi peut venir sur nos côtes. L'argent pourra être prêt alors au trésor national, pour acquitter un quartier d'intérêt. La nécessité parle : la crainte presse ; la raison exhorte : la compas-

104 DU CRÉDIT PUBLIC.

sion seule s'oppose; & c'est en vain. On se saisira de l'argent pour le service courant, sous les protestations les plus solennelles peut-être, de le remplacer immédiatement; mais il n'en faut pas davantage. L'édifice entier, déjà chancelant, tombe à terre, & ensevelit des milliers d'hommes sous ses ruines: voilà, je crois, ce qu'on peut appeller *la mort naturelle du crédit public*; voilà la révolution où tend aussi naturellement notre corps politique, que celui de l'animal tend à sa dissolution & à sa destruction.

Nous avons aussi à craindre qu'on ne sacrifie des millions d'hommes à la sûreté momentanée de quelques milliers. L'expédient d'une banqueroute volontaire seroit dangereux pour le prince & pour le ministère; mais tant de gens pourront y être intéressés dans le parlement, qu'il pourroit bien arriver qu'on préférât cette mort violente du crédit public.



DES TAXES.

NOS gens *de moyens & de ressources*, qu'on nomme en France *financiers*, ou *maltotiers*, disent » que toute nouvelle taxe crée une » nouvelle habileté dans les sujets pour » la porter, & que chaque augmen- » tation du fardeau public augmente » à proportion l'industrie du peuple. » Cette maxime est d'autant plus dangereuse, qu'on n'en peut absolument pas nier la vérité.

Lorsqu'on met une taxe sur des denrées qui sont consommées par le peuple, il semble qu'il doive s'ensuivre naturellement que le peuple retranche quelque chose de sa manière de vivre, ou qu'il vende plus cher sa peine pour faire porter au riche tout le fardeau de la taxe. Cependant il arrive ordinairement que ces nouvelles taxes rendent le peuple plus laborieux. Il fait plus d'ouvrage, & vit aussi bien qu'auparavant : par-là, il n'est pas dans l'obligation d'augmenter le prix de son travail. Mais, pour que cela arrive

ainsi, il faut que les taxes soient modérées ; qu'elles soient mises par degrés , & qu'elles ne regardent pas les choses nécessaires à la vie.

Les taxes , lorsqu'elles sont poussées trop loin , détruisent l'industrie , en faisant naître le désespoir ; & même, avant que de parvenir à ce point , elles renchérissent les gages du laboureur & du manufacturier , & augmentent , par conséquent , le prix de toutes ses denrées. Par conséquent , un gouvernement sage , attentif & désintéressé , doit toujours observer le point où le gain cesse & le dommage commence.

Il est à craindre que les taxes , par toute l'Europe , ne se multiplient au point d'écraser entièrement tout art & toute industrie.

Les taxes les plus avantageuses sont celles qui sont levées sur les consommations , spécialement celles de luxe. Le peuple les sent peu : elles sont , pour ainsi dire , volontaires ; & , étant payées par degrés , & d'une manière insensible , elles sont peu apperçues par celui qui les paye : leur grand défaut est dans les frais de leur perception.

Les taxes sur les possessions se levent sans frais ; mais elles ont tous les autres défavantages.

Les taxes arbitraires sont pernicieuses : elles sont une espece de punition de l'industrie ; &, par leur inégalité inévitable, elles sont réellement plus à charge que par le fardeau qu'elles imposent.

Une des premieres causes de la destruction de l'Empire Romain fut le changement que fit Constantin dans les finances, en substituant une capitation universelle, au lieu de la plupart des dîmes, droits de douanes & d'accise, qui composoient anciennement le revenu de l'Empire.

Une livre sterling, levée par une imposition générale, a des effets moins pernicioeux, qu'un schéling extorqué d'une maniere inégale & arbitraire.



DES ARTS.

LEs arts mécaniques sont liés plus sensiblement, si ce n'est plus étroitement, aux intérêts de la société, que les arts libéraux.

Le vertueux amour de la justice & du travail peut seul faire éclore les fruits des arts paisibles.

Le raffinement des arts mécaniques est avantageux aux arts libéraux : les uns ne peuvent être portés à la perfection, sans que les autres ne fassent aussi quelques progrès sensibles.

L'esprit du siècle se communique à tous les arts.

Plus les arts approchent de leur perfection, plus les hommes deviennent sociables.... Le sage est attiré par la curiosité ; le fou par la vanité : tous les deux le sont par le plaisir.... Il se forme, de toute part, des sociétés particulières.

Oùre les avantages que les hommes retirent des arts libéraux, il est impossible qu'ils n'éprouvent une aug-

mentation d'humanité, de l'habitude de converser ensemble, & de contribuer aux amusemens & aux plaisirs les uns des autres.

L'effet des arts n'est pas d'énervier l'esprit & le corps : ils reçoivent, au contraire, l'un & l'autre une nouvelle force de l'industrie qui est la compagne des arts.

L'étendue illimitée de l'Empire Romain, &, en conséquence, le despotisme des Souverains, éteignirent toute émulation, affoiblirent toute ardeur généreuse pour la gloire, & étouffèrent cette noble flamme qui produit, entretient & anime les beaux-arts.

Un des principaux avantages qui résulterent de l'introduction & des progrès des arts en Angleterre, fut l'introduction & les progrès de la liberté ; & cette conséquence affecta les sujets dans leur capacité personnelle & civile.

Les barons Anglois, qui regardoient les arts comme nuisibles à leur pouvoir abusif, firent donner une loi, sous Henri IV, qui défendoit à toute personne, ne possédant pas vingt sché-

lings de revenus en fonds de terre, de mettre ses enfans en apprentissage d'aucun commerce.

Les arts utiles, & l'obéissance aux loix, forment le bon citoyen, quoique prévenu de quelques erreurs dans les matieres où l'esprit humain n'est pas capable d'arriver par lui-même à la certitude de la vérité.

Les guerres civiles, sur-tout lorsqu'elles portent sur des principes de liberté, ne sont pas toujours nuisibles aux arts de l'éloquence & de la composition; & souvent même les objets qu'elles présentent, étant plus nobles & plus intéressans, sont une ample compensation pour la tranquillité dont elles privent les Muses.

Le hazard, ou les causes secretes & inconnues, ont toujours beaucoup d'influence sur la naissance & les progrès de tous les arts qui demandent un certain degré de raffinement.

Il est impossible que les arts & les sciences prennent leur première origine dans un pays qui n'est pas un pays de liberté. Dans les pays qui n'en jouissent pas, les magistrats subalternes ont un plein pouvoir. Cette bar-

bare politique dégrade l'esprit du peuple, & l'empêche de s'élever.

Il y a certainement, dans la naissance & dans les progrès des talens, quelque chose d'accidentel, & qui tient du hazard.

Dans les républiques, les loix y naissent, & y naissent avant même que les sciences aient répandu beaucoup de clarté. De l'établissement des loix résulte la sécurité : la sécurité engendre la curiosité ; & la curiosité est la mere de la science.

Il est certain que les États populaires sont naturellement le champ le plus propre pour l'éloquence : il est certain encore que, dans tous les genres, l'émulation y est plus vive & plus animée. Enfin ces États ouvrent au génie & aux talens une carrière plus vaste. Toutes ces causes concourent pour assurer aux seules républiques l'honneur d'être les pépinières des arts & des sciences.

Quoique les gouvernemens libres soient le terroir le plus propre pour les arts & les sciences, cela n'empêche pas qu'on ne les puisse transplanter dans toutes sortes d'États. Les ré-

publiques favorisent davantage les progrès des sciences ; & les monarchies civilisées, celui des beaux-arts.

Les commodités de la vie ont donné naissance aux arts qui les ont raffinées.

L'art de la navigation ne peut fleurir que chez une nation civilisée.

Les fruits des arts paisibles apprennent aux hommes, en les voyant, à respecter le vertueux amour de la justice & du travail.

Les Anciens ont observé que tous les arts & toutes les sciences sont nés parmi des nations libres. La ruine de la liberté Romaine entraîna celle des lettres ; & le monde entier fut enveloppé dans la nuit de la barbarie. Cela est démenti cependant par ce qui s'est passé dans la Rome moderne, & à Florence. Le centre de la politesse Germanique n'est pas à Hambourg, mais à Dresde. Quoiqu'en France on n'ait jamais joui d'une liberté avouée, on y a porté tous les arts & toutes les sciences aussi loin que par-tout ailleurs. Les Anglois excellent peut-être en philosophie, les Italiens en peinture & en musique, les Romains en élo-

quence. Les François sont le seul peuple, après les Grecs, qui ait produit tout-à-la-fois des poètes, des orateurs, des historiens, des peintres, des architectes, des sculpteurs & des musiciens. Leur théâtre surpasse même le théâtre grec, qui est infiniment supérieur au théâtre anglois; & si nous descendons dans la vie commune, il n'y a point de nation qui ait tant perfectionné cet art, le plus agréable de tout; l'art de la société & de la conversation, qu'ils nomment communément *le savoir-vivre*.

A bien considérer l'état où sont chez nous les sciences, la politesse & les beaux-arts, je crois qu'on peut nous appliquer ce qu'Horace a dit des Romains :

*Sed in longum tamen ævum
Manferunt, hodieque manent vestigia ruris.*

Les arts qui nourrissent le luxe, & la plus forte raison, les arts libéraux, qui supposent une délicatesse de sentiment, se perdent aisément. Peu de personnes ont assez de loisir, de fortune & de génie pour les goûter; au lieu que les découvertes, dont l'utilité

générale se fait sentir dans la vie commune, ne sçauroient guères périr que dans la ruine totale de la société.

Du moment où les arts & les sciences ont atteint, dans un Etat, leur dernier degré de perfection, ils commencent à décliner. Cette décadence est naturelle, ou du moins nécessaire; & il n'arrive jamais, ou du moins il est bien rare que les arts & les sciences renaissent dans les pays qui autrefois les avoient vu fleurir.

Il n'est peut-être pas avantageux pour une nation de recevoir des arts trop perfectionnés de ses voisins. L'émulation s'éteint; & le feu de la jeunesse ambitieuse s'évapore. Tant d'ouvrages finis des peintres Italiens, transportés en Angleterre, au lieu d'encourager nos artistes, sont la véritable cause du peu de progrès que le noble art de la peinture a fait parmi nous.

Les arts & les sciences, semblables à certaines plantes, exigent un terroir frais; &, quelque fertile que soit le sol, quelque soin qu'on prenne de l'entretenir & de le renouveler par art &

par industrie, lorsqu'il est une fois épuisé, il ne produit plus rien d'exquis & de parfait.

DE LA LIBERTÉ.

LA liberté engendre naturellement l'esprit public ; & cet esprit public, cet amour de la patrie, doit augmenter, lorsque les peuples sont dans des allarmes continuelles, & qu'ils sont obligés, à tout moment, de s'exposer aux plus grands dangers pour sa défense.

Les Souverains doivent prendre les hommes comme ils les trouvent, & ne pas entreprendre d'introduire par la violence aucuns changemens dans leurs principes & dans leurs manieres de penser.

La pauvreté du peuple est une suite naturelle, sinon infaillible, de la monarchie absolue, quoique je doute qu'il soit toujours vrai que les richesses soient une suite infaillible de la liberté.

Une monarchie libre, dont tous les

116 DE LA LIBERTÉ.

sujets seroient esclaves, est une manifeste contradiction.

Priver de la vie un particulier, qui n'est pas condamné par des voies légales, est un acte de tyrannie si méchant, qu'il doit à la fois choquer l'humanité naturelle des princes, & répandre une juste alarme dans tout le corps de l'Etat.

Confisquer la fortune d'un sujet, non-seulement emporte l'idée d'une très-atroce violence, mais jette sur le monarque une tache si noire de rapacité & d'avarice, qu'on en voit peu d'exemples dans les gouvernemens civilisés.

L'état de la société humaine seroit beaucoup plus sûr sans gouvernement que sans liberté.

Quand les usurpations du prince font naître une passion démesurée pour la liberté, l'anarchie s'introduit presque toujours ; & le peuple alors cherche un asyle sous le paisible sceptre d'un monarque despotique.

L'autorité n'est pas moins nécessaire au gouvernement que la liberté. Elle est nécessaire pour le soutien de la

liberté, même en faisant régner les loix qui seules peuvent la régler & la défendre.

La liberté & l'esclavage, qui paroissent deux extrémités diamétralement opposées, sont plus voisines qu'on ne pense, & se touchent même de bien près.

Si on mêle beaucoup de liberté à un peu de monarchie, celle-ci y gagne, & devient plus puissante. Si, au contraire, on met dans un Etat monarchique une petite dose de liberté, le joug s'appesantit, & devient plus insupportable.

On voit régner une espece de liberté dans les Etats monarchiques, & une espece de pouvoir arbitraire dans les Etats républicains : c'est que, dans ceux-ci, le peuple n'est pas jaloux des magistrats qui le gouvernent, & que, dans ceux-là, les Souverains n'ont pas d'ombrage de leurs sujets.

Il est rare que la liberté, de quelque espece qu'elle soit, ait été détruite d'un seul coup. Des hommes nés libres ont de l'horreur pour le seul nom d'esclavage : il ne peut donc s'insinuer que par degrés ; & il faut qu'il

118 DE LA LIBERTÉ.

essaye mille formes différentes, avant d'en trouver une qui le fasse recevoir.

L'égalité entre les sujets est la vraie source de la concorde.

Une distribution si régulière du peuple, & tant de gêne pour retenir chacun dans son habitation, peuvent n'être pas nécessaires, lorsque les sujets sont accoutumés à l'obéissance, & déjà pliés sous la main de la justice: on pourroit même regarder de pareils réglemens comme contraires à la liberté & au commerce dans un Etat policé; mais ils étoient bien entendus pour réduire des peuples effrénés & fiers, sous le joug salutaire des loix & du gouvernement.

Si l'Europe possède des sentimens de liberté, d'honneur, d'équité & de bravoure, supérieurs au reste du monde, elle en doit principalement l'avantage aux généreux Barbares venus du Nord, qui les semerent, pour ainsi dire, dans son sein.

Une liberté véritable & régulière demande des loix & des institutions si finement combinées, des vues si vastes, des sentimens d'honneur si sublimes, tant d'esprit de subordination,

un tel sacrifice des intérêts particuliers au bien général, & des liens si étroits avec l'ordre public, qu'elle ne peut être que le résultat d'une grande réflexion & d'une longue expérience, & qu'il lui faut, pour la perfectionner, plusieurs siècles d'un gouvernement légal & fixe.

Quand le prince s'apperçoit qu'il trouve plus d'obstacle à maintenir les loix qu'à les violer, il fait bientôt de sa volonté suprême l'unique règle de son gouvernement, & il considère davantage le pouvoir, que les droits de ceux qu'il lui plaît d'offenser.

Lorsque la violence & l'usurpation ont fait faire les premiers pas, la nécessité oblige ensuite un prince d'achever la carrière criminelle où elles l'ont entraîné; & l'engage à des choses que des réflexions plus sages & des principes plus sûrs lui auroient fait rejeter avec une vive indignation.

Les pensions, & autres amorces employées par la cour, sont des expédients fort dangereux, qui ne peuvent être trop écartés ni trop décriés par ceux qui respectent la vertu & la liberté dans une nation libre. Cepen-

quant l'influence que la couronne peut acquérir par la disposition des emplois, des honneurs & des dignités, est d'une nature fort différente. Cet instrument du pouvoir devient quelquefois irrésistible ; mais il ne peut être absolument supprimé, sans la ruine totale de la monarchie, & même de toute autorité régulière.

La distribution égale de la justice, & la jouissance libre de la propriété, sont les deux grands objets pour lesquels les hommes instituerent la société politique, que le peuple a le droit inaliénable & perpétuel de réclamer ; ce qu'il auroit le plus grand intérêt à ne pas perdre de vue, & dont le tems, les exemples, les statuts & les institutions positives ne devroient jamais détourner son attention & ses soins.

Une puissance, quelque grande qu'elle soit, lorsqu'elle est accordée par la loi à un magistrat éminent, n'est pas si dangereuse pour la liberté, qu'une autorité, quelque foible qu'elle puisse être, qu'il acquiert par la violence & par l'usurpation ; car, outre que la loi limite toujours le pouvoir qu'elle

qu'elle accorde, le recevoir comme une concession, c'est établir l'autorité dont il dérive; & cela suffit pour conserver l'harmonie de la constitution.

La première usurpation sur la liberté sert d'exemple pour la seconde, & donne de la force pour maintenir l'une & l'autre.

La nature humaine, en général, jouit réellement de plus de liberté dans les gouvernemens, même les plus arbitraires de l'Europe, qu'elle n'en a jamais joui dans les plus florissantes périodes des anciens tems.

Plus le maître est éloigné de nous, en distance & en dignité, plus nous avons de liberté; moins nos actions sont examinées & contrôlées, & plus cette cruelle comparaison que nous sommes obligés de faire entre notre propre sujétion & la liberté, ou même l'empire qu'un autre a sur nous, devient foible.

Ce qui subsiste encore de l'esclavage dans les colonies Européennes ne doit pas faire desirer qu'elle devienne plus générale. La raison la plus probable que l'on puisse donner de la vérité, je pourrois dire de la barba-

rie des mœurs de l'ancien tems, est cette pratique de l'esclavage domestique, par laquelle chaque homme de quelque considération devenoit un petit tyran, par l'éducation qu'il recevoit au milieu de la flatterie, de la soumission & de l'avilissement de ses esclaves.

Pour moi, je trouve la liberté d'un prix si inestimable, que tout ce qui favorise ses progrès & sa sûreté ne peut, à mon avis, être recherché avec trop d'ardeur par quiconque est ami du genre humain.

C'est une opinion reçue que le commerce ne peut fleurir que dans les Etats libres : cependant l'ombrage que le commerce de la France nous a donné & nous donne, prouve que les sujets d'un monarque absolu peuvent devenir nos rivaux dans le négoce.



DES ROIS ET DES GRANDS.

C'EST une sagesse folle que celle que l'on emploie si artistement à rabaisser les princes, & à les mettre sur le même niveau avec ce que le genre humain a de plus bas.

Certainement un anatomiste ne trouve pas davantage dans le plus grand monarque, que dans un paysan ou dans un manœuvre : un philosophe moral peut souvent y trouver encore moins. Mais, tous tant que nous sommes, nous conservons toujours ces préjugés en faveur de la naissance & des familles ; & ni dans nos occupations sérieuses, ni dans nos amusemens les moins réfléchis, nous ne pouvons entièrement nous en délivrer.

Quelque loin que puisse aller l'affection des peuples pour un Souverain sage & vertueux, si on ne le suppose d'avance revêtu d'un caractère public, cette affection ne lui serviroit guères ; & l'estime que ses vertus inspirent n'auroit que des influences très-bornées.

224 DES ROIS ET DES GRANDS.

Le principe de la fidélité pour le Souverain n'est inférieur en excellence qu'à celui de l'attachement pour une constitution légale, dans lequel on doit reconnoître quelque chose encore de plus étendu & de plus lumineux.

Il y a des égaremens qui, dans la vie privée d'un roi, produisent assez souvent d'aussi mauvais effets que les fautes où le public est plus immédiatement intéressé.

Les avantages de l'opulence sont si grands & si réels, que ceux qui les possèdent ne doivent pas craindre l'approche de leurs inférieurs; au lieu que les distinctions de la naissance & des titres, étant plus vuides & plus imaginaires, s'évanouissent bientôt dans une fréquentation libre & familière.

La bravoure, l'ambition, la libéralité, la magnificence & l'affabilité, qualités qui prêtent tant d'éclat à la jeunesse d'un prince qui présage une si haute fortune, sont aussi les avante-
coureurs des plus grandes calamités, à moins que la prudence de l'âge mûr ne les tempere.



DE LA LOI FÉODALE.

LA loi féodale étoit le fondement à la fois de la stabilité & des désordres de la plupart des gouvernemens monarchiques de l'Europe.

Si le gouvernement féodal étoit si peu favorable à la vraie liberté, même des vassaux militaires, il détruisoit encore davantage l'indépendance & la sûreté des autres membres de l'Etat, c'est-à-dire, dans le sens propre, ce que nous appellons *le peuple*.

Loin de craindre que le gouvernement féodal tende à l'accroissement du pouvoir monarchique, on doit plutôt attendre à voir par-tout la communauté se pulvériser, pour ainsi dire, en tant de baronnies indépendantes, qu'elle perd l'union politique, qui la cimentoit d'abord.

Le gouvernement féodal découragea d'abord les arts les plus communs, mais les plus nécessaires, c'est-à-dire l'agriculture, les manufactures & le commerce : enfin il détruisit jusqu'à l'art & au génie militaire.

Quoique l'étrange ordre civil de la loi féodale fût peu capable de procurer la liberté ou la tranquillité, il étoit préférable à la licence & aux désordres qui régnoient par-tout avant qu'il fût établi.

Tant que le gouvernement féodal subsista, les villes ne purent être ni en grand nombre, ni peuplées; &, quoiqu'elles soient toujours le siège principal de la loi & de la liberté, leur police étoit si relâchée, si irrégulière, qu'elles se trouvoient exposées aux mêmes désordres dont les campagnes gémissaient généralement.

Une armée composée de vassaux obligés de servir par les loix féodales, étoit ordinairement très-intraitable, & très-mal disciplinée, soit à cause de l'esprit d'indépendance qui y régnoit, soit parce que les grades supérieurs ne s'y obtenoient ni par le choix du souverain, ni par l'expérience & la capacité des officiers. Chaque baron commandoit la troupe de ses propres vassaux; & son rang se régloit sur l'étendue de ses possessions. Le commandement en chef, sous le prince, étoit même sou-

vent attaché à la naissance. Comme les vassaux militaires n'étoient obligés de servir que quarante jours à leurs frais, quoique ces courtes campagnes leur fussent très à charge, si elles se faisoient dans un pays lointain, le prince tiroit peu d'avantage de leur service.

Le génie noble & libre des Anciens leur avoit toujours fait regarder le gouvernement d'un seul, comme une espece de tyrannie & d'usurpation. De-là vient qu'ils ne se formerent jamais l'idée d'une monarchie légale & régulière, & qu'ils ignorèrent totalement les droits de *primogéniture*, & de *représentation* dans les successions; droits si bien imaginés pour conserver l'ordre de celle des princes, pour garantir des maux qu'entraînent les discordes civiles, les usurpations, & pour rendre le gouvernement monarchique plus modéré, en établissant la sécurité du Souverain régnant. Ce fut la loi féodale qui produisit ces changemens. Le droit de primogéniture, qu'elle introduisit d'abord, mit une telle distinction entre les familles de l'aîné de la maison royale, & de ses freres

cadets, que le fils du premier succédoit à son aïeul, de préférence à ses oncles, quoique ceux-ci fussent plus proches parens du monarque dernier mort. Cette progression d'idées, si naturelle en elle-même, ne se fit cependant que peu-à-peu.

DES DIFFÉRENS GOUVERNEMENS.

IL n'y a point de gouvernement, point d'autorité exercée par un petit nombre de personnes sur un grand nombre, qui ne soit fondée sur quelque-une de ces trois opinions ; celle de *l'intérêt public*, celle du *droit de puissance*, ou celle du *droit de propriété*. Ce n'est pas qu'il n'y ait d'autres principes propres à fortifier ceux-ci, de même qu'à déterminer, à limiter & à changer leurs opérations : tels sont *l'intérêt propre*, *la crainte* & *l'affection*.

Tout gouvernement n'est bon ou mauvais, qu'autant qu'il est bien ou mal administré.

On a vu le même gouvernement, en différentes mains, passer d'une ex-

rémité à l'autre, devenir tout d'un coup très-bon, de très-mauvais qu'il étoit, & réciproquement se changer en son désavantage.

Dans tous gouvernemens absolus, l'administration fait beaucoup; & c'est à un de leurs plus grands inconvéniens.

Dans une république, si la liberté du peuple ne mettoit point de frein à l'autorité des chefs, si une pareille constitution n'avoit aucune influence sur l'esprit humain, si elle n'intéressoit pas même les plus méchans d'entre les hommes au bien commun, une république seroit assurément la chose du monde la plus absurde. Mais au moins est-ce-là le dessein de son établissement; & c'est encore là l'effet qu'il en résulte, si elle est fondée sur de sages loix; au lieu qu'elles ne peuvent devenir que des sources fécondes en désordres, en crimes & en noirceurs, toutes les fois que la sagesse & la vertu n'ont point présidé à leur institution & à la formation de leur premier plan.

Une Démocratie où il n'y a pas de corps de représentans, aboutit toujours à une anarchie.

Quelque différence que l'éducation & le tempérament puissent mettre entre les hommes, l'Aristocratie Vénitienne sera toujours infiniment au-dessus de la Polonoise.

La Meilleure monarchie est celle où la souveraineté est héréditaire. La meilleure Aristocratie exige une noblesse sans vassaux ; & un peuple , qui opine par ses représentans , fait la meilleure Démocratie.

Le gouvernement républicain a fait , dans tous les tems , la désolation & la ruine des provinces sujettes.

Les gouvernemens , trop foibles & trop uniformes , étant rarement libres , sont , au jugement de quelques-uns , accompagnés d'un autre inconvénient sensible ; celui d'affoiblir l'activité des esprits & d'abatre le courage , de refroidir le génie & l'invention , & de jetter le peuple dans une léthargie universelle.

C'est une folie de penser qu'aucun gouvernement libre puisse être assuré & stable , sans milice , & sans faire dépendre le clergé du magistrat civil.

Les républiques ont de l'ambition , aussi-bien que les particuliers , & l'in-

érêt présent fait que les hommes oublient leur postérité.

Un gouvernement tout-à-fait militaire & despotique n'est jamais sans tomber dans l'impuissance & la langueur. Cependant, lorsqu'il vient immédiatement à la suite d'une constitution légale, il peut arriver qu'il paroisse d'abord très-actif & très-vigoureux aux nations étrangères, & qu'il emploie même avec plus d'unanimité les forces, l'esprit & les richesses que l'Etat avoit acquis sous une meilleure forme.

Tout gouvernement militaire flotte continuellement entre la Monarchie & l'Aristocratie despotique, suivant que l'autorité du chef l'emporte, ou celle des officiers qui tiennent le premier rang après lui.

Un gouvernement doux & modéré est le meilleur que puissent souhaiter le monarque & le sujet, puisqu'il fait également la sûreté de l'un & de l'autre. L'effet de la tyrannie est d'énerver le courage des peuples, & de leur inspirer de l'indifférence pour leur souverain.

Il est de l'essence d'une bonne con-

stitution d'Etat de se conserver pure sous quelque ministère que ce soit & de prévenir les attentats & les injustices criantes de l'administration.

C'est sur l'opinion que tout gouvernement est fondé ; le plus despotique & le plus militaire, aussi-bien que le plus populaire & le plus libre.

La Démocratie Athénienne étoit un gouvernement de populace, dont il est difficile de se former une idée. Le corps entier du peuple rassemblé donnoit son suffrage pour chaque loi, sans aucune limitation de bien, sans aucune distinction de rang, sans dépendance d'aucune magistrature ou du sénat, & par conséquent, sans aucun égard à l'ordre, à la justice & à la prudence.

Il n'en est pas des formes de gouvernemens, comme des machines artificielles, où l'on peut rejeter un vieux ressort, si l'on en découvre un plus exact & plus commode, & où, quoique le succès soit douteux, on peut toujours faire des épreuves en sûreté. Un gouvernement établi a des avantages infinis, par cette seule circonstance qu'il est établi.

Une petite république est au-dedans

elle-même le plus heureux gouvernement du monde, parce que chaque chose est sous les yeux de ceux qui sont à la tête des affaires; mais elle peut être aisément subjuguée par une grande force du dehors.

D'énormes Monarchies, telles que celle où l'Europe est peut-être à présent en danger de tomber, sont probablement destructives pour la nature humaine, dans leurs progrès, dans leur durée, & même dans leur chute qui ne peut jamais être loin de leur établissement. La nature s'arrête elle-même dans ses vaines élévations.

Une roue dans une roue, comme nous l'observons dans l'empire d'Allemagne, est une absurdité politique. Mais que doit-on dire de deux roues égales, qui gouvernent la même machine politique, sans aucune dépendance ou subordination mutuelles, & qui cependant conservent la plus grande harmonie? La république Romaine prouve que la chose est possible.

Toutes les institutions humaines sont sujettes à divers abus, & deman-

dent continuellement des réformations qui doivent passer pour des changemens réels.

Dans tous gouvernemens d'une vaste étendue, où l'exécution des loix est foible, le pouvoir tombe ordinairement entre les mains de la principale noblesse.

Un sage magistrat ne se hazardera jamais à essayer des projets qui n'auront d'autres fondemens que quelques suppositions ou quelques raisonnemens philosophiques. Au contraire, il respectera tout ce qui porte le caractère de l'antiquité; &, quoiqu'il puisse tenter quelques changemens pour le bien public, cependant il ajustera, autant qu'il lui sera possible, ses innovations à l'ancienne fabrique, & conservera les principaux piliers & les supports de la constitution.

Tous les plans de gouvernement qui supposent de grandes réformations dans les mœurs, sont véritablement imaginaires.

Il est certain qu'en quelque gouvernement que ce soit, le pouvoir exorbitant vient moins des nouvelles loix,

GOVERNEMENS. 135

que de ce qu'on néglige de remédier aux abus fréquens, qui se glissent, au détriment des anciennes.

Tous les gouvernemens libres doivent être composés de deux conseils, d'un petit & d'un grand, ou, ce qui est la même chose, d'un sénat & du peuple ; car le peuple manqueroit de sagesse, sans le sénat ; & le sénat, sans le peuple, manqueroit de probité.

Lorsque, par une répartition habile, tous les intérêts particuliers tendent ensemble à l'intérêt public, c'est un gouvernement sage & un état heureux. Mais si, au contraire, les intérêts particuliers de chaque classe demeurent particuliers, & ne se rapportent pas au bien commun, on ne doit s'attendre qu'à des factions, du désordre & de la tyrannie.

De tous les genres de gouvernemens, le genre monarchique paroît celui qui a fait les plus grands progrès. On peut appliquer aujourd'hui aux monarchies civilisées ce qu'on disoit autrefois à la louange des républiques, qu'elles ne sont pas gouvernées par des hommes, mais par des loix. Il faut cependant convenir que le gouverne-

136 DES DIFFÉR. GOUVERNEM.

ment monarchique n'égale pas encore le gouvernement populaire, ni pour la stabilité, ni pour la douceur.

Je crois appercevoir dans les gouvernemens monarchiques une source d'amélioration, & dans les gouvernemens libres une source de détérioration.

Il n'est pas à supposer qu'un despote puisse jamais devenir législateur.

Une république sans loix ne sçauroit durer. Dans les gouvernemens monarchiques, c'est tout le contraire. Les loix ne sont pas un résultat nécessaire de ces sortes d'Etats. Il semble même que les Monarchies absolues répugnent à la législation. Ce n'est que par de sages mesures qu'on vient à bout de les concilier; & l'on ne sçauroit atteindre à ce haut degré de sagesse, avant que la raison soit cultivée & perfectionnée. Cette culture fait naître la curiosité, & enfante les loix; d'où il paroît encore que le germe des arts & des sciences ne sçauroit se développer dans un Etat despotique.



DU GOUVERNEMENT

de différens Peuples.

Les Romains, qui vivoient du tems des empereurs, ne s'accoutumèrent ni d'une entière liberté, ni d'un entier esclavage. Leur gouvernement étoit un mélange où le despotisme prévaloit sur la liberté.

Plusieurs des empereurs de Rome furent des tyrans affreux, l'horreur de la nature, & l'opprobre du genre humain; c'est qu'ils sçavoient que toutes les autres familles, auparavant égales à la leur, envioient leur élévation.

Les divers gouvernemens Germains étant plutôt des confédérations de guerriers indépendans, que des sociétés assujetties à un ordre civil, tiroient leurs principales forces de plusieurs associations inférieures & volontaires, que différentes personnes formoient sous un chef, & qu'il étoit du point d'honneur de maintenir avec une fidélité inviolable.

Le gouvernement des Anglo-Saxons

138 DU GOUVERNEMENT

penchoit absolument vers l'Aristocratie, avant la conquête des Normands.

Le gouvernement des Germains, comme celui de tous les peuples du Nord, qui s'établirent sur les ruines de Rome, fut toujours extrêmement libre. Ces fieres nations, accoutumées à l'indépendance, & endurcies aux armes, étoient moins dominées par l'autorité, qu'entraînées par la persuasion, dans la soumission qu'elles marquoient à leurs princes.

Les peuples du Nord n'imaginoient pas qu'aucun homme, délicat sur le point d'honneur, & endurci au travail de la guerre, pût être gouverné, sans son aveu, par la volonté absolue d'un autre. Ils ne croyoient pas non plus que l'administration de la justice dût toujours être exercée par l'opinion particulière d'un magistrat suprême, sans le concours de quelques autres personnes qui eussent intérêt de s'opposer à ses décisions iniques ou arbitraires.

Dans un gouvernement absolu, comme est celui de la France, où les coutumes, les loix & la religion con-

pour rendre le peuple soumis, & même pour lui faire chérir la soumission, le monarque ne peut concevoir aucun ombrage de ses sujets; & par conséquent, il n'a besoin de gêner ni leurs discours ni leurs actions.

Dans un Etat purement républicain, comme l'est la Hollande, le magistrat n'est jamais assez élevé en rang pour donner de la jalousie au peuple: on peut, en toute sûreté, lui confier un pouvoir très-étendu. Si ce pouvoir maintient l'ordre, il contraint par-là même les actions des particuliers, & les retient dans les bornes du respect envers leurs Souverains.



*DU GOUVERNEMENT
de l'Angleterre dans différens tems.*

L'ÉTAT sauvage de la nature est renouvelé au milieu d'une des sociétés les plus civilisées du genre humain. De grandes violences, & toutes sortes de désordres, se commettent avec impunité ; parmi les Anglois, le peuple qui a le plus de douceur & d'humanité ; tandis que l'un des partis exige l'obéissance au suprême magistrat, & que l'autre réclame en sa faveur les loix fondamentales de l'Etat.

Les Anglois, depuis la révolution de 1689, ont joui dans leur isle, sinon du meilleur système de gouvernement, du moins du système de liberté le plus étendu, dont on ait jamais eu d'exemple.

Ce qui doit donner une haute idée de l'esprit de liberté dont la nation Angloise est animée, c'est que sa constitution ait pu se maintenir, depuis tant de siècles, contre des souverains, qui, à la splendeur & à la majesté de

couronne, ont toujours joint des richesses immenses, & telles qu'il n'y a pas d'exemple qu'aucun citoyen d'un Etat libre en ait jamais possédé de pareilles. Cependant on peut dire que cet esprit patriotique, fût-il plus ardent encore, ne sera point en état de résister à ce poids énorme de propriété, dont jouit le roi qui est actuellement sur le trône.

Il est connu que chaque gouvernement a son période fatal. Le corps politique meurt comme le corps animal ; mais, tous les genres de mort n'étant pas également desirables, on peut demander quel est celui qui conviendrait le mieux à notre constitution ? Faudrait-il souhaiter de la voir se résoudre en Démocratie, ou en Monarchie absolue ? Quoique la liberté soit pour l'ordinaire préférable à l'esclavage, je tirai pourtant avec franchise, que j'aimerois mieux voir un souverain absolu sur le trône, que de voir l'Angleterre convertie en république.

La Monarchie absolue est la mort la plus douce, la vraie *luthanasia* de la constitution Britannique.

Nos guerres avec la France ont

commencé avec justice : peut-être même étoient-elles nécessaires ; mais elles ont toujours été poussées trop loin , par obstination & par passion.

La moitié de nos guerres avec la France , & toutes nos dettes publiques , sont plutôt l'effet de notre véhémence imprudente , que de l'ambition de nos voisins.

Les excès où nous nous sommes portés sont préjudiciables , & peuvent , avec le tems , le devenir encore davantage d'une autre manière , en engendrant , comme il est d'ordinaire , l'extrémité opposée , & en nous rendant totalement insensibles aux destins de l'Europe.

Londres , en unissant un commerce très-étendu , & un empire assez médiocre , est peut-être parvenu à une grandeur qu'aucune ville ne sera en état de surpasser.

Notre petite armée de vingt mille hommes en Angleterre , coûte autant au gouvernement , que coûteroit à la France une armée trois fois aussi nombreuse.

L'entretien de la flotte Angloise pendant la dernière guerre , coûtoit

tant d'argent à la nation, qu'on en employoit pour maintenir les légions romaines, qui tenoient le monde entier dans la sujettion, du tems des empereurs.

Notre jalousie & notre haine, à l'égard de la France, sont sans bornes; & il faut avouer que le premier sentiment est très-raisonnable & très-bien fondé. Ces passions ont occasionné des barrières innombrables, & les plus fortes obstructions au commerce, où nous sommes accusés d'être ordinairement les agresseurs; mais qu'avons-nous gagné à ce marché? Nous avons perdu le commerce de nos manufactures de laine que nous avions avec la France; & nous avons transféré celui du vin à l'Espagne & au Portugal, où nous achetons, à plus haut prix, une beaucoup plus mauvaise liqueur. Il y a peu d'Anglois qui ne crussent leur pays absolument ruiné, si l'on vendoit, en Angleterre, les vins de France, à si bon marché, & en telle abondance, qu'ils pussent, s'il est permis de parler ainsi, supplanter toute l'aile, & les autres liqueurs qui se brassent chez nous.

Il n'est pas à douter que la grande abondance de matiere, en France, est en grande partie, due au manque de papier de crédit. Les François n'ont point de banque. Les billets des négocians ne circulent pas parmi eux comme parmi nous. L'usure, ou le prêt sur intérêt, n'est point directement permis chez eux. Ainsi plusieurs citoyens ont des sommes considérables dans leurs coffres. Il y a beaucoup d'argenterie dans les maisons particulières, & toutes les Eglises en sont pleines. Par ce moyen, les denrées & le travail sont encore à beaucoup meilleur marché parmi eux, que chez des nations qui ne sont pas la moitié si riches en or & en argent. L'avantage de cette situation, en fait de commerce, aussi bien que dans le cas des nécessités publiques, est trop évident pour être disputé.

Si les droits sur le vin étoient, en Angleterre, réduits à un tiers, ils rapporteroient beaucoup plus au gouvernement qu'à présent: notre peuple seroit à portée de boire une liqueur meilleure & plus saine. La balance du commerce, la manufacture de l'aile
(bière)

bière) au-delà de l'agriculture, est
 eu considérable, & n'emploie que peu
 de mains : le transport du vin & du
 led n'en occuperoient guères moins.
 Les privilèges du peuple Anglois, pen-
 ant les deux derniers siècles, ont tou-
 ours été en augmentant, par le par-
 tage des biens d'église, par les aliéna-
 tions des terres des barons, par le
 progrès du commerce, & sur-tout par
 le bonheur de notre situation, qui,
 pendant long-tems, a suffi à notre sù-
 reté, sans aucune armée sur pied, sans
 aucun établissement militaire. Au con-
 traire, la liberté publique, dans presque
 toutes les autres nations de l'Europe,
 a toujours été en déclinant pendant le
 même tems ; les peuples étant rebutés
 des duretés de l'ancienne milice Go-
 tique, & ayant mieux aimé confier
 leur prince des armées mercénaires,
 qu'il a aisément tournées contre eux-
 mêmes.

Le peuple Anglois hérit la Monar-
 chie, parce qu'elle le protège. Le Mo-
 narque favorise la liberté, parce qu'il
 est créé par elle.

Aucune révolution, faite par les for-
 ces nationales, ne sera en état, sans

146 DU GOUVERNEMENT

quelqu'autre grande nécessité, d'abolir nos dettes & nos charges, dans lesquelles la fortune de tant de personnes est intéressée; & une révolution faite par des forces étrangères, est une conquête; calamité dont nous sommes menacés d'assez près par la balance précaire de la puissance de l'Europe, & que vraisemblablement nos dissensions civiles, plutôt encore que toutes les autres circonstances, attireront soudain sur nous.

Si, dans la constitution Angloise la négative du roi étoit telle qu'il pût prévenir la proposition de quelques actes au parlement, il seroit un monarque absolu; mais, comme sa négative suit les suffrages des deux chambres elle est de peu de conséquence.

Le principal soutien du gouvernement Anglois est l'opposition d'intérêt; mais ce moyen, quoiqu'avantageux dans le principe, engendre des factions sans fin.

A présent la balance de notre gouvernement dépend, en quelque degré, de l'habileté & de la conduite du Souverain, qui sont des circonstances variables & incertaines.

Il n'y a pas de gouvernement, où la nécessité, quand elle est réelle, ne l'emporte sur toutes les loix, & ne renverse toutes les bornes. Mais, dans celui d'Angleterre, la seule coutume a paru autoriser tout acte extraordinaire de pouvoir royal, & lui faire prendre la force d'obligation pour le peuple.

On régla, sous Edouard I, que trois chevaliers seroient choisis, dans chaque province, & autorisés à punir par des amendes & des emprisonnemens quiconque transgresseroit les chartes. Cette précaution, dont on cessa bientôt de faire usage, parce qu'elle empiétoit trop sur la prérogative royale, prouve l'attachement que les Anglois de ce siècle avoient pour la liberté, & leur défiance bien fondée du caractère absolu d'Edouard.

Henri III fut le premier roi d'Angleterre, depuis la conquête, que l'on puisse dire avoir été sous le joug de la loi. Il fut aussi le premier qui usa du pouvoir d'en dispenser, & qui se servit, dans les privilèges qu'il accorda, & dans ses patentes, de la fameuse clause du *nonobstant*.

HENRI III.

1247.

1255.

Lorsque Henri III sollicita au parlement un nouveau subside, on lui demanda s'il ne rougissoit pas d'attendre des secours d'un peuple qu'il affectoit de mépriser & de haïr, auquel, en toute occasion, il préféreroit des étrangers, & qu'il livroit à l'oppression? On lui remontra que non seulement il dégradoit la noblesse du royaume, en la forçant à contracter des mésalliances avec les nouveaux venus des autres pays, mais encore qu'il n'y avoit aucun de ses sujets assez obscurs pour échapper à ses vexations, ou à celles de ses ministres; que les denrées même consommées dans sa maison, les étoffes dont lui & ses commensaux étoient vêtus, les vins spécialement, dont ils faisoient usage, étoient enlevés violemment aux légitimes propriétaires, sans que jamais on les dédommageât; que les commerçans étrangers, au grand préjudice & à la honte du royaume, fuyoient les ports d'Angleterre, comme s'ils étoient habités par des pirates, & que le commerce, privé de toute sûreté, se trouvoit absolument interrompu avec toutes les nations; qu'

es marchands , après avoir été débouillés de leurs marchandises , étoient même contraints de les transporter , à leurs propres frais , où il plaisoit au roi de l'indiquer , & effuyoient ainsi perte sur perte , & dommage sur dommage , & que , jusqu'aux pauvres pêcheurs qui gagnoient leur vie sur les côtes , étoient les victimes de son avidité & de celle de sa cour ; que , privés de la liberté de disposer de leurs poissons , dans les marchés publics , ils aimoient souvent mieux le porter chez l'étranger , & braver les périls de l'Océan , que de s'exposer aux rapines de ses pourvoyeurs ; que ses actes de piété même scandalisoient ses sujets , quand ils voyoient qu'une si grande quantité de cierges , & de magnifiques étoffes de soie prodiguées pour des processions inutiles , avoit été prise de force à ceux à qui elle appartenoit réellement.

Cette année est l'époque de la chambre des communes d'Angleterre.

Dans le parlement qui fut convoqué alors , outre deux chevaliers qui s'y trouverent pour chaque province , on

150 DU GOUVERNEMENT

y admit des députés des bourgs, qui, dans les siècles précédens, avoient toujours paru d'une condition trop vile pour avoir place dans le conseil national. Cette chambre devint la partie la plus utile, & , dans la suite des tems, la plus puissante de la constitution nationale. Ce fut elle enfin, qui, par degrés, sauva le royaume de la tyrannie Aristocratique, & même Royale. Mais la politique de Leicester, s'il faut attribuer à cet ambitieux un si grand avantage, ne fit qu'accélérer de quelques années une institution à laquelle l'état des choses avoit déjà préparé la nation. Autrement il seroit inconcevable qu'un tel arbre, planté par une main si empoisonnée, eût pu croître & fleurir au sein de semblables orages. Le système féodal, avec lequel la liberté, & encore plus le pouvoir des communes, étoient totalement incompatibles, commença peu-à-peu à décliner. - Le roi & le peuple, qui sentoient ses inconvéniens, contribuèrent à favoriser la nouvelle puissance intermédiaire, qui étoit plus soumise que les barons, à l'autorité régu-

liere de la couronne, & qui, en même tems, protégeoit le tiers-ordre de l'Etat.

Quoique tous les actes de mauvaise administration, reprochés au roi & à son favori, fussent de nature à faire plutôt le fond d'une tracasserie de bal entre des têtes chaudes, que d'une commotion dans un grand royaume, telle étoit la disposition du tems, qu'ils suffirent aux barons pour vouloir & pour pouvoir changer la constitution & le gouvernement civil. Ils se rendirent au parlement, contre toutes les règles; &, malgré la défense du roi, escortés d'une suite nombreuse de gens armés, & se trouvant les maîtres de l'assemblée, ils présentèrent une requête équivalente à un ordre, pour demander qu'Edouard transférât à leur cabale toute l'autorité de la couronne & du parlement. Ce prince fut donc forcé de signer une commission par laquelle il autorisoit les prélats & les barons à nommer douze personnes, qui, jusqu'à la S. Michel de l'année suivante, auroient pouvoir de dresser des ordonnances pour l'administration de son royaume, & des réglemens pour

EDOUARD II.

1308.

152 DU GOUVERNEMENT

sa maison ; consentoit à ce que ces ordonnances & réglemens eussent désormais force de loi & de statut ; permettoit que ces *ordinateurs* s'unissent entr'eux & leurs amis, afin d'en assurer l'exacte observation ; le tout pour la plus grande gloire de Dieu, la tranquillité de l'Eglise, l'honneur & l'avantage du roi & de l'Etat. Les barons signèrent, à leur tour, une déclaration où ils reconnoissoient ne devoir ces concessions qu'à la pure & libre volonté d'Edouard ; promettoient qu'elles ne tireroient point à conséquence, & s'engageoient à tenir la main à ce que les pouvoirs des seigneurs, élus pour travailler à la réforme, expirassent au terme marqué.

1311.

Le conciliabule des douze dressa donc les ordonnances desirées, & les présenta, l'année d'après, au roi & au parlement, pour qu'elles fussent confirmées. Plusieurs étoient vraiment sages, & avoient pour but l'exécution régulière de la justice, telles, par exemple, que celles d'établir que les Shérifs fussent choisis parmi les notables, & eussent un certain bien de patrimoine ; d'abolir l'usage d'expédier

des ordres du conseil-privé, pour suspendre l'instruction des affaires mises en justice réglée; de restreindre les abus de la pourvoyerie; de défendre l'aliénation des monnoies; d'exclure les étrangers des fermes du roi; d'ordonner que tous les payemens fussent portés exactement à l'échiquier; de révoquer les dons & les aliénations que la couronne avoit pu faire récemment; & d'accorder des dommages aux parties lésées, dans le cas de poursuites rigoureuses & de vexations. Mais ce qui déplut principalement à Edouard, fut l'article qui regardoit l'éloignement de ses pernicioeux conseillers, dans lequel un grand nombre de personnes se trouvoient nommément exclues de toute charge importante & lucrative. Gavaston même fut banni à perpétuité des Etats, du roi, sous peine, en cas de désobéissance, d'être déclaré ennemi public. On nomma d'autres gens, plus agréables aux barons, à toutes les charges; & on ordonna qu'à l'avenir le baronnage siégeant au parlement, disposeroit de toutes les places considérables dans la maison du roi, la magistrature, les

134 DU GOUVERNEMENT

finances, l'état militaire, & que Sa Majesté n'auroit plus & n'exerceroit plus le pouvoir de faire la guerre, & d'assembler ses vassaux militaires, sans le concours de la noblesse.

1315.

Le parlement déclara que toutes les charges seroient remplies, de tems en tems, à la pluralité des voix du parlement, ou, pour mieux dire, au gré des pairs.

EDOUARD
III.

1333.

Le parlement supplia Edouard III de vivre désormais sur ses propres revenus, sans vexer ses sujets par des taxe illégales, & l'enlèvement de leurs denrées, sous le prétexte des droits de la pourvoyerie.

1337.

Edouard III, pour être en état de faire la guerre à la France, fit des emprunts; aliéna les bijoux de la couronne; confisqua, ou plutôt pilla l'argent de tous les Lombards, qui s'étoient emparés alors de la profession de banquiers, ou de prêteurs à intérêt, toujours odieuse, & jadis envahie par les seuls Juifs.

Sous Edouard III, le gouvernement Anglois n'étoit tout au plus qu'une monarchie informe, sans avoir ni maximes fixes pour règle, ni droits

certain pour base, & que l'on observa constamment dans la pratique. Le roi se conduisoit d'après tel principe ; les barons d'après tel autre ; les communes par un troisieme ; & les ecclésiastiques par un quatrieme. Tous ces systêmes de gouvernement se trouvoient contraires, & même incompatibles. Chacun d'eux l'emportoit tour-à-tour, selon les circonstances plus ou moins favorables. Un prince habile rendoit le pouvoir monarchique dominant. Un roi foible le laissoit dégénérer entre ses mains en Aristocratie. Un siècle superstitieux voyoit triompher le clergé ; & le peuple, pour qui le gouvernement est institué, & qui seul mérite considération, étoit ordinairement le moins fort de tout. Mais les communes, quoique subordonnées aux autres ordres de l'Etat, quoiqu'elles cédaient à la violence des tempêtes, se relevoient en silence dans des tems plus paisibles ; & , tandis que l'orage grossissoit, tous les partis cherchoient à les gagner, & leur procuroient ainsi quelque accroissement de privilèges, ou, au pis aller, la confirmation de ceux dont elles jouissoient alors.

156 DU GOUVERNEMENT.

HENRI IV.

1412.

Pendant le règne de Henri IV, la chambre des communes s'appercevant de sa propre importance, commença bientôt à s'arroger des droits qu'elle n'étoit pas dans l'usage d'exercer précédemment. Dans la première cession qu'il y eut sous Henri, la chambre basse fit passer une loi, par laquelle aucun juge, convaincu d'avoir prévariqué dans ses fonctions, ne seroit excusé sur l'allégation justificative d'un ordre, ou même d'une menace du roi, quand il y auroit été de sa vie à résister. Dans la seconde année du règne de ce prince, elle insista pour maintenir l'usage de ne point accorder de subsides avant d'avoir obtenu réponse à ses pétitions; ce qui étoit une manière indirecte de marchander avec le roi. Dans la cinquième année, ces mêmes communes demandèrent que Henri réformât quatre officiers de sa maison, qui leur déplaisoient, dont l'un étoit son confesseur; &c, quoique ce prince répondît qu'aucune faute de ces quatre personnes n'étoit venue à sa connoissance, il fut contraint de les sacrifier au desir de plaire à la chambre basse. Dans la

DE L'ANGLETERRE, &c. 157

fixieme année, elle accorda un subside au roi ; mais elle nomma des thrésoriers parmi ses membres, pour veiller à l'emploi de cet argent, selon sa destination, & leur donna ordre de lui en rendre compte. Dans la huitieme année, elle proposa trente articles très-importans pour la réforme du gouvernement & de la maison du roi, qui furent tous adoptés ; & elle obligea même tous les membres du conseil, tous les juges, tous les officiers de la maison du roi, de s'engager par serment à l'exécution de ces articles.

La situation du gouvernement Anglois, dans ce siècle, étoit telle que l'autorité royale, à peine restreinte, dans les tems les plus paisibles, devenoit triomphante dans les tems de troubles qui étoient alors très-fréquens, & qu'elle renversoit toutes les digues des loix & de l'ordre public.

L'autorité des rois d'Angleterre n'avoit jamais eu de bornes connues & précises ; mais on ne l'avoit portée, sous aucun règne, au degré de despotisme qu'elle eut sous Henri. Non-seulement ce prince l'étendit par son

HENRI VII.
1487.

1509.

158 DU GOUVERNEMENT

caractère nerveux, sévère, adroit, réfléchi dans tous ses projets, ferme dans ses résolutions, & secondé dans toutes ses entreprises, autant par la prudence que par d'heureux hazards; mais il étoit parvenu au trône dans des circonstances qui le favorisoient encore, c'est-à-dire, après des guerres civiles, longues & sanglantes, qui avoient détruit la haute noblesse, seule barrière qui auroit pu s'opposer à l'accroissement de cette autorité. La nation étoit épuisée par les discordes & les fermentations intestines. Elle aimoit mieux enfin se soumettre à des usurpations & à des injustices, que de se replonger dans les mêmes calamités dont elle avoit long-tems gémi. Les efforts que l'on fit contre ce prince, ayant été inutiles, ne servirent, ainsi qu'il arrive toujours, qu'à le rendre plus absolu. Comme il avoit conservé sur le trône l'esprit de sa faction, qu'il la protégea exclusivement, & qu'elle étoit la plus foible, tous ceux qu'il plaça dans les emplois sentirent qu'ils ne devoient leur avancement qu'à sa protection. Dès-lors ils se trouverent intéressés à soutenir son pouvoir, & le

putinrent, en effet, aux dépens même de l'équité, & des privilèges nationaux. Telles furent, selon les apparences, les principales causes qui firent joûter alors tant de prérogatives considérables à la royauté, & qui rendirent ce règne un espece d'époque dans la constitution du gouvernement Anglois.

La loi la plus importante par ses conséquences, qui fut promulguée pendant le règne de Henri, est celle qui permet à la haute noblesse & aux simples gentilshommes d'aliéner leurs terres, en cassant les anciennes substitutions. Cette loi, jointe à l'attrait du luxe naissant, produisit une révolution dans les fortunes : celles des barons, autrefois immenses, se dissipèrent par degrés ; & les possessions des communes augmentèrent. Il est vraisemblable que Henri en avoit prévu & souhaité l'effet ; car son système politique fut constamment d'abaissier les grands, & d'élever les ecclésiastiques, les gens de loi, & les nouveaux nobles qui dépendoient davantage de lui.

160 DU GOUVERNEMENT

ELIZABETH.

1571.

Le chevalier Bacon enjoignit au parlement, au nom de la reine Elizabeth, de ne se mêler d'aucune affaire d'Etat. Aucun parlement de ce siècle ne s'arrogea le droit d'examiner la conduite du Souverain sur toutes les parties de l'administration, telles que la paix, la guerre, les alliances & les négociations étrangères. Les fonctions du parlement étoient donc bornées à la direction des manufactures de cuir & des fabriques de toiles. Il veilloit à la conservation des faisans & des perdrix. Il étoit chargé de la réparation des ponts & chaussées, & de la punition des vagabonds & des mendiants. Tout ce qui étoit du ressort de la police de la campagne étoit sous son inspection. Les usages ou les décisions des juges particuliers régloient la propriété privée & le châtimement des crimes. Mais il n'étoit permis qu'au parlement seul de faire des innovations, ou des altérations, dans les loix municipales; & les cours de judicature ne pouvoient être forcées, par aucun arrêt du conseil, à changer leur fabrique établie. Mais les plus belles fonctions

du parlement étoient celles d'accorder des subsides, de condamner ou de punir la noblesse coupable, ou tout ministre d'Etat après sa chute, & de légitimer en quelque sorte les actes d'autorité qui auroient pu paroître trop excessifs, s'ils eussent procédé uniquement du Souverain.

La religion étoit le point capital dont dépendoient tous les événemens politiques de ce siècle. L'habileté de la reine sur cet article consistoit à se brêter aux préjugés alors dominans. Avec cette conduite, on ne pouvoit l'accuser ni de sévérité ni d'imprudence. Elle ne tyrannisoit pas les consciences : elle n'exigeoit le serment de suprématie que de ceux qui devoient y être soumis par leurs places, ou par le ministère public, dont ils étoient chargés. Quoiqu'il fût défendu de professer d'autre religion que celle qui étoit établie, l'inobservation de cette loi, en disant la Messe & en administrant les Sacremens dans les maisons particulières, avoit été tolérée, & sur-tout tant que les Catholiques, au commencement du règne d'Elizabeth avoient paru assis-

162 DU GOUVERNEMENT

ter au culte public sans trop de répugnance. Le pape craignant que ce concours ne réconciliât insensiblement les fidèles avec la religion réformée, se hâta d'excommunier la reine, & de dégager ses sujets de leur serment de fidélité, afin de rendre par-là le culte des Protestans plus abominable aux Catholiques.

1584.

Les communes ne pouvant se méprendre de ce qui regardoit le culte, présentèrent une requête à la chambre haute par laquelle elles se soumettoient à recevoir des réglemens de religion. C'est un étrange contraste de ce que nous présentons maintenant pour être la dignité des communes !

1591.

Les juges firent un décret solennel pour constater que l'Angleterre étoit un Empire absolu, dont le prince étoit le chef.

La reine Elizabeth avoit pris de la passion pour l'odeur de la guède ; elle rendit un édit pour défendre de cultiver cette plante utile pour les teintures. Les longues épées & les larges fraises, alors à la mode, lui déplurent. Elle envoya ses officiers briser les unes & rogner les autres.

et tous ceux qui excédoient, à cet
 égard, une certaine mesure prescrite.
 A l'accession de la maison de Stuart,
 l'autorité royale n'étoit pas limitée, &
 même ne pouvoit pas l'être; mais
 cette autorité n'étoit fondée que sur la
 simple opinion du peuple, & par l'in-
 fluence des anciens exemples. Les
 changemens, introduits depuis leur rè-
 gne, ont rendu la liberté & l'indépen-
 dance des particuliers, plus pleines,
 plus entières, mieux assurées; & celles
 du public, plus incertaines & plus pré-
 caires.

L'orateur de la chambre des com-
 munes adressa à la reine les trois de-
 mandes accoutumées, au nom des
 membres du parlement, de sûreté de
 leur personne, d'accès auprès de Sa
 Majesté, & de liberté de discours.
 Elle répondit par la bouche de son
 chancelier, que la liberté de parler
 étoit accordée aux communes; mais
 qu'elles devoient apprendre en quoi
 cette liberté consistoit; que ce n'étoit
 pas dans le droit abusif, que chaque
 membre s'arrogeoit de dire inconsi-
 dérément ce qui lui venoit dans l'es-
 prit; que ce privilège se réduisoit à

164 DU GOUVERNEMENT, &c.

dire *oui* ou *non* ; qu'elle ne vouloit point attenter à la sûreté des membres du parlement, mais qu'ils prissent garde à remplir leur devoir, & n'imaginassent point se tout permettre à la faveur de ce privilège ; qu'elle ne leur refuseroit jamais un accès libre auprès d'elle, pourvu que ce fût pour des causes essentielles & pressantes, à des momens convenables, & lorsque les autres soins de la royauté lui laissent seroient le loisir de donner des audiences.

JACQUES I.
1604.

Jacques I ordonna une conférence entre la chambre des communes & les juges. Il dit qu'il ordonnoit cette conférence en qualité de Souverain absolu. Il ajoûta que tous leurs privilèges étoient autant de faveurs qu'il leur avoit accordées.



DES FACTIONS ET DES PARTIS.

Les factions bouleversent les Etats, font taire les loix, suscitent les animosités les plus cruelles parmi des concitoyens qui se doivent mutuellement du secours & de la protection. Ce qui devoit rendre plus odieux encore les auteurs des factions, c'est la grande difficulté qu'il y a à les extirper, lorsqu'une fois elles ont pris racine. On les retrouve encore au bout de plusieurs siècles ; & , pour l'ordinaire, elles ne finissent qu'avec l'Etat où elles se sont glissées, & dont elles sont le germe-destructeur.

Quoique les gouvernemens despotiques ne soient pas tout-à-fait exempts de factions, il faut avouer pourtant qu'elles naissent plus facilement, & se répandent plus vite dans les pays de liberté ; & c'est-là que leurs suites sont les plus funestes. Infectant toujours le système de la législation, elles ruinent d'abord l'efficace des récompenses & des châtimens ; de sorte qu'il ne reste plus aucun moyen de les déraciner.

166 DES FACTIONS

Les factions naissent le plus souvent dans les petites républiques. Là, chaque querelle domestique devient une affaire d'Etat. Là, toutes les passions divisent le public ; l'amour, la vanité, l'émulation, aussi-bien que le ressentiment & l'ambition.

Lorsqu'un Etat entier se partage en deux factions égales, il n'est pas étonnant de les voir durer. Les bienfaits, les injures, les sympathies & les antipathies leur fournissent, tous les jours, de nouveaux alimens.

Le législateur, qui trouveroit le secret de prévenir de pareilles factions, seroit assurément un bien habile homme &, au jugement de plusieurs philosophes, ce sont-là de ces projets qui, comme le grand élixir & le mouvement perpétuel, peuvent amuser dans la théorie, mais dont il ne faut point espérer de voir l'exécution.

Par-tout où une opposition de principes produit une opposition de conduite, il y a des raisons valables de se diviser.

J'ai remarqué que, dans la conversation, le parti de la cour est, pour l'ordinaire moins touchant, moins po-

, plus accommodant & plus prêt à céder, que le parti national. Ce n'est peut-être pas qu'il soit moins opiniâtre dans ses sentimens; mais il peut souffrir qu'on le contredise, au lieu que l'autre, dès la première objection, perd toute contenance; & ses antagonistes sont toujours traités d'*esprit mal intentionné* & d'*ame vénale*.

La douceur de ceux du parti de la cour, n'est que la suite du desir ou du besoin qu'ils ont d'adoucir les préjugés qu'il peut y avoir contre eux.

Dans la fameuse dispute sur les anciens & les modernes, agitée parmi les beaux-esprits françois, Boileau, M. & madame Dacier, l'abbé Dubos mêlerent tous leurs raisonnemens de satyres & d'invectives. Fontenelle, Lamotte, Charpentier, & Perrault même, quoique provoqués par les railleries les plus piquantes, ne passèrent jamais les bornes de l'honnêteté.

Si l'on pouvoit rendre les partis, qui divisent actuellement notre nation plus modérés & plus équitables, les uns envers les autres, d'une façon qui ne diminuât rien de leur atta-

chement pour la patrie, & qui n'empêchât personne de remplir les plus importans de tous les devoirs, en travaillant pour les intérêts de son pays; ce seroit-là, je crois, le tempérament le plus juste & le plus convenable.

Lorsque les hommes sont une fois engagés dans une faction, nous les voyons, sans honte & sans remords, fouler aux pieds tous leurs devoirs & toutes les loix de l'honneur. S'agit-il de rendre service à leur parti? Ils sont capables de tout. Cependant, lorsque les factions se forment, nous voyons les mêmes hommes ne se déterminer qu'en vertu de quelques principes de droit, & maintenir obstinément la justice & l'équité. Ce que l'on a perçoit ici de contradictoire, vient pourtant de la même source; je veux dire du penchant que nous avons tous pour la société.

Dans tous les gouvernemens mixtes, tel que celui d'Angleterre, quoique, suivant la variété des préventions & des intérêts, les uns s'attachent avec plus de passion au parti royal, & d'autres au parti populaire; le gros de la nation penche toujours

à conserver l'entière forme de la constitution.

Un parti fortement attaché à la Monarchie, est naturellement jaloux du droit de succession, qu'il croit seul capable de conserver la stabilité du gouvernement, & de mettre une barrière fixe aux usurpations des assemblées populaires.

Le zèle de parti est un sentiment ou passion, dont il est presque impossible, pour un homme vertueux qui a pris part aux affaires, de se délivrer entièrement, après l'avoir nourri dans un cœur ami du bien public, & l'avoir transformé long-tems en principe.

Il est très-difficile, s'il n'est pas entièrement impossible, d'exclure les factions d'un gouvernement libre.

Un des plus fâcheux effets de toutes les factions, qui avoit divisé l'Angleterre, & des révolutions soudaines dont le public avoit tant souffert, avant Charles II, étoit d'avoir corrompu les mœurs, & détruit le sentiment d'honneur & de bienséance, jusques dans les apparences de la conduite.

On ne trouve de rages invétérées contre les factions, & de maximes san-

170 DES FACTIONS

guinaires, que dans les seuls partis de religion, où il est arrivé souvent que des prêtres fanatiques ont été tout à la fois les accusateurs, les juges & les bourreaux.

Nos factions spéculatives, sur-tout celles de religion, nous fascinent tellement les yeux, que les hommes semblent regarder l'impartialité avec leurs adversaires & avec les hérétiques, comme un vice ou une foiblesse.

Où la différence d'intérêt cesse, la faveur ou l'inimitié donnent souvent naissance à des factions capricieuses, dont il est impossible de rendre compte.

La politique de balancer un parti par un autre produit toujours des factions, & même des troubles civils entre les grands seigneurs puissans d'un pays.

L'esprit de faction est souvent un mélange de fourberie & de folie.

Cet équilibre qui, entre les Puissances étrangères, est la source de la tranquillité, devient toujours, entre les factions domestiques, le principe même de nouveaux troubles. Si

haine qu'allume la diversité de religion, seconde les occasions fréquentes, qui se présentent d'elles-mêmes, de se faire de mutuelles injures, il n'est pas possible, dans une situation si délicate, de tenir long-tems le frein qui arrêtoit les parties opposées.

Lorsque des hommes, qui respectent l'honneur & la vertu, sont malheureusement engagés dans des entreprises séditioneuses, il est rare qu'ils soient capables de cette intrépidité que donne l'habitude du crime. Ils ne s'y livrent qu'à moitié. Tandis qu'ils balancent entre l'exécution de leurs desseins & leurs remords, entre la crainte du châtiment & l'espoir du pardon, ils deviennent presque toujours la proie de leurs ennemis.

Dans tous les corps politiques, il s'éleve souvent des factions & des mécontentemens, qui en sont comme les maladies; &, pendant la durée de ces désordres, c'est uniquement par le salutaire exercice du pouvoir à discrétion, que les révoltes & les guerres civiles peuvent être prévenues.

Jamais, dans les plus grandes convulsions d'un Etat, la prudence & le

172 DES FACTIONS

devoir ne permettront au magistrat supérieur de l'abandonner à la perte, tandis qu'il lui restera un remède à tenter, quelque irrégulier qu'il puisse être.

Dans une ville, telle que Londres, qui est le rendez-vous général de la société, la contagion des affections populaires est toujours plus forte que partout ailleurs, parce qu'elle est communiquée de cœur à cœur.

Les grandes révolutions du gouvernement ne se font point par la seule force du raisonnement & de l'argumentation ; & , les factions ayant une fois pris naissance, il devient presque impossible aux hommes les plus sages d'inspirer assez de modération, ou d'en observer assez eux-mêmes, pour se garantir de toutes sortes d'excès.

Chaque concession, à laquelle est forcé un Souverain, passe à ses yeux pour un tribut passager qu'il paye à la chaleur des factions, & ne marche point sans une résolution secrète de saisir la première occasion pour la rétracter.

Les gouvernemens sur-tout de nature mixte, comme celui de l'Angleterre, sont dans une continuelle vibra

tion. Les humeurs du peuple flottent, sans cesse, d'un extrême à l'autre.

La punition des chefs est toujours le dernier triomphe sur un parti ruiné ; mais on n'a jamais tenté cette voie d'opposition, contre un parti, dans la plénitude de sa force & de son succès.

Les principes & l'intérêt concourent à la naissance des partis, & les font éclore au sein du gouvernement britannique, dont ils sont la vraie progéniture. L'intérêt, pour l'ordinaire, gouverne les chefs. Les membres subalternes sont guidés par des principes ; mais c'est le plus petit nombre. La plupart s'engagent par oisiveté, par inclination ou par ennui.

Le *Tory* est un homme qui s'attache à la Monarchie, sans abandonner la liberté ; & un partisan de la maison de *Stuart*, le *Whig*, est un homme qui aime la liberté, sans renoncer à la Monarchie, & qui s'affectionne pour la succession de la ligne Protestante.



DE L'INQUIÉTUDE NATURELLE des Anglois.

LE propre des gouvernemens mixtes est de produire une jalousie réciproque entre le souverain & les sujets.

L'Angleterre étant plus République que Monarchie, le parti républicain ne sçauroit veiller de trop près à sa conservation, sans observer continuellement d'un œil jaloux ceux qui sont à la tête des affaires, sans s'élever contre tout ce qui sent le pouvoir absolu, sans chercher toujours à maintenir rigoureusement ces loix générales & inflexibles d'où dépend la sûreté de leurs biens & de leur vie.

Il règne parmi les Anglois, à peu-près autant de liberté, & même de licence qu'il y avoit d'esclavage & de tyrannie dans l'ancienne Rome.

Le pouvoir despotique se glisseroit insensiblement parmi les Anglois, s'ils n'étoient pas continuellement sur leurs gardes, & attentifs à ses progrès. L

liberté de la presse est un tocsin qui communique & maintient l'alarme chez tous les Anglois : leur esprit est , par ce moyen , excité , de tems à autre , contre les vues de la cour ; & l'ambition de la cour est refrénée par la crainte d'aigrir la nation.

Quand les Anglois se relâcheront sur la liberté de la presse , soyons assurés que leur Etat républicain va expirer , & qu'il est près d'être englouti par le pouvoir monarchique.

Ceux qui , par un prétendu respect pour l'antiquité , réclament , à tous momens , le plan originaire de la constitution , couvrent seulement leur génie inquiet , & leur ambition particulière , d'un voile vénérable.



DES SCIENCES.

A MESURE que les sciences s'étendent & se perfectionnent, elles inventent des méthodes qui en facilitent l'intelligence; &, en employant des théorèmes généraux, elles parviennent à réduire à un petit nombre de propositions une infinité de conséquences & de conclusions.

Le schisme qui divisa l'Eglise en 1415, & qui occasionna des controverses fréquentes dans l'Université de Paris, procura aux maîtres-ès-arts, un degré d'importance dont ils n'avoient pas joui. Cette liaison entre la littérature & la superstition donna à la première un poids que la raison & le pouvoir seuls n'acquièrent pas parmi les hommes.

L'unique encouragement que les rois d'Angleterre ayent donné, à quelque vue qu'on puisse rapporter les sciences, est l'établissement du collège de Chelséa, par Jacques II, pour l'entretien de vingt ministres dont l'u-

nique occupation devoit être de réfuter les Catholiques & les Puritains.

De toutes les sciences, il n'y en a aucune où les premières apparences soient plus trompeuses que dans la politique.

Les sciences spéculatives perfectionnent l'esprit ; mais ce n'est que d'un petit nombre de personnes qui ont assez de loisir pour s'y appliquer.

Rien ne favorise autant la naissance de la politesse & du sçavoir, qu'un nombre d'Etats voisins, indépendans, entre lesquels le commerce & la politique ont formé des liaisons.

On fait peu de cas d'un auteur qui ne nous dit rien que ce que nous pouvons apprendre dans une conversation de café.

L'étude des lettres a tant de supériorité sur toutes les autres occupations humaines, que celui même qui n'est parvenu qu'à la médiocrité du sçavoir, mérite la prééminence sur ceux qui excellent dans les professions communes.

DE L'HISTOIRE.

LES avantages que l'on recueille de l'histoire me semblent se réduire à trois chefs. Elle charme l'esprit : elle perfectionne le jugement ; elle nourrit la vertu : elle est fertile en instructions comme en amusemens ; elle est même la plus instructive de toutes nos connoissances.

Il me paroît impardonnable, de quelque sexe, de quelque condition qu'on soit, d'ignorer l'histoire de sa patrie.

L'histoire ouvre, pour ainsi dire, l'entrée à toutes les connoissances, & fournit des matériaux à la plupart des sciences.

Un homme versé dans l'histoire peut être regardé comme ayant vécu depuis le commencement du monde, & comme ayant fait, dans chaque siècle, des additions continuelles à ses connoissances.

Les lumieres que donne l'étude de l'histoire ont un avantage qui ne se trouve point dans l'expérience acquise

par le commerce du monde : c'est qu'elle nous instruit du train des affaires de la vie , sans rien diminuer des sentimens que la vertu la plus délicate inspire.

Les historiens ont été presque tous amis de la vertu , & l'ont toujours représentée sous ses véritables traits, lors même qu'ils se sont trompés dans leurs jugemens à l'égard des personnes particulières.

L'histoire place toujours les objets dans leur vrai point de vue.

L'histoire a des problèmes aussi embarrassés qu'en ont les sciences les plus abstraites.

La contemplation du genre humain, dans les différens périodes, & dans les révolutions qu'il a subies, est une source de mille plaisirs. L'histoire nous offre ce spectacle dans une agréable variété. Quoi de plus surprenant, que de voir la même classe d'êtres, si prodigieusement changée d'une époque à l'autre ? Ce ne sont plus les mêmes mœurs, les mêmes coutumes, les mêmes opinions.

L'histoire des événemens passés se perd ou se défigure, si-tôt qu'elle

n'est confiée qu'à la simple tradition.

Le seul moyen que les nations puissent, avoir pour satisfaire leur curiosité sur leur première origine, est de considérer la langue, les mœurs & les coutumes de leurs ancêtres, & d'en faire la comparaison avec celles des nations voisines.

L'histoire ancienne d'Angleterre offre, pour ainsi dire, l'image d'une mer agitée, dont les flots s'élèvent & s'abysment tour-à-tour. Une faction renverse ce qu'une autre vient d'établir; & les sermens multipliés, que chaque parti exige pour la sûreté des actes qu'il dresse, est l'aveu tacite de leur instabilité perpétuelle.

Le spectacle de l'histoire des tems d'ignorance paroît quelquefois horrible & rebutant; mais il nous apprend à chérir & à conserver avec le plus grand soin ce sçavoir & cette politesse qui sont si étroitement unis à la vertu & à l'humanité; & qui, étant les antidotes les plus souverains contre la superstition, sont aussi les remèdes les plus efficaces contre les vices & les désordres de toute espece.

Une nation civilisée, comme la na-

tion
d'é
par
com
dev
clam
rega
fier
sa co
de l
du
prin
peup
sent
tra
celle
noiss
mon
que
insti
l'inst
d'acco
dinai
saget
la m
men
L'
faste
stabil

tion Angloise, qui a eu le bonheur d'établir le système de liberté le plus parfait, le plus fini qui ait jamais été compatible avec un gouvernement, devroit sur-tout être circonspecte à réclamer les usages de ses ancêtres, & à regarder les maximes d'un siècle grossier, comme des règles certaines pour sa conduite actuelle. La connoissance de l'histoire des tems les plus reculés du gouvernement anglois, est utile principalement pour apprendre à ce peuple à chérir sa constitution présente, par la comparaison ou le contraste de sa condition actuelle avec celle de ses propres peres. Cette connoissance est curieuse aussi pour lui montrer les antiques originaux, presque toujours foibles & défigurés, des institutions les plus nobles, & pour l'instruire du mélange considérable d'accidens imprévus, qui concourt ordinairement avec une legere dose de sagesse, de prévoyance, à construire la machine compliquée du gouvernement le plus parfait.

L'histoire, en nous conservant les fastes des grands, nous instruit de l'instabilité des choses humaines, d'une

maniere bien plus frapante que ne le peuvent faire les événemens ordinaires de la vie privée.

L'histoire se charge volontiers du récit des grands crimes, ou des grandes vertus; mais elle paroît tomber de sa dignité, lorsque la nécessité l'oblige à peser sur de vils personnages, & sur des événemens frivoles.

La philosophie du gouvernement, jointe au récit de ses révolutions, sert tout-à-la-fois à rendre l'histoire plus intelligible & plus instructive; & rien n'est plus propre à diminuer l'aigreur des disputes de parti, que de faire voir aux hommes, comment ces mêmes événemens, dont ils font des crimes de la plus noire couleur à leurs adversaires, sont le résultat naturel, si l'on ne veut pas dire nécessaire, des situations dans lesquelles une nation se trouve placée.

L'histoire, cette grande source de sagesse, fournit des exemples de tous les genres; & tous les préceptes de la prudence, comme ceux de la morale, peuvent être autorisés par cette variété d'événemens que son vaste miroir est capable de nous présenter.

DE L'HISTOIRE. 183

Il est difficile de rencontrer dans l'histoire un caractère entièrement bon ou mauvais.

En général, il y a plus de candeur & de sincérité dans les anciens historiens, mais moins d'exactitude & de soin que dans les modernes.

L'impression, en rendant les livres si communs, oblige les historiens modernes à éviter avec plus de soin les incongruités & les contradictions.

DES PHILOSOPHES.

Les philosophes sont sujets à s'embarasser dans la subtilité de leurs spéculations, & nous en avons vu quelques-uns s'égarer au point de nier toute moralité.

Lorsque le philosophe contemple les mœurs & les caractères, du fond tranquille de son cabinet, la vue générale & abstraite des objets laisse son ame dans une situation si froide & si inanimée, que les sentimens naturels n'y sçauroient trouver place, & qu'il apperçoit à peine la différence qui est entre le vice & la vertu.

DES POÈTES.

QUOIQUE les poètes définissent l'histoire par leurs fictions, & qu'ils se jouent de la vérité en apparence par-tout, il y a toujours un fondement vrai à leurs exagérations les plus fortes.

Gardez-vous de réprimer les saillies de l'imagination, en réduisant chaque terme à la vérité & à l'exactitude qui règne dans les livres des géomètres. Ce seroit pécher contre les premiers préceptes de l'art poétique : ces sortes d'ouvrages sont universellement sifflés comme mauflades & insipides.

La poésie a ses règles que le génie découvre & que l'observation enseigne. Si ceux qui les violent réussissent, c'est qu'ils rachètent leur négligence par d'autres beautés plus conformes aux règles de l'art, & qui donnent un plaisir supérieur au dégoût que les défauts pourroient faire naître.

La cabale ou le préjugé peuvent pendant un tems, mettre en vogue un mauvais poète, ou un mauvais ora-

leur ; mais sa réputation ne sera ni universelle ni durable. L'œil critique de la postérité, ou même de ses contemporains, qui sont d'une autre nation, éclairera ses ouvrages : aussi-tôt l'enthousiasme se dissipe ; ses défauts paraissent dans tout leur jour. Les productions du vrai génie ont un sort tout opposé : plus elles durent, plus elles sont répandues, plus aussi elles sont sincèrement admirées.

Les poètes savent peindre la vertu des couleurs les plus agréables ; mais, comme pour l'ordinaire ils ne parlent qu'aux passions, ils deviennent souvent les avocats du vice.

Tous les poètes ont prétendu être inspirés ; & cependant ce feu poétique n'a rien de surnaturel ; il ne descend point du ciel, mais il parcourt la terre : il passe d'un esprit dans l'autre, & il excite les flammes les plus vives en ceux où il trouve les matériaux les plus propres.



*DE LA COMÉDIE
& de la Tragédie.*

LES peintures morales du théâtre ont souvent été comparées aux peintures des coupoles & des plafonds, dont toutes les couleurs sont chargées, & dont toutes les parties sortent de la grandeur naturelle. Lorsqu'on voit ces figures de près, elles paroissent monstrueuses & disproportionnées; au lieu que, considérées de loin, & dans leur vrai point de vue, tout y paroît régulier comme il doit être. Il en est de même des caractères tracés dans les représentations théâtrales. La fiction, qui fait tout leur être, les met à une sorte de différence. Ils deviendroient froids, & peu intéressans, si on ne remplaçoit, à force de coloris, ce qui leur manque en réalité.

Une comédie qui peint vivement les mœurs du siècle, & qui présente un fidele tableau de la nature, est un ouvrage durable, qui passe à la dernière postérité; au lieu qu'un système phy-

rique & métaphysique doit ordinairement son succès à la nouveauté, & n'est souvent pas plutôt approfondi, qu'on découvre sa foiblesse.

Les auteurs comiques outrent toujours les caracteres. Ont-ils à peindre un fat ou un poltron ? Ils en font des portraits qui n'ont pas d'original dans la nature.

Dans le genre tragique, on ne souffre tout au plus qu'une scène où règne la joie pure : encore faut-il que ce soit la dernière. Il y en a d'autres qui offrent une foible lueur de plaisir : elles ne sont-là que pour augmenter la douleur, par voie de contraste.

Le poëte tragique emploie tout son art à exciter & à entretenir dans nos esprits l'indignation & la pitié, la colere & la terreur. Plus il sçait nous affliger, plus nous sommes contents ; & nous le sommes au plus haut point, lorsque, par des larmes, des cris & des sanglots, nous pouvons soulager nos cœurs opprimés de compassion & d'attendrissement.

L'action, qui fait le sujet d'une tragédie, peut être trop sanglante & trop atroce : elle peut inspirer une telle hor-

188 DE LA COMÉDIE, &c.

reur, qu'il ne sera plus possible de la transformer en un sentiment agréable; alors la force de la diction & la vivacité du coloris ne servent qu'à augmenter le désagrément.

Il n'y a pas jusqu'aux sentimens les plus communs de pitié, qui, pour donner une satisfaction complète, ne demandent à être tempérés par quelque affection agréable. Les plaintes & les gémissemens de la vertu opprimée, le triomphe de la tyrannie & du vice, forment un spectacle qui déplaît, & que tous les grands maîtres de l'art dramatique ont soin d'éviter. Pour renvoyer les spectateurs contents, il faut, ou que la vertu se change en un noble désespoir, ou que le vice soit puni.



Q
il senti
partie
maître
& le t
fagrém
les en
Cet
beau,
ment,
satisfai
poésie
duit, a
point
plus p
Il y
la déli
passion
Rie
l'effe
ture d
sublim
précie

DU GOUT.

Q U'ON présente à un homme de goût un poëme ou un tableau, il sentira, pour ainsi dire, dans chaque partie de cet ouvrage, si les coups de maîtres qu'il y remarque le ravissent & le transportent. Rien n'égale le désagrément & le dégoût que lui causent les endroits négligés ou mal traités.

Ceux qui ont le talent de sentir le beau, sont plus heureux par ce sentiment, qu'ils ne pourroient l'être en satisfaisant leurs appétits. Une belle poësie, un raisonnement bien conduit, a pour eux des attraits que n'ont point tous les plaisirs dont le luxe le plus prodigue pourroit les enivrer.

Il y a une très-étroite liaison entre la délicatesse du goût & la vivacité des passions.

Rien n'est plus propre à réprimer l'effervescence des passions, que la culture du goût ; je dis de ce goût fin & sublime, qui nous met en état d'apprécier le caractère des hommes, les

ouvrages de génie, & les productions des beaux-arts.

Le goût pour les beautés communes qui frappent les sens, est toujours proportionné aux degrés de sensibilité du tempérament ; au lieu que, dans les sciences & dans les arts libéraux, la délicatesse du goût n'est en effet autre chose que la force du bon sens, ou du moins en est inséparable.

L'étude des beautés, soit de la poésie, soit de l'éloquence, soit de la musique, soit de la peinture, adoucit l'humeur. Ces arts excitent de douces & de tendres émotions. Ils retirent l'esprit du trouble des affaires, lui inspirent le défintéressement, répandent des charmes sur la méditation, nous font aimer la vie tranquille, & nous plongent dans cette douce mélancolie qui, de toutes les dispositions d'esprit, est la plus favorable à la naissance de l'amour & de l'amitié.

La délicatesse du goût fait qu'on borne son commerce à un petit nombre de personnes choisies, & qu'on est indifférent pour les grandes sociétés.

Il est assez possible qu'un homme

Sur-tout dans un siècle barbare, unisse
 le grands talens pour les affaires, &
 un goût absurde dans les sciences &
 dans les arts.

Nous donnons le nom de *barbare* à
 tout ce qui s'éloigne de notre goût &
 de notre façon de penser ; mais on
 nous le renvoie.

De toutes les expressions, celles
 qui, outre leur sens propre, marquent
 encore un certain degré de louange ou
 de blâme, sont les moins sujettes à
 être perverses ou mal entendues.

Malgré les caprices & les variations
 du goût, il y a des principes certains
 d'approbation & de blâme, dont un
 esprit curieux & attentif peut suivre les
 opérations.

Il y a pour toutes les créatures
 un état de santé & un état de maladie ;
 & la règle du goût ne regarde que le
 premier.

Le consentement unanime des hom-
 mes, dont les organes sont en bon
 état, nous fournit l'idée de la beauté
 parfaite & universelle.

Ce qui empêche bien des personnes
 d'avoir le vrai sentiment du beau, c'est
 qu'il leur manque cette délicatesse qui

seule peut nous rendre sensibles aux plus subtiles émotions.

Lorsqu'un homme a les organes d'une finesse à qui rien n'échappe, & d'une précision qui saisit tout ce qui entre dans le composé, nous disons qu'il a le goût délicat, soit que nous employions ces termes dans un sens naturel, soit que nous les employions dans un sens métaphorique.

Le mauvais goût saisit avidement les frivoles beautés : alors la nature & le bon sens sont négligés ; les vains ornemens sont recherchés & admirés ; & cette corruption totale du style & du langage prépare la voie pour le barbarisme & l'ignorance.

Lorsque, soit en poésie, soit en éloquence, le mauvais goût a prévalu, il est rare, peut-être n'arrive-t-il jamais, qu'il se soutienne contre le bon goût. L'empire du faux n'est fondé que sur l'ignorance du vrai. La perversité du goût ne vient que d'un défaut de modèle propre à faire naître de plus justes idées, & à épurer les plaisirs qui résultent des ouvrages de génie.

On peut disputer sur la vérité, mais jamais sur le goût. Ce qui existe dans

la nature est la règle ou le modèle de nos jugemens : ce que chaque homme sent au-dedans de lui-même est la règle du sentiment.

DE L'ÉLOQUENCE.

Les Modernes sont meilleurs philosophes que les Anciens ; mais il s'en faut bien que les premiers soient si bons orateurs que les derniers. Malgré tous nos raffinemens, leur éloquence l'emporte de beaucoup sur la nôtre.

La Grèce & Rome n'ont produit chacune qu'un seul orateur accompli. Les plus fins connoisseurs en éloquence sont obligés de convenir qu'il n'y eût jamais en ce genre rien de pareil à l'orateur Romain & à l'orateur Grec ; mais ils ajoutent pourtant que ni l'un ni l'autre n'est parvenu au point de perfection dans l'art oratoire. Cet art est infini. Non-seulement les forces de l'homme n'y sçauroient atteindre : son imagination même ne peut le concevoir. Cicéron lui-même n'étoit entièrement satisfait ni de ses propres pro-

ductions, ni de celles de Démosthène.

Lorsqu'on ne suppose que de l'équité dans les juges, le plaideur a bien plus d'occasions de déployer son éloquence, que lorsqu'il est réduit à tirer les argumens de la rigueur des loix, à prouver par des statuts, & à confirmer par des exemples.

Il n'y a rien qui anime autant le génie, rien qui ouvre un si beau champ à l'éloquence, que les discussions qui intéressent la liberté des peuples, la gloire des nations, & le bonheur des hommes.

Si vous ôtez le pathétique des discours publics des Anciens, il ne restera plus à l'éloquence moderne, que le bon sens rendu par de justes expressions.

Par les torrens de sublime & de pathétique, qui sortoient de leur bouche, les orateurs Anciens enlevoient tellement leur auditoire, qu'on n'avoit plus le tems de s'appercevoir de l'artifice par lequel on étoit trompé. Disoit-on mieux : on n'étoit pas trompé. L'orateur, entraîné par la force de son génie & de son éloquence, entroit lui-même en passion. Ce n'étoit qu'après

avoir senti lui-même les transports d'indignation, de pitié & de douleur, qu'il faisoit passer ces mouvemens impétueux dans l'ame de ceux qui l'écoutaient.

Malgré les brillans succès de Cicéron, j'avoue pourtant qu'on peut trouver à redire à quelques-unes de ses périodes. Il est souvent trop fleuri & trop rhéteur. Ses traits sont trop chargés, ses figures trop palpables. Ses divisions sentent les règles de l'école d'où, pour la plupart, elles sont tirées. Il fait trop le bel-esprit. Quelquefois même il ne dédaigne pas de s'abaisser jusqu'à des jeux de mots, & à de petites rimes; &, en général, il sacrifie trop à la cadence. Le sénat & les juges de Rome composaient des auditoires, bien plus délicats & plus éclairés que celui devant lequel Démosthène prononça ses harangues; la plus vile populace d'Athènes, voilà les souverains de ce dernier, & les arbitres de son éloquence. Cependant son ton est plus sévère & plus châtié que celui de l'orateur Latin. Celui qui, de nos jours, sauroit l'imiter, ne manqueroit pas de réussir. C'est une harmonie rapide

196 DE L'ÉLOQUENCE.

& soutenue, toujours exactement sortie au sens. C'est une véhémence de raisonnement, où il ne paroît rien d'apprêté. C'est un torrent de preuves qui, roule avec lui toutes les passions, le dédain, la colère, le courage, & l'amour de la liberté. De toutes les productions humaines, les harangues de Démosthène sont les plus voisines de la perfection.

Les sermons françois, sur-tout ceux de Fléchier & de Bossuet, sont infiniment plus éloquens que tout ce que l'Angleterre a dans ce genre. On y trouve des traits de la plus sublime poésie. Quoiqu'en France, on ne plaide devant le parlement & devant les cours de judicature, que les causes des particuliers, plusieurs des avocats de ce pays sont briller une éloquence qui pourroit aller bien loin, si elle étoit cultivée & encouragée comme il faut. Les Plaidoyers de Patru sont très-élégamment écrits. S'il lui avoit été permis de s'exercer sur les grandes questions, sur la liberté ou l'esclavage de tout un peuple, sur la paix ou sur la guerre, que n'auroit-on pas pu attendre d'un aussi beau génie qui déja

parle si bien sur les matieres les plus triviales , sur le prix d'un vieux cheval, sur des aventures de commerce, sur la futile querelle entre une abbesse & ses religieuses ?

Les Anglois sont recommandables par leur bon sens ; & ce bon sens inspire de l'ombrage contre tout ce qui sent l'illusion. Ils ne veulent point se laisser éblouir par des fleurs de rhétorique , & par les charmes de la diction. Les Anglois sont encore fort modestes ; & ils craindroient de paroître trop présomptueux , s'ils osoient proposer autre chose que des raisons aux assemblées publiques, s'ils vouloient surprendre les suffrages, en remuant les passions , ou en échauffant l'imagination de leurs auditeurs. Me permettra-t-on d'ajouter que , généralement parlant, ils n'ont pas le goût fort délicat , ni l'esprit sensible aux agrémens des beaux-arts ? Les Muses ne leur ont pas dispensé leurs faveurs avec trop de largesse. Pour leur plaire , leurs poètes comiques n'ont que la ressource des obscénités ; & leurs auteurs tragiques ne scauroient les toucher sans ensanglanter la scène. Les

198 DE L'ÉLOQUENCE.

orateurs ne pouvant recourir ni à l'un ni à l'autre de ces moyens, ont renoncé à toute espérance de les émouvoir, & se sont réduits à la simple argumentation.

Nous portons tous avec nous les germes du sentiment & des passions. Il ne s'agit que de s'y bien prendre pour les faire éclore. Ils ne sont pas plutôt développés, qu'ils échauffent le cœur, & le remplissent de cette douce satisfaction par laquelle les vraies beautés se distinguent si bien de ces beautés postiches, fruits du caprice & d'une bizarre imagination. Si cela est vrai, par rapport à tous les beaux-arts, il doit l'être sur-tout par rapport à l'éloquence.

L'éloquence antique, qui tend au sublime, & que les passions échauffent, est d'une toute autre justesse, & d'un goût bien supérieur à cette éloquence moderne, qui se borne à l'argumentation & au raisonnement; & lorsqu'on sçaura la manière comme il faut, elle aura toujours plus de pouvoir & d'ascendant sur l'esprit des hommes. Si nous nous contentons du médiocre, c'est que nous n'avons pas

DE L'ÉLOQUENCE. 199

le bon. Les Anciens qui avoient de tout, après avoir comparé les différens genres, donnerent la préférence à celui dont ils nous ont laissé des modèles si généralement applaudis. Notre éloquence moderne, si je ne me trompe, appartient à cette classe que les anciens Critiques ont nommé *le style Attique*. Douce, élégante, subtile, elle parle moins au cœur qu'à la raison, & ne s'élève point au-dessus du ton de la dissertation & du discours.

DE L'AMOUR.

DANS tous les genres de créatures vivantes, la nature a établi une affection mutuelle entre les deux sexes; & cette affection, dans les animaux même les plus sauvages & les plus carnaciers, ne se borne point à l'appétit corporel : elle produit une amitié & une sympathie qui ne finit que par la mort.

La nature a voulu que l'amour fit le plaisir le plus doux des individus de l'un & de l'autre sexe. Mais la jouissance corporelle n'est pas la seule que l'on,

doive rechercher. Il n'y a pas jusqu'aux bêtes brutes, qui ne jouent & ne folâtrent; & ces expressions de leurs tendres folies font leur plus grand plaisir. On ne sçauroit nier que l'esprit ne doive avoir beaucoup de part aux divertissemens des êtres raisonnables; & si l'on retranche de l'amour le sel de la raison, de la conversation, de la sympathie, de l'amitié & de la bonne humeur, il y restera à peine de quoi piquer le goût d'un honnête homme: je m'en rapporte au jugement des hommes vraiment voluptueux & des plus fins débauchés.

L'amour, entre les deux sexes, fait naître une complaisance & une bienveillance bien différentes de l'affouissement des desirs. La tendresse naturelle pour la progéniture suffit généralement dans tous les êtres sensibles, pour contre-balancer les mouvemens les plus forts de l'amour propre, & n'en dépend en aucune façon.



DE LA GALANTERIE.

DANS les especes même où la nature limite la satisfaction de l'appétit à une saison & à un objet, & forme une sorte de mariage ou d'association d'un mâle avec une femelle, il existe une complaisance & une bienveillance visible, qui s'étend plus loin, qui dompte la féroce nature, & qui adoucit les deux sexes l'un envers l'autre. A combien plus forte raison, cela ne doit-il pas avoir lieu dans l'homme, dont l'appétit n'est, à aucun égard, borné par la nature, & ne l'est qu'accidentellement, soit par les charmes puissans de l'amour, soit par un principe de devoir & de bienséance?

Rien n'est moins affecté que la passion de la galanterie. Elle est toute naturelle. L'art & l'éducation, qui règnent dans les cœurs les plus polis, n'y font pas plus de changement que dans les autres. Les passions louables lui donnent plus de force, plus de finesse, plus de délicatesse, plus de grace & plus d'expression.

Comme la nature a donné la supériorité à l'homme, en lui conférant une plus grande force de corps & d'esprit, c'est à lui à compenser cet avantage, autant qu'il lui est possible, par une conduite généreuse, par des égards, par une complaisance étudiée pour les penchans & pour les opinions du beau sexe. Les peuples barbares se servent de cette supériorité pour réduire les femmes à l'esclavage le plus rempant. Ils les enferment : ils les battent ; ils en trafiquent ; ils les font mourir. Chez les nations policées, cette autorité se manifeste d'une manière plus noble, quoique tout aussi marquée, par la politesse, par le respect, en un mot, par la galanterie.

La galanterie ne s'accorde pas moins avec la sagesse & avec la prudence, qu'avec la nature & avec la générosité ; &, lorsqu'elle se renferme dans de justes bornes, elle contribue, plus que toute autre chose, à former la jeunesse des deux sexes.



DE LA POLITESSE.

LEs républiques modernes d'Europe sont décriées par le manque de politesse. « La politesse d'un Suisse civilisé en Hollande, » est, chez les François, une expression synonyme à celle de Rusticité.

Les Anglois, malgré leur génie & leur sçavoir, sont sujets au même reproche; &, si les Vénitiens font une exception à cette maxime, ils le doivent à leur commerce avec les autres peuples de l'Italie, dont les gouvernemens, pour la plupart, produisent une dépendance plus que suffisante pour les civiliser.

Parmi les arts qui embellissent la conversation, le plus aiamble, sans doute, c'est cette déférence mutuelle, cette civilité qui nous fait sacrifier nos inclinations à ceux de la compagnie; qui nous fait surmonter, ou du moins cacher les présomptions arrogantes, si naturelles à l'esprit humain.

Un homme bien né & bien élevé

204 DE LA POLITESSE.

est civil envers tout le monde, sans efforts & sans des vues intéressées. Cependant, pour rendre cette excellente qualité générale dans une nation, il semble qu'il faille aider aux dispositions naturelles, par des motifs généraux.

Dans les républiques où le pouvoir va en montant, depuis le peuple jusqu'aux grands, on ne raffine guères sur la politesse, parce que tous les ordres de l'Etat sont presque au niveau, & que les citoyens dépendent fort peu les uns des autres. Le peuple influe par l'autorité des suffrages; les grands, par la dignité des charges dont ils sont revêtus. Dans une monarchie civilisée, au contraire, on voit une longue chaîne de personnes qui dépendent les unes des autres, & qui s'étend depuis le souverain jusqu'au dernier des sujets. Cette dépendance, à la vérité, ne va pas jusqu'à rendre les propriétés précaires, & jusqu'à déprimer l'esprit du peuple; mais elle suffit pour lui inspirer le desir de plaire à ses supérieurs, & de se former sur les modèles les plus goûtés des gens de condition, &

de ceux qui ont reçu une éducation distinguée.

La politesse des mœurs prend naturellement son origine dans les monarchies & dans les cours; &, là où elle fleurit, il est impossible que les beaux-arts soient entièrement négligés & mésestimés.

Les Anciens avoient peu de manières, & ne connoissoient guères cette déférence polie & respectueuse, que la civilité nous oblige d'exprimer, ou du moins de contrefaire dans la conversation.

La politesse moderne, si pleine de graces, devient souvent affectation, niaiserie, déguisement & perfidie. La simplicité ancienne, si aimable, si affectueuse, dégénere quelquefois en rusticité, en bouffonnerie, en indécence & en obscénité.

Lorsque notre naturel nous fait pencher vers un vice, ou vers une passion désagréable aux autres hommes, le savoir-vivre est, pour ainsi dire, un contre-poids qui entraîne l'esprit du côté opposé, & nous fait revêtir l'apparence des sentimens contraires à ceux

206 DE LA POLITESSE.

pour lesquels nous inclinons. Nous sommes naturellement fiers, épris de nous-mêmes, & portés à nous préférer aux autres. La politesse nous apprend à mettre des égards dans la conversation, & à céder dans tous les incidens communs de la société. Vous êtes soupçonneux ; mais vous êtes poli : vous cacherez les motifs de votre jalousie, & vous afficherez des sentimens directement contraires. Les vieillards, sentant leurs infirmités, craignent toujours d'être méprisés des jeunes gens. La jeunesse bien élevée redouble de respects & d'égards envers eux.



L E
pend
To
trouv
qu'il
licate
sûrs
L
choi
Ce
être
fuiv
per
tale
plu
fair

DU BONHEUR.

LES philosophes, qui ont voulu rendre le bonheur tout-à-fait indépendant, ont tenté l'impossible.

Tout homme âgé doit tâcher de trouver son bonheur dans des objets qu'il a le pouvoir de se procurer. La délicatesse du goût lui en fournit les plus sûrs moyens.

La félicité humaine consiste en trois choses; l'action, le plaisir, & le repos. Ce sont trois ingrédients qui doivent être mêlés en différentes proportions, suivant les dispositions particulières des personnes. Si l'un des trois manque totalement à ce mélange, il ne peut plus être goûté, ni, par conséquent, faire son effet.



DU POINT D'HONNEUR.

LE point d'honneur, ou l'usage du duel, est une invention moderne. Dans l'esprit de bien des gens, c'est une invention très-utile pour polir les mœurs. On seroit fort embarrassé de dire comment elle peut y contribuer.

Lorsqu'on peut être homme d'honneur, sans être vertueux, les plus grands scélérats, souillés des vices les plus infâmes, ont le moyen de se faire considérer, & de faire bonne contenance. Ils sont débauchés, prodigues : ils ne payent jamais leurs dettes ; mais ils sont gens d'honneur, &, par conséquent, gens de compagnie.

Le véritable point d'honneur consiste à tenir sa promesse, & à dire toujours la vérité. C'est de lui qu'Adisson disoit : « L'honneur est un lien sacré, » la loi inviolable des monarques, la » perfection qui caractérise les grandes » ames. Par-tout où il se rencontre » avec la vertu, il l'élève & la fortifie : » il l'imite où elle n'est pas. Il ne faut » pas se jouer de l'honneur. »

*DE LA BIENFAISANCE
& de la Bienveillance.*

C E n'est qu'en faisant du bien qu'un homme jouit des avantages d'un rang distingué. Le seul avantage réel, qu'il a, est de mettre à couvert ceux qui sont au-dessous de lui, & qui reposent à l'ombre de sa protection.

Il n'y a point de qualité qui ait plus de droit à l'approbation générale des hommes, que la bienfaisance, l'humanité, l'amitié, la reconnoissance, la bienveillance naturelle, l'amour du bien public, en un mot, tout ce qui vient d'une sympathie tendre, qui nous lie avec les autres, & d'un intérêt généreux pour nos semblables. Dès que ces qualités paroissent, il semble que leurs vertus passent dans le spectateur, & qu'elles nous forcent à prendre pour elles les sentimens d'affection qu'elles répandent sur tout ce qui les environne.

Lorsqu'on fait l'éloge d'un homme humain & bienfaisant, on insiste toujours sur le bonheur & la satisfaction

210. DE LA BIENFAISANCE

que la société retire de son commerce
& de ses bons offices.

Semblable au soleil, le ministre inférieur de la nature, l'homme bien-faisant porte la joie par-tout, & donne de la vigueur & du soutien à tout ce qui est autour de lui.

Quel éloge flatteur n'ya-t-il pas dans la simple épithète d'*utile* ! Quel reproche ne se trouve-t-il point dans la qualification contraire !

Les termes d'*ami*, de *sociable*, de *bon*, d'*humain*, de *clément*, de *reconnoissant*, de *généreux*, de *bien-faisant*, existent dans toutes les langues, & expriment généralement le plus éminent degré de mérite, auquel la nature humaine puisse atteindre. Ces qualités aimables semblent élever ceux qui les possèdent, au-dessus même de leur espèce, & les approcher, en quelque façon, de la Divinité.

Les talens, les vertus exposent à l'envie. Quand on leur joint les qualités de l'humanité & de la bienfaisance, & qu'on les embellit par des actions de douceur, d'amitié, de sensibilité, on réduit l'envie même au silence.

ET DE LA BIENVEILLANCE. 211

Dans les hommes dont les talens & la capacité sont médiocres, les vertus sociales deviennent, s'il se peut, plus nécessaires, parce que, dans ce cas, rien ne peut compenser le défaut de ces vertus, ni garantir un homme de notre haine & de nos mépris.

Sir Philippe Sidney, qui vivoit sous la reine Elizabeth, fournit le modèle d'un homme accompli, tel que l'imagination même des poètes peut à peine le concevoir. Conduite vertueuse, conversation agréable, valeur héroïque, érudition brillante; tout concouroit en lui à le rendre l'ornement & les délices de la cour d'Angleterre. Aucun homme ne lui paroissoit au-dessous de l'attention & des secours de son humanité. Après un combat où il fut blessé, tandis qu'il étoit couché tout sanglant sur la terre, on lui apporta de l'eau pour appaiser sa soif. Il apperçut à ses côtés un soldat blessé comme lui : « Le » besoin de cet homme est encore plus » pressant que le mien, » dit-il; & il lui fit donner le flacon d'eau. Marie, reine d'Ecosse, a fait des vers latins sur la mort de ce jeune héros.

Charles I, n'ayant pas fait à *Ben*

212 DE LA BIENFAISANCE, &c.

Jonhson, accablé de vieillesse, de pauvreté & de maladie, un présent digne de lui, *Ben Jonhson*, en recevant la somme que le Roi lui envoyoit, dit à celui qui la lui remit : « Je suis logé à » l'étroit ; mais je vois, par l'étendue » de la faveur que me fait le Roi, que » son ame n'est pas logée plus au large. »

Une disposition à la bienveillance envers les autres hommes produit presque toujours un retour d'estime & d'amitié de leur part ; ce qui, outre la satisfaction qui nous en revient immédiatement, fait la circonstance la plus importante de notre vie, autant qu'elle facilite l'exécution de tous nos desseins & de toutes nos entreprises.

Le sentiment si doux de la bienveillance est une vertu qui s'attire, dès qu'elle se montre, l'estime, l'approbation & les suffrages de tous les hommes.



DE LA MODESTIE.

LA modestie cache nos talens, au lieu que l'impudence les déploie & les fait paroître dans tout leur éclat. C'est par-là qu'elle fait parvenir tant d'hommes dans le monde, malgré le désavantage d'une basse naissance & d'un mérite obscur.

Une sorte d'assurance & de fermeté semble être la compagne naturelle de la vertu; & peu de gens sçavent la distinguer de l'impudence. D'un autre côté, la défiance étant un effet naturel du vice & de la folie, elle a décrié la modestie qui lui ressemble de si près à la première vue.

Accorder la sagesse avec la confiance est une chose aussi difficile que de concilier le vice avec la modestie.

S'il y a quelque chose qui puisse augmenter la confiance d'un homme modeste, il faut que ce soient quelques avantages de fortune, auquel le hazard l'ait fait parvenir. Les richesses sont ordinairement qu'un homme en est plus favorablement accueilli dans le

214 DE LA MODESTIE.

monde. Elles donnent un nouveau lustre au mérite, & suppléent, en grande partie, à son défaut.

On ne va au grand, que par l'émulation ; mais l'admiration & la modestie étouffent l'émulation ; & le vrai génie est toujours admirateur & modeste.

DE L'IMPUDENCE.

L'IMPUDENCE a la même influence sur la fortune, que si c'étoit une vertu ; & elle coûte presque autant à acquérir.

Combien de gens qui, convaincus que la modestie nuirait à leur fortune, ont résolu d'être impudens, & de paroître dans le monde avec un visage effronté ?

Rien ne fait faire plus de chemin dans le monde, qu'une bonne dose d'impudence naturelle : la fausse ne sert à rien, ni ne sauroit se soutenir.

C'est une chose surprenante & digne de remarque, que les airs de supériorité, que se donnent des fots & des coquins dans l'opulence, sur des gens du plus grand mérite dans la misère,

DE L'IMPUDENCE. 215

& de voir ces derniers ne pas s'opposer à ces usurpations, mais même les autoriser par la modestie de leur conduite.

DE L'AMBITION.

LORSQUE l'ambition est assez ingénieuse pour se déguiser, sous les apparences du devoir & de l'équité, à ceux même qu'elle fait agir, elle devient la plus inflexible & la plus incurable des passions humaines.

Les hommes ambitieux sont autant favorisés dans leurs desseins, par la violence de leurs ennemis, que par le zèle de leurs partisans.

La malheureuse prévention qui n'est que trop commune en faveur de l'ambition, du courage, du génie entreprenant, & des autres vertus guerrières, porte les généreux naturels, que l'amour de la réputation enflamme toujours, à des démarches qui ruinent également leur propre repos & celui des autres.

Les foibles limitations du respect & de la bienséance ne suffisent pas pour restreindre l'ambition humaine, qui

216 DE L'AMBITION.

foule souvent aux pieds toutes les prescriptions de la loi & de la justice.

L'ambition des hommes n'a point de terme : aucun degré de puissance ne peut la satisfaire.

C'est un sujet de réflexions assez mortifiantes pour ceux qu'anime l'amour de la renommée, si justement défini « la » dernière foiblesse des grandes ames » que le législateur le plus sage, ou le génie le plus sublime, eût-il réformé ou éclairé le monde, ne doive jamais s'attendre à un tribut de louanges, tel qu'on le prodiguoit à la mémoire d'un prétendu saint (*Thomas Becket*,) dont la conduite avoit été probablement, ou très-odieuse, ou très-méprisable dans son principe, & dont l'adresse ne s'étoit proposé pour but que des objets pernicioeux au genre humain. Il n'y a que le seul conquérant, ce fléau de l'humanité, non moins digne de notre haine, qui puisse aspirer au même degré de gloire & de célébrité.



DE

DE L'AVARICE.

LEs plus furieux excès de l'amour & de l'ambition ne sont rien, en comparaison des excès d'avarice.

Généralement parlant, il n'y a que les vieillards & les tempéramens phlegmatiques qui soient infectés de l'avarice.

La passion de l'avarice est la dernière ressource des esprits où toutes les autres passions sont éteintes, & qui cependant ne peuvent demeurer entièrement oisifs : aussi est-elle parfaitement assourdie à leur froideur, & au faible degré de leur activité.

L'avare, que son tempérament froid rend insensible à la réputation, à l'amitié & au plaisir, n'obéit qu'à la voix du seul penchant qui le domine. Il ne faut donc pas s'étonner si l'envie d'amasser a sur lui un si prodigieux empire.

L'avarice est le plus incorrigible des défauts.

Y ayant peu d'espérance de guérir les avarés de leur folie, il est juste au

218 DE L'AVARICE.

moins que nous nous divertissions à leurs dépens ; & il n'y a pas de divertissement qui soit si fort du goût des hommes.

Parmi les particuliers , communément l'avarice n'est qu'une espèce d'ambition , & ne prend sur eux un certain empire que comme un moyen de leur procurer les égards , les distinctions & la considération qu'obtiennent les richesses.

Il y a un vice pour lequel les poètes satyriques ou comiques n'ont pas de traits trop chargés ni de trop fortes couleurs , & dont la peinture n'est jamais au-dessus de la réalité ; c'est l'avarice.

Le sort de l'avare , dit Pope , est le même que celui de l'esclave Américain. Ils sont tous deux condamnés au travail des mines. L'un déterre les trésors ; & l'autre les enterre.

Nous voyons tous les jours des hommes jouissans d'une fortune immense , sans héritiers , & sur le bord de la fosse , se refuser les besoins de la vie les plus ordinaires , & souffrir volontairement tous les maux les plus accablans de l'indigence.

DE L'AVARICE. 219

Un vieux usurier agonisant, lorsque le prêtre lui présenta le crucifix, ouvrit ses yeux mourans, le considéra, & s'écria, un moment avant d'expirer : « Ce sont de faux diamans, je ne puis prêter sur ce gage que dix pistoles. »

Un fameux ladre de Londres, se sentant près de sa dernière heure, fit chercher quelques magistrats à qui il remit un billet de cent livres sterlings, payables après sa mort ; & qui, selon son intention, devoient être employées en usage charitable. Mais à peine les avoit-il quittés, qu'il les rappella, pour leur proposer de recevoir, au lieu du billet, de l'argent comptant, en rabattant cinq livres sur la somme.

Un autre avare du Nord a voulu frauder ses héritiers, & destiner ses biens à la construction d'un hôpital ; mais il différa de jour en jour la déclaration authentique de sa volonté dernière ; & si ceux qui s'intéressoient à son exécution n'en avoient payé les frais, on croit qu'il seroit mort sans faire son testament.

TABLEAUX

*De la Germanie , de l'Italie lors
de la conquête des François ;
de l'Europe , de la France &
& de l'Angleterre , dans diffé-
rens tems.*

Tableau de la Germanie.

DE toutes les nations Barbares ,
connues dans les tems anciens
ou modernes , les Germains semblent
avoir été les peuples les plus distingués
par leurs mœurs & leurs institutions
politiques. Ils ont toujours porté au
plus haut période la valeur & l'amour
de la liberté , seules vertus qu'on puisse
chercher parmi des hommes encore
féroces , où les loix de la justice & de
l'humanité sont ignorées. Pendant la
guerre même , ils obéissoient moins à
l'autorité de leur prince , qu'à la force
de son exemple.

Toutes les commodités de la vie ,
qui ont donné naissance aux arts , & que
les arts ont raffinés , étoient inconnus
des Germains. Ils négligeoient même le

labourage ; & , loin de vouloir le perfectionner , ils sembloient craindre les améliorations de cette epece.

Tableau de l'Italie.

Les Italiens avoient entièrement perdu l'usage des armes , & , dans le sein des guerres continuelles , étoient devenus tous les jours moins belliqueux. Ils furent étonnés , lorsque les François entrèrent chez eux , de se trouver aux prises avec un ennemi qui ne regardoit pas un champ de bataille , comme celui d'un tournois pompeux , mais qui brûloit d'ensanglanter la scène , poursuivoit la mort de son adversaire au péril de sa propre vie.

Leurs troupes efféminées périrent par-tout où l'armée François se montra. Les maximes que les Italiens suivoient alors dans les négociations , n'étoient pas mieux combinées pour garantir leur Etats , que leurs opérations militaires pour les défendre.

La ruse , la mauvaise foi , l'inconstance formoient leur système de politique. Les foibles restes d'honneur & de fidélité , qui se maintenoient encore dans les conseils des autres princes de

L'Europe, étoient ridiculisés en Italie, comme des preuves de barbarie & d'ignorance.

Tableau de l'Europe, en 1066.

La France, la Germanie & les Pays-bas se trouvoient divisés & subdivisés en plusieurs petites principautés, ou plusieurs baronnies, par les progrès des institutions féodales. Les divers possesseurs ayant la puissance civile sur leurs propres possessions, aussi-bien que le droit des armes, agissoient, à bien des égards, comme des souverains indépendans, & maintenoient leurs propriétés & leurs privilèges, moins par l'autorité des loix, que par leurs propres forces & leur courage.

L'esprit belliqueux s'étoit généralement répandu dans toute l'Europe. La plupart des seigneurs, fiers de leur espèce de petites souverainetés, se faisoient gloire de figurer dans les entreprises périlleuses, & en faisoient vivement les occasions. Ils n'étoient accoutumés, dès l'enfance, qu'aux récits des victoires & des combats. Une noble émulation s'emparoit de leur ame, & les excitoit à cher-

cher eux-mêmes de ces merveilleuses aventures qu'ils entendoient raconter avec tant d'éloges, & qui étoient si fort exagérées par la crédulité du siècle. Cependant, unis étroitement par leur devoir à un seigneur suzerain, & au grand corps de la communauté à laquelle ils appartenoient, chacun d'eux desiroit d'étendre sa réputation au-delà de son propre terrain. Ainsi, dans toutes les assemblées convoquées pour délibérer sur les affaires civiles, ou les expéditions militaires, ou seulement pour la montre & la représentation, ils se faisoient tous un point d'honneur de s'éclipser réciproquement par le bruit de leurs prouesses. De-là vient l'esprit de chevalerie ; de-là leur impatience à supporter la paix & la tranquillité ; de-là enfin leur promptitude à s'embarquer dans les entreprises les plus téméraires, quelque peu intéressés qu'ils fussent à les voir échouer ou réussir.

Tableau de l'Europe, en 1096.

L'Europe étoit plongée alors dans les ténèbres profondes de l'ignorance & de la superstition. Les ecclésiastiques

avoient pris le plus grand ascendant sur les esprits. Les peuples, peu contenus par l'honneur, & encore moins par les loix, abandonnés aux plus grands crimes & aux plus grands désordres, ne connoissoient d'autres moyens de les expier, que ceux que leur imposoient leurs pasteurs. Il étoit aisé de représenter la guerre sainte, comme l'équivalent de toutes les pénitences, & la compensation de tous les actes d'injustice ou d'inhumanité. Mais, au milieu de cette superstition puérile & dominante, le génie belliqueux s'étoit aussi étendu assez universellement. Quoiqu'il ne fût pas dirigé par la théorie de l'art militaire, & par une exacte discipline, il étoit devenu la passion générale des nations gouvernées par les loix féodales. Tous les grands seigneurs avoient droit de paix & de guerre. Ils commettoient sans cesse des hostilités les uns contre les autres. Les campagnes servoient de théâtre aux violences & aux brigandages les plus énormes. Les villes, encore foibles, pauvres, sans être gardées par des murailles, ni protégées par des privilèges, se trouvoient ex-

posées à toutes les insultes possibles. Chaque citoyen étoit obligé de pourvoir à sa sûreté par ses propres forces, ou par ses alliances particulières. La seule valeur obtenoit de la considération, ou donnoit à un homme la prééminence sur un autre. Lorsque toutes les superstitions particulières se réunirent pour tendre à un objet, toutes les petites guerres intestines prirent la même direction ; & l'Europe, poussée par ces deux passions les plus fortes, perdit, pour ainsi dire, son assiette, & sembla se précipiter en une seule masse vers l'Orient.

Tableau de l'Europe, après la découverte du Nouveau-Monde.

Ce grand événement devint de la première importance pour toutes les nations de l'Europe, & même pour celles qui n'étoient pas immédiatement intéressées aux entreprises navales. L'aggrandissement du commerce & de la navigation étendit par-tout l'industrie & les arts. Le luxe & la mollesse ruinèrent les grands seigneurs. La roture acquit des terres, & se procura encore des richesses d'une nouvelle ma-

ture, c'est-à-dire, du produit de ses fonds, de ses marchandises, de son industrie, de son crédit, & de ses correspondans. Chez quelques peuples, les communes étendirent leurs privilèges en accroissant, leur fortune. Dans la plupart des monarchies, la noblesse, devenue voluptueuse, & incapable de soutenir les anciennes fatigues de la guerre, se dégoûta du métier des armes. Les rois eurent des troupes réglées, & rendirent leur autorité plus absolue; mais par-tout la condition du peuple fut meilleure. L'abaissement des petits tyrans, dont il étoit autrefois plutôt opprimé que gouverné, lui valut, sinon l'entière liberté, du moins les avantages les plus considérables.

Tableau de l'Europe, en 1154.

Les confédérations, au moyen desquelles aujourd'hui les potentats de l'Europe sont à la fois unis & opposés l'un à l'autre, qui, quoiqu'elles étendent entr'eux la moindre étincelle de discorde, ont du moins l'avantage d'empêcher que chacun en particulier n'éprouve des révolutions violentes, &

ne soit subjugué, étoient inconnues dans les anciens tems. La théorie des affaires politiques étrangères formoit dans chaque royaume une spéculation beaucoup moins compliquée & moins enveloppée qu'à présent. Le commerce n'avoit pas encore lié les nations éloignées d'une chaîne si étroite; les guerres finies dans une campagne, & souvent dans une bataille, se ressentoient peu des mouvemens des Etats lointains. La communication imparfaite entre les divers royaumes, & leur ignorance sur leurs forces respectives, rendoient impossible au plus grand nombre d'entr'eux de combiner aucun projet, & de tenter aucun effort. Le génie remuant, & l'espece d'indépendance des barons ou des grands vassaux de chaque Etat, donnoit sur-tout tant d'occupations au Souverain, qu'il étoit obligé de fixer principalement son attention sur son système de gouvernement, & d'être plus indifférent pour ce qui se passoit chez ses voisins. La religion seule, & non la politique, étendit les vues des princes au dehors, soit qu'ils les portassent sur la Terre sainte, dont la conquête & la défense

étoient regardées comme un point d'honneur & un article d'intérêt, soit qu'ils intriguassent à la cour de Rome, à laquelle ils avoient abandonné la direction des affaires ecclésiastiques, & qui usurpoit tous les jours plus d'autorité qu'ils ne vouloient lui en laisser prendre.

Tableau de l'Europe, en 1600.

Vers ce tems, il paroît que, dans toute l'Europe, & particulièrement en Angleterre, l'esprit humain éprouva, quoi qu'insensiblement, une révolution générale. Si les lettres avoient commencé à revivre dès le siècle précédent, elles n'avoient guères été cultivées que dans les collèges; & l'on ne s'étoit point encore aperçu qu'elles se fussent répandues dans les différens ordres du monde. Mais, de jour en jour, les arts libéraux & mécaniques firent des progrès. La navigation s'étoit étendu sur le globe entier. Les voyages étoient devenus fréquens & agréables. Le systéme de la politique, en Europe, s'étoit comme amplifié, & formoit un plus grand cercle.

L'effet de cette fermentation uni-

verselle, fut d'aggrandir les idées des hommes. Bientôt toutes les parties des gouvernemens gothiques, qui sembloient endormies depuis plusieurs siècles, commencèrent, de toutes parts, à se remuer, & formèrent des entreprises l'une sur l'autre. Dans le Continent où la nécessité de la discipline avoit enfanté des armées mercénaires, la plupart des princes s'étoient fait une autorité sans bornes ; & , par la force ou l'intrigue, ils avoient envahi la liberté de leurs peuples. En Angleterre, l'amour même de la liberté, qui, lorsqu'il n'est pas tenu en bride, est extrêmement actif dans les belles ames, acquit de nouvelles forces, & fit former de plus grandes vues, convenables à cette culture d'esprit, qui devenoit chaque jour plus commune entre les personnes de naissance & d'éducation. Un commerce familier avec les précieux restes de l'antiquité alluma dans les cœurs généreux une vive passion pour un gouvernement limité, & produisit l'émulation pour les vertus mâles, que les auteurs Grecs & Romains ont recommandées par tant de puissans exemples, & par de si pathé-

tiques expressions. Le gouvernement d'Elizabeth, sévère, quoique populaire, avoit confiné cet esprit naissant dans des bornes fort étroites. Mais, lorsqu'on vit succéder au trône une famille étrangère, & le sceptre dans les mains d'un prince moins redouté & moins cher à la nation : les symptômes d'un génie plus indépendant éclaterent aussi-tôt.

Tableau de l'Europe, en 1630.

On ne peut rien imaginer de plus heureux, que la situation où l'Angleterre se trouvoit alors, du côté des étrangers. L'Europe étoit divisée entre les maisons rivales de Bourbon & d'Autriche, dont les intérêts opposés, & plus encore leurs mutuelles jalousies, assuroient la tranquillité des Anglois. Il y avoit tant d'égalité dans les forces de ces deux Puissances, qu'on ne devoit craindre aucun événement qui pût renverser tout d'un coup entr'elles la balance du pouvoir. Le monarque Espagnol, qu'on jugeoit alors le plus puissant, étoit le plus éloigné ; & , par cette raison, la politique faisoit trouver aux Anglois de l'avantage à

vivre dans une plus étroite alliance avec la plus voisine des deux Puissances. Les Etats dispersés de l'Espagne donnoient beaucoup de prise au pouvoir naval de l'Angleterre, & tenoient cette couronne dans une continuelle dépendance. La France, plus compacte & plus vigoureuse, faisoit des progrès, de jour en jour, en politique, comme en discipline, & disputoit au moins l'égalité de pouvoir à la maison d'Autriche; mais ces progrès lents & mesurés laissoient encore, au pouvoir de l'Angleterre d'arrêter sa supériorité par une prompte opposition. Ainsi Charles I, en évitant toute mauvaise intelligence avec ses propres sujets, étoit dans une situation qui pouvoit le faire rechercher & respecter de toutes les puissances de l'Europe; & ce qui n'est guères arrivé depuis aux Souverains des isles angloises, il pouvoit agir avec dignité, ou demeurer neutre sans danger.

Tableau de la France, en 1488.

La France, pendant les règnes de Richard III & d'Edouard V, rois d'Angleterre, avoit considérablement aug-

menté ses forces & sa puissance. Il auroit même été impossible de la contenir dans ses anciennes limites, si les autres Etats de l'Europe ne s'étoient pas fortifiés en même tems qu'elle. La plupart des grands fiefs étoient réunis à la couronne. Les Anglois avoient été expulsés de toutes leurs conquêtes. L'autorité du roi s'étoit accrue au point de pouvoir se suffire pour maintenir l'ordre & les loix. Il avoit sur pied des armées considérables; & ses finances étoient en état de les soutenir. L'aspect général de ses affaires sembloit plutôt menacer ses voisins, que lui laisser à craindre une insulte de leur part.

*Tableau de la France sous Henri III
& Henri IV.*

Des chefs tyranniques, inconstans, artificieux; des sujets séditieux, traîtres, rebelles & perfides: voilà le triste tableau du règne de Henri III. Un héros, un roi patriote lui succéda; & il n'eût pas plutôt affermi son thrône, que tout changea de face: ce ne fut plus ni le même gouvernement ni le même peuple.

*Tableau de la France à la mort
de Louis XIII.*

Richelieu mourut ; & sa mort fut bientôt suivie de celle de Louis XIII , qui laissoit un fils âgé de cinq ans , & sa veuve , Anne d'Autriche , régente du royaume. Mazarin ayant succédé à Richelieu , on vit , malgré l'opposition de ces deux caracteres , régner le même plan d'administration , & le même esprit dans les conseils de France. L'établissement de l'autorité royale , l'abaissement de la maison d'Autriche , furent poussés avec la même chaleur & le même succès ; & chaque année parut apporter une accession de force & de grandeur à la monarchie Françoisé. Non-seulement ses armées gagnèrent des batailles , prirent des villes & des forteresses ; mais le génie même de la nation , se perfectionnant par degrés , devint plus capable de constance dans sa soumission , & de fermeté dans ses entreprises. Il se forma des Condé & des Turenne ; & les troupes animées par leur propre valeur , guidées par la discipline de leurs chefs , acquirent , de jour en jour , un nouvel ascendant sur

les Espagnols. A la vérité, quelques intrigues de cour, & quelques mécontentemens des cours de judicature, que les François nomment *parlemens*, excitèrent tout d'un coup des commotions intestines, qui firent tout retomber dans la confusion; mais ces révoltes françoises, n'étant point ennoblies par l'esprit de liberté, ni souillées par les fanatiques extravagances, qui distinguent les guerres civiles d'Angleterre, coûtèrent peu de sang, & ne firent pas une profonde impression sur l'esprit du peuple. Les mécontents, quoique soutenus par les forces d'Espagne, & conduits par l'héroïque Condé, se virent bientôt chassés ou subjugués; & la monarchie Françoise, sans avoir beaucoup perdu de ses conquêtes, reprit avec une nouvelle vigueur le cours de ses acquisitions.

Tableau de la France, en 1672.

Les François avoient sur pied cent quatre-vingt mille hommes; & leur Souverain s'avançoit déjà vers les frontières Hollandoises, avec la moitié de cette prodigieuse armée. L'ordre, l'économie, l'industrie de Colbert, ne

servant pas moins à l'ambition du prince, qu'au bonheur du peuple, fournissoient d'inépuisables trésors, qui, bien employés par la vigilance infatigable de Louvois, ne laissoient rien manquer aux dispositions militaires, & facilitoit toutes les entreprises de l'armée. Condé, Turenne, secondés par Luxembourg, Créqui & les plus célèbres généraux du siècle, commandoient ces redoutables forces; & leur conduite, égale à leur réputation, inspiroit du courage aux plus vils soldats. Le monarque même, entouré d'une galante noblesse, animoit les troupes par la perspective des récompenses, ou, ce qui les touchoit encore plus, par l'espérance de son approbation. Les fatigues de la guerre n'apportoient aucune interruption au plaisir. Ses dangers fournissoient des occasions pour la gloire; & l'on ne connoît pas d'entreprise où le génie de cette brave & galante nation ait jamais brillé avec plus d'éclat.

Tableau de l'Angleterre avant la conquête.

Avant que le duc de Normandie fût

la conquête de l'Angleterre, cette île étoit autant séparée du reste du monde par sa politique, que par sa situation. Excepté les incursions des pirates Danois, les Anglois, heureusement confinés chez eux, n'avoient ni ennemis, ni alliés sur le Continent. Ils n'eurent de relations avec les rois & les grands vassaux de France, qu'à l'occasion des Etats que Guillaume y possédoit avant la conquête. Tandis que les prétentions opposées du pape & de l'empereur en Italie, produisoient une correspondance continuelle entr'elle & l'Allemagne. Les deux grands monarques de France & d'Angleterre formoient, dans une autre partie de l'Europe, un système totalement séparé, & conduisoient leurs guerres ou leurs négociations, sans recevoir des autres Puissances ni contradictions ni secours.

Tableau de l'Angleterre sous Etienne.

1139.

Les châteaux forts des différens seigneurs devinrent les réceptacles d'une foule de brigands qui, faisant des sorties jour & nuit, sacageoient les campagnes, les villages, & même les villes, & tourmentoient dans les tor-

ures les malheureux qu'ils avoient enlevés, pour sçavoir où étoit leur argent ; les réduisoient à l'esclavage, les vendent en conséquence, & mettoient le feu à leurs maisons, après les avoir pillées. L'emportement de ces forcenés nuisoit lui-même à leur avancement, en les entraînant à détruire, de gaieté de cœur, ce qui auroit pu les enrichir. La nécessité les contraignoit bientôt à traiter, comme le reste des habitans du royaume, les biens & les personnes des ecclésiastiques, en général si révéérés. Les terres demeurent sans culture : les instrumens du labourage furent brisés ou abandonnés ; Une famine horrible, effet naturel de ces désordres, désola également les deux partis, & réduisit les pillards, aussi-bien que le pauvre peuple, à la plus extrême misère.

Tableau de l'Irlande sous Elizabeth.

Vers la fin du seizième siècle, où tous les Etats Chrétiens cultivoient avec ardeur les arts utiles & agréables, l'Irlande, dans un climat tempéré, avec un sol fertile, une situation aisément accessible, un grand nombre de ports,

étoit, malgré tous ces avantages, couverte d'habitans, plus semblables à des sauvages sortant des mains de la nature, qu'à des hommes qui avoient déjà vécu en société.

Tableau de l'Irlande sous Charles I.

1641.

Les Irlandois, lassés de la domination des Anglois, les massacrèrent presque tous.

Lorsque l'avidité du pillage fut pleinement rassasiée, la cruauté, & la plus barbare, dont on ait l'exemple dans aucune nation Chrétienne, commença ses opérations. Les Anglois, sans défense, résignés passivement à leurs impitoyables ennemis, furent abandonnés au massacre. L'âge, le sexe, la condition ne furent pas respectés. La femme pleurant sur son mari égorgé, & serrant ses enfans dans ses bras, fut percée comme eux, & périt du même coup. Le vieux, le jeune, le vigoureux & l'infirme subirent le même sort, & furent confondus dans une ruine commune. En vain la fuite en sauva quelques-uns du premier assaut. La destruction étoit déchaînée, régnoit partout dans une sanglante chasse, &

tomboit sur chaque victime à son tour. En vain recouroit-on à son parent, à son compagnon, à son ami : tous les nœuds étoient rompus ; & la main dénaturée, dont on imploroit ou dont on attendoit la protection, étoit celle dont on recevoit la mort. Sans offense, sans opposition, sans autre résistance que son étonnement, un peuple, vivant dans une profonde paix & dans une pleine sécurité, fut massacré par ses plus proches voisins avec lesquels il entretenoit, depuis long-tems, un commerce mutuel d'amitié & de bons offices.

Mais la mort fut le plus doux des châtimens exercés par ces sauvages, plus que barbares. Toutes les tortures qu'une cruauté folâtre est capable d'inventer, les peines lentes du corps, les angoisses de l'ame, les agonies du désespoir ne purent assouvir une vengeance excitée sans injure, & une cruauté sans cause.

La foiblesse même d'un sexe naturellement tendre pour ses propres souffrances, & porté à la compassion pour celles d'autrui, n'arrêta point, dans

les femmes, une sorte d'émulation pour des recherches de cruauté, moins surprenantes dans leurs maris plus robustes. On vit jusqu'aux enfans, instruits par l'exemple, animés par l'exhortation de leurs parens brutaux, faire l'essai de leurs foibles coups sur des cadavres, ou sur les enfans de leurs malheureux voisins.

Tableau de l'Angleterre, en 1642.

Chaque parti souhaitoit de pouvoir jeter sur ses adversaires le blâme odieux d'avoir commencé une guerre civile. Mais, de part & d'autre, on se prépara pour un dénouement qu'on jugeoit inévitable. Le principal point, des deux côtés, étoit de s'assurer la faveur & la bonne opinion du peuple. Jamais le corps d'une nation ne fut moins corrompu par le vice, & plus conduit par-principe, que les Anglois l'étoient dans ce tems; & jamais aussi la nation Angloise n'avoit possédé plus de courage, plus de capacité, plus d'esprit public & de zèle désintéressé. L'infusion excessive d'un ingrédient avoit corrompu tous ces nobles principes,

pès, & les avoit convertis en un poison très-virulent. Pour déterminer son choix, dans les contestations qui s'élevoient, chacun écouloit avidement les raisons des deux partis. La guerre de la plume précéda celle de l'épée; &, de jour en jour, elle aggrava les humeurs des factions opposées.

*Tableau de l'Angleterre, après que le
Parlement se fut brouillé avec
l'Armée.*

Un peuple sans gouvernement & sans liberté, un parlement sans autorité, une armée sans maître, des désordres de toutes parts, de l'oppression, des convulsions, des terreurs; tel étoit l'état de l'Angleterre, dans ce moment où rien n'étoit à sa place, où tout étoit forcé.

*Tableau de l'Angleterre pendant la
république.*

La confusion qu'on vit régner en Angleterre, après l'exécution du roi, vint autant de l'esprit de raffinement & d'innovation, qui agitoit la faction triomphante, que de la dissolution de

1649.

cette autorité tant civile, qu'ecclésiastique, à laquelle un long & constant usage avoit accoutumé la nation de toutes parts. Les liens de la société étoient relâchés ; & les passions déréglées se trouvoient encouragées par des principes spéculatifs, encore plus pernicioeux à la société, & plus contraires aux vraies règles.

Tableau de l'Angleterre, lorsque Richard eut abdiqué le Protectorat.

1660.

La furie des Enthousiastes étoit déformée. Partagés entre le désespoir & l'étonnement, ils cédèrent à la résolution générale de rétablir la royauté. Ils jugerent que tous leurs efforts ne retarderoient pas leurs succès. Les Presbytériens, les Royalistes, unis de bonne foi, formèrent la voix de la nation qui, sans bruit, mais avec une merveilleuse ardeur, appelloit Charles sur le trône de ses pères. Le royaume étoit presque entièrement entre les mains des Presbytériens ; & les plus zélés commencèrent à réveiller les conditions qu'on avoit exigées du dernier roi, dans le traité de Newport. Mais l'opinion générale sembla condamner

ces rigoureuses & jalouses capitulations avec le Souverain. Après tant de convulsions & de désordres, la nation fatiguée soupiroit pour le repos, & paroïssoit effrayée de l'idée des négociations & des lenteurs qui pouvoient donner à l'armée séditieuse une occasion d'exciter de nouveaux troubles. D'ailleurs la passion pour la liberté, qui avoit été poussée à de si violens excès, & qui avoit produit des altercations si sanglantes, commençoit d'elle-même à se relâcher, pour faire place à l'esprit de fidélité & d'obéissance; & le zèle du public étoit refroidi pour une cause devenue odieuse par tous les maux qu'elle avoit causés. Les concessions du dernier roi sembloient avoir mis la constitution assez à couvert; & les conditions qu'on y vouloit ajouter, ayant été formées dans la plus grande chaleur des contestations, tendoient moins à brider la monarchie qu'à l'anéantir. Enfin le général marquoit de l'éloignement pour des conditions, & paroïssoit désirer que la couronne, qu'il vouloit restituer, fût offerte au nouveau roi, libre & dégagée.

Tableau de l'Angleterre après la restauration.

1660.

La joie & les fêtes répondirent, dans toute la nation, à la prospérité des affaires. On vit tomber la mélancolique austérité des Fanatiques avec leurs principes. Les Royalistes, qui avoient toujours affecté une disposition contraire, trouvèrent dans leurs succès récents, de nouveaux motifs de gaieté, & se crurent alors obligés de mettre leurs maximes en honneur. L'expérience avoit trop appris que la gravité différoit beaucoup de la sagesse, les formalités de la vertu, & l'hypocrisie de la religion. Charles même, que ses inclinations portoient fortement aux plaisirs, fit servir son pouvoir & l'autorité de son exemple à bannir ces humeurs aigres & malignes, qui avoient été la source d'une si longue confusion; &, quoiqu'on ne manquât point d'excéder les bornes, en revenant des excès où l'on s'étoit emporté, le public, qui vit succéder des vices pernicioeux pour la société à des désordres dont les plus fâcheux effets étoient tombés sur ceux-mêmes qu'on

en devoit accuser, crut gagner beaucoup au change.

Tableau de l'Angleterre, en 1681.

Le parti de la cour & celui de la nation, transportés d'une rage égale, mais bridés par les étroites bornes de la loi, se portèrent mutuellement des coups mortels, avec des armes empoisonnées, & parurent avoir étouffé dans leurs factieuses divisions, tout respect pour la justice, pour l'honneur & pour la morale.

CHARLES II.
1681.



*P O R T R A I T S E T C A R A C T E R E S
de quelques Papes.*

Portrait de Boniface VIII.

B O N I F A C E VIII étoit l'homme de son siècle , du caractère le plus hautain. & le plus entreprenant. Quoiqu'il n'eût point cette austérité de mœurs, compagne ordinaire de l'ambition de ses pareils, il étoit résolu de porter l'autorité de la tiare, & sa domination sur la puissance temporelle, aussi loin qu'elles eussent jamais été. Persuadé qu'en opprimant l'Eglise, ses prédécesseurs immédiats s'étoient extrêmement aliéné l'affection du clergé; convaincu qu'ils avoient fourni au magistrat civil un prétexte de mettre aussi des impositions sur les revenus ecclésiastiques, il tenta de reprendre le premier caractère de souverain pontife, & de s'établir comme le protecteur commun de l'ordre hiérarchique, contre quiconque oseroit empiéter sur ses privilèges.

Portrait de Grégoire VII.

Ce pape, l'homme le plus entreprenant, & le moins retenu par la crainte, la décence ou la modération, qui eût jamais rempli la chaire pontificale, peu satisfait d'avoir secoué le joug des empereurs qui jusques-là avoient été en possession de nommer le pape à chaque vacance du saint siège, ou du moins de ratifier son élection, il osa tenter encore de séparer entièrement la puissance spirituelle de la puissance civile, & d'enlever à tous les profanes laïques le droit qu'ils s'étoient attribué de nommer aux évêchés, aux abbayes & aux autres dignités spirituelles. Les Souverains qui avoient long-tems exercé ce droit, & qui se l'étoient acquis, non pas en l'usurpant sur l'Eglise, mais sur le peuple auquel il appartenait originairement, s'opposèrent à cette prétention de la cour de Rome.

Portrait d'Innocent III.

Innocent III, parvenu à la papauté à l'âge de trente-sept ans, né avec un génie vaste & entreprenant, donna un libre essor à son ambition, & tenta

peut-être plus ouvertement qu'aucun de ses prédécesseurs, de convertir la prééminence, que tous les princes Européens lui cédoient, en une domination réelle sur eux. La hiérarchie, protégée par le pontife Romain, avoit déjà énormément étendu ses usurpations sur la puissance civile. Mais, afin de les pousser encore plus loin, & de les rendre utiles à la cour de Rome, il étoit nécessaire de réduire les ecclésiastiques même sous une monarchie absolue, & de les rendre totalement dépendans de leur chef spirituel. Pour cet effet, Innocent essaya d'abord d'imposer des taxes arbitraires sur le clergé.

Portrait d'Alexandre VI.

Jamais homme, excepté César Borgia, son fils, n'avoit porté plus loin l'assemblage bizarre des plus grands talens avec les vices les plus noirs & les mœurs les plus corrompues.

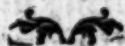
Portrait de Jules II.

Malgré plusieurs vertus, Jules II donna à l'univers le spectacle d'un règne presque aussi scandaleux que celui de son indigne prédécesseur Alexan-

dre VI. Ses vertus même sem-
bloient être d'une nature incompatible
avec son rang de souverain pontife ,
qui le rendoit par état juge spirituel , &
pere commun de tous les Chrétiens.
Avide de gloire , inflexible dans ses
résolutions , intrépide dans ses entre-
prises , magnanime , impérieux , al-
tier , son génie vaste franchissoit toutes
les bornes que la vieillesse & le cara-
ctere de prêtre lui imposoient.

Portrait de Léon X.

Ce pape devint un des plus illustres
princes , qui eût jamais rempli la chaire
pontificale. Il fut humain , bienfaisant ,
généreux , affable , protecteur de tous
les arts , ami de toutes les vertus. Son
génie vaste n'étoit pas moins capable
de former de grands desseins que celui
de son prédécesseur Jules II ; mais
il mettoit plus de modération , de
sant & de dextérité dans l'emploi des
moyens de réussir. Le seul défaut de
ce pape étoit trop de finesse & d'arti-
fice ; défaut qu'à titre de Prêtre &
d'Italien , il lui étoit difficile d'éviter.



*PORTRAITS ET CARACTERES
de quelques Rois de France,
& autres Princes de l'Europe.*

Portrait de Charlemagne.

CE prince, le prince le plus habile & le plus généreux qu'ait eu l'Europe pendant plusieurs siècles, acquit ce mérite supérieur, qui, dans la suite, le fit régner avec tant d'éclat. Egbert, familiarisé avec les mœurs françoises, porta dans son pays les vrais thrésors de cette nation la plus célèbre, selon Malmesbury, de toutes les nations occidentales par sa valeur & son urbanité; & il apprit à polir la rudesse & la barbarie du génie Saxon.

Portrait de S. Louis.

Louis IX, prince du caractère le plus singulier dont l'histoire ait jamais fait mention, sçut allier à la piété humble & minutieuse d'un moine tout le courage & toute la magnanimité des plus grands héros; &, ce qui doit pa-

roître encore plus extraordinaire, la justice, l'intégrité du plus désintéressé patriote, la douceur & l'humanité d'un philosophe le plus accompli. La foiblesse, l'unique foiblesse de ce prince, étoit son zèle imprudent pour les Croisades ; mais ce fut principalement cet enthousiasme qui lui procura, de la part du clergé, le titre de Saint, par lequel il est connu dans l'Histoire de France. Si l'Eglise Romaine n'avoit pas prostitué ce titre, au point de flétrir la mémoire de ceux qui le recevoient, plutôt de l'honorer, il semble que la probité soutenue, la bonté & la piété de ce monarque méritoient qu'il l'obtint.

Portrait de Jean, roi de France.

Plusieurs vertus, & particulièrement l'honneur le plus délicat & la fidélité la plus scrupuleuse, distinguèrent Jean. Il ne manquoit même pas de bravoure. Mais, comme il étoit dépourvu de cette prudence éclairée & prévoyante, dont la situation critique auroit eu besoin, son royaume fut tout-à-la-fois déchiré par les troubles intérieurs, & accablé par le poids des guerres du dehors.

Portrait de Charles le Mauvais, roi de Navarre.

Quelques-unes des qualités personnelles de ce prince le distinguoient avantageusement. Il étoit affable, séduisant, éloquent, insinuant, plein d'adresse, inépuisable en ressources, actif & entreprenant ; mais tant de vices accompagnoient ces qualités, qu'ils les rendoient funestes à sa patrie & à lui-même. Il étoit léger, inconstant, sans foi, vindicatif, malin, sans principes, sans frein, & infatiable dans ses prétentions. Soit qu'il réussît ou qu'il échouât dans une entreprise, il en commençoit aussi-tôt une autre, & ne se faisoit jamais scrupule d'employer les plus criminels & les plus deshonorans moyens.

CHARLES VII.

Charles VII, roi de France, avoit un caractère doux, une humeur caressante, des manières aisées, & un jugement, sinon nerveux, du moins juste & sûr. Sincere, généreux, affable, il s'attachoit fortement par les liens de l'affection ceux qui suivoient sa destinée. L'amour du plaisir le retint souvent dans le sein de l'indolence ; mais,

En milieu des irrégularités de sa conduite, on appercevoit un cœur bienfait ; & , dans des intervalles où il exerça son courage & son activité , il prouva que , s'il avoit perdu quelques années de sa vie dans une mollesse habituelle , ce n'étoit pas faute d'une ambition louable , & d'une bravoure intrépide.

Portraits de Charles- Quint , & de François I.

Tous deux étoient habiles , instruits , braves , entreprenans , actifs , adroits , aimés des gens attachés au service de leur personne & de leurs sujets , craints de leurs ennemis , & respectés de tout le monde. François , ouvert , franc , libéral , bienfaisant , portoit ces vertus à un excès même préjudiciable à ses affaires ; Charles , politique , discret , artificieux , économe , plus capable de réussir dans les guerres & les négociations , spécialement dans les dernières. L'un étoit l'homme le plus aimable ; l'autre , le plus grand monarque. Le roi étoit souvent l'artisan de ses infortunes , par ses imprudences & ses indiscretions ; mais son esprit & sa grandeur d'ame sçavoient aussi l'en tirer avec

honneur. L'empereur, au milieu de ses plus grands succès, trouvoit le moyen, par son caractère avide & rusé, d'exciter la jalousie & la défiance même dans ses alliés; & de se faire une multitude d'ennemis, à la place d'un qu'il venoit d'abattre. Si les qualités personnelles de ces princes se contre-balançoient ainsi, il en étoit de même des avantages & des désavantages de leurs Etats. La fortune seule, & sans le concours de la prudence & de la valeur, n'avoit jamais élevé un souverain au degré de puissance où elle éleva Charles. Il recueillit la succession de la Castille & de l'Aragon, de l'Autriche & de la Bourgogne. Il fit la conquête de Naples & de Grenade. L'élection le porta à l'Empire. Les bornes mêmes de notre globe semblent ne se reculer un peu avant son tems, que pour l'enrichir le premier de tous les trésors du Nouveau Monde. Mais, quoique tant d'avantages rassemblés formassent l'Empire le plus puissant & le plus vaste qui ait subsisté en Europe, depuis celui des Romains, le royaume de France fermé, réuni, &, pour ainsi dire, compacte, ri-

che, peuplé, situé entre toutes les possessions de Charles, étoit seul capable d'arrêter les progrès de sa puissance, & de la lui disputer.

Comparaison de Louis XIV & de Charles II.

Louis XIV faisoit avantageusement toutes les occasions d'aggrandir son peuple, tandis que Charles II, abyssé dans l'indolence & le plaisir, négligoit les nobles arts du gouvernement; ou, s'il se réveillait quelquefois de sa léthargie, les malheureuses vues dans lesquelles il s'engageoit, rendoient souvent son industrie même plus pernicieuse au public que son inaction. Il avoit autant d'ardeur pour le progrès de la marine françoise, que si la sûreté de sa propre couronne en eût dépendu. S'il faut en croire quelques écrivains, il avoit réduit en ordre, ou corrigé plusieurs des plans qui s'exécutoient dans cette nation.

Portrait de Louis XIV.

Louis XIV, distingué par toutes les qualités qui sont capables d'enchanter le peuple, en possédoit un grand nom;

bre, qui méritent l'approbation du sage. La beauté mâle de sa figure étoit relevée encore par la noblesse de l'air. La dignité de ses manières étoit tempérée par les agrémens & l'affabilité de la politesse. Élégant sans mollesse, livré au plaisir sans négliger les affaires, décent jusques dans ses vices, & chéri au centre du pouvoir arbitraire, il surpassoit en réputation, en gloire, comme en grandeur, tous les rois ses contemporains.

Le malheur de Louis XIV, dans les occasions séduisantes, qui s'offroient d'elles-mêmes à son ambition, étoit de ne pas la couvrir toujours du voile de l'équité. Sa généreuse inclination à récompenser les talens fait tant d'honneur à sa mémoire, qu'elle doit passer aux yeux de la partie éclairée du genre humain, pour une expiation des erreurs de son règne. Quoique souvent plus gouverné par l'ambition que par la modération & la justice, il l'étoit encore plus par la vanité que par l'ambition même. Il se contenta d'humilier tous les princes & les états libres de l'Europe, par l'air de maître qu'il prit avec eux ; & cette conduite

excita leur ressentiment sans abbatre leur pouvoir. Tandis que tous ceux qui approchoient de sa personne, & qui lui marquoient de la soumission, étoient traités avec la plus haute politesse, toutes les Puissances voisines avoient senti successivement les effets de son naturel fier & hautain ; & le goût qu'il sembloit prendre aux flateries de ses poëtes, de ses orateurs & de ses courtisans qui lui promettoient l'Empire universel, servit plus que la vue même de son pouvoir à faire naître la crainte d'une conquête & d'une servitude générale.

Portrait de Philippe II, roi d'Espagne.

Philippe II n'avoit pas des vues de politique fort étendues ; mais il avoit une grande intelligence des affaires, beaucoup de circonspection dans ses entreprises, & une prévoyance rare dans les mesures qu'il prenoit. Il ne possédoit ni talens, & n'avoit aucun goût pour la guerre. Ses passions le dominoient. Mais, maître de son extérieur, il ne laissoit jamais appercevoir leur empire. L'esprit de superstition & de despotisme, qui le dominoit, & les

1562.

maximes qui le dirigeoient , remplirent ses Etats de troubles , & le porterent à des cruautés inouïes , qui mirent toute l'Europe en combustion.

Portrait de Philippe III, roi d'Espagne.

De la lenteur sans prudence , de l'ambition sans entreprises , de la fausseté sans pouvoir tromper , & du raffinement sans vraie profondeur ; tel étoit le caractère de Philippe III. Des provinces rebelles & dépeuplées , des habitans irrités ou indolens , furent le spectacle que ses domaines répandus dans tous les climats du monde offrirent à ce prince foible , & au duc de Lerme , foible & odieux ministre.

Portrait de Marie Stuart , reine d'Ecosse.

Marie Stuart réunissoit aux perfections du corps tout ce que la nature peut ajouter à l'esprit naturel. Sa vie fut infortunée ; & , pendant quelque tems , sa conduite fut criminelle. La noblesse de son air , la régularité de ses traits & de sa taille , étoient assortis pour en faire la plus aimable des

femmes. Les charmes de son esprit, les graces qu'elle jettoit dans la conversation, achevoient l'impression que la figure séduisante faisoit sur tous ceux qui la voyoient. Naturellement active & ambitieuse, elle étoit cependant sensible au plaisir, & elle aimoit la société. Son amie fiere, courageuse, & même véhémence, sçavoit encore se plier au commerce du monde. Elle y répandoit la politesse, l'aménité & l'affabilité la plus attrayante. On eût dit qu'elle avoit combiné l'heureux mélange des vertus mâles, des qualités sublimes, qui rendent estimables, avec les graces touchantes qui sont l'ornement de son sexe. Ses erreurs doivent être considérées, soit qu'on les mette au rang des crimes, ou à celui des imprudences, comme l'effet inexplicable, & pourtant assez ordinaire, de l'inconséquence de l'esprit humain, de la fragilité de la nature & de l'ivresse des passions. Souvent même on peut en accuser l'influence que les situations & les événemens momentanés ont sur des âmes d'une certaine trempe, & dont les principes ne sont pas affermis par l'expérience & la réflexion. Indignée

de l'ingratitude de son époux. Séduite par les conseils perfides d'un homme en qui elle avoit mis toute sa confiance ; entraînée par l'impétuosité de son propre caractère qu'elle ne fut jamais assez attentive à réprimer, elle se précipita dans des démarches dont, avec quelques difficultés, on peut rendre raison, mais qu'il n'est pas possible de justifier, ni même d'adoucir. Le détail de ses qualités a l'air de panegyrique ; & le tableau d'une partie de sa conduite ressemble à une satire amère.



PORTRAITS ET CARACTERES
 des Rois d'Angleterre, depuis
 Guillaume le Conquérant jus-
 qu'à Guillaume III, y com-
 pris celui d'Alfred, le plus
 grand roi qu'ait eu l'Angle-
 terre.

Portrait & Caractere d'Alfred.

LE mérite éminent qu'Alfred fit
 éclater dans sa vie publique & pri-
 vée, peut soutenir avantageusement le
 parallele de tous les monarques & de
 tous les citoyens fameux, dont les Fastes
 du monde ont immortalisé la mémoire.
 Ce prince semble être en effet ce chef-
 d'œuvre d'imagination que tous les
 philosophes ont appelé *le Sage*, &
 que, dans leur enthousiasme, ils ont
 tenté de peindre, plutôt par le plaisir
 d'enfanter une belle fiction, que dans
 l'espoir qu'elle se réalisât jamais. Tou-
 tes les vertus d'Alfred étoient si heu-
 reusement tempérées les unes par les
 autres, si parfaitement unies & com-

binées, si actives, qu'elles se contenoient réciproquement dans les justes bornes que chacune devoit se prescrire. Il sçut concilier dans toutes ses entreprises hardies, & dans toute sa conduite, le courage le plus ardent, & la modération la plus phlegmatique; la persévérance la plus constante, & la flexibilité la plus souple; la justice la plus sévère, & la plus grande douceur; le commandement le plus ferme, & les manieres les plus affables; les connoissances les plus étendues, le goût le plus vif pour les sciences, le génie le plus vaste, & les talens les plus brillans pour la guerre. Ses vertus civiles & militaires captiveroient presque également notre admiration, si les premières, plus rares parmi les princes, & certainement plus utiles, n'exigeoient pas de préférence nos éloges. On eût dit que la nature, desirant qu'il s'annonçât par un éclat extérieur, l'avoit encore comblé de tous les avantages personnels; la vigueur du corps, la majesté de la taille, la noblesse de l'air, la régularité des traits, & ce don précieux d'une physionomie ouverte, spirituelle, agréable & caressante. La fortune seule tra-

hit sa gloire , en le plaçant dans un siècle barbare , où il fut privé d'historiens dignes de transmettre son nom à la postérité.

Portrait de Guillaume le Conquérant.

Son esprit étoit entreprenant & hardi, mais toujours guidé par la prudence. Son ambition excessive, peu subordonnée aux loix de l'équité, encore moins à celles de l'humanité, fut toujours soumise aux règles de la raison & de la politique. Né dans un siècle où les esprits étoient intraitables, & peu accoutumés à l'obéissance, il eut l'art de les diriger selon ses projets; &, partie par l'effet de son caractère véhément, partie par sa profonde dissimulation, il réussit à se procurer une autorité sans bornes. Lorsque Guillaume ne se laissoit point emporter par ses passions, ou conduire par la politique, son caractère naturel n'étoit pas dépourvu de générosité; mais il n'étoit jamais susceptible de compassion. Il sembloit mettre autant d'ostentation à faire éclater sa sévérité que sa clémence. Les maximes de son gouvernement étoient austères. Elles auroient

pu être utiles dans un gouvernement affermi, si elles eussent été appliquées seulement au maintien du bon ordre; mais elles étoient mal entendues pour adoucir les rigueurs qui, sous la domination la plus sage, font toujours les suites de la conquête d'un Etat.

Portrait de Guillaume le Roux.

1087.

Il paroît avoir été roi violent & tyrannique, voisin perfide, dangereux, & toujours prêt à empiéter sur ce qui ne lui appartenoit pas, enfin parent dur & peu généreux. Il fut à la fois avide & prodigue dans l'administration de ses finances. S'il eut quelques talens pour régner, ses passions impétueuses le dominèrent trop, pour qu'ils se montrassent. Sa politique, conforme à son caractère, fut de vouloir tout maîtriser; politique qui, lorsqu'elle est soutenue, comme elle l'étoit en lui, par la valeur & la fermeté, réussit souvent mieux dans les tems de troubles, que la prévoyance la plus étendue & les artifices les plus profonds.

Portrait de Henri I.

1100.

Il posséda toutes les bonnes qualités
de

ET CARACTERES. 265

de l'esprit & du corps, naturelles & acquises, qui convenoient à son rang. Sa figure étoit mâle, son air gracieux. Il avoit les yeux brillans, sereins & pénétrans. L'affabilité de ses manieres tempéroit ce que sa dignité ou sa profonde sagesse pouvoit avoir de trop imposant pour ceux qui desiroient d'approcher de lui. Quoiqu'il se permit souvent des faillies de gaieté, jamais elles ne passoient les bornes de la prudence; & jamais il ne descendit à une familiarité indécente avec ses courtisans. La supériorité de son éloquence & de son jugement lui auroit donné de l'ascendant sur les autres hommes, quand même le sort l'auroit fait naître dans une condition privée; & son courage personnel l'eût fait respecter sans le secours de l'adresse & de la politique. Il s'étoit acquis le surnom de *Beau-Clerc*, c'est-à-dire de Sçavant, par ses progrès dans la littérature; mais son application à ses études sédentaires ne déroboit rien à la vigilance & à l'activité de son administration. Quoique le genre du sçavoir de ce siècle fût plus capable de corrompre que de perfec-

M

tionner l'esprit humain, le bon sens naturel de ce prince lui fit éviter le pédantisme & la superstition qui dominoient si excessivement alors parmi les gens de lettres. Son cœur étoit également susceptible de ressentiment & d'amitié. Son ambition, malgré ce qu'elle avoit de vaste, auroit pu paroître raisonnable & modérée, si sa conduite avec son frère & son neveu n'avoit pas montré qu'il étoit trop disposé à lui sacrifier tout sentiment de justice & d'humanité. Il est vrai que l'incapacité totale de Robert pour le gouvernement fournit un prétexte à son cadet de s'emparer de l'Angleterre & de la Normandie.

Portrait d'Etienne.

1132.

Industrieux, actif & courageux au suprême degré, Etienne ne manquoit pas d'habileté dans les affaires. Il possédoit supérieurement l'art de se faire aimer; & malgré les positions critiques où il se trouva, il ne se permit jamais de cruauté ni de vengeance. La grandeur souveraine ne lui procura ni félicité ni repos.

Portrait & Caractère de Henri II.

1154.

Le caractère de Henri II, soit qu'on l'examine dans sa vie privée, ou dans sa vie publique, étoit presque sans défauts ; & il paroît avoir réuni toutes les perfections du corps & de l'ame, qui constituent l'homme aimable & estimable. Il étoit d'une taille moyenne, fort &, bien proportionné. Sa physionomie étoit vive & ouverte ; sa conversation douce & amusante ; son éloution aisée, persuasive, & toujours convenable à la chose & au moment. Il aimoit la paix ; mais il possédoit l'art de la guerre, & y montrait autant de valeur que de talens. Enfin il sçavoit être prévoyant sans timidité ; sévère dans l'exécution de la justice, sans rigueur, & tempéré sans austérité. Il conserva sa santé, & se garantit de l'excès d'embonpoint dont il sembloit un peu menacé, par une vie très-sobre, & par des exercices fréquens, sur-tout celui de la chasse. Lorsqu'il lui restoit quelques loisirs, il les consacroit volontiers à des entretiens sçavans, ou à la lecture ; & il cultivoit ses talens naturels par l'étude, plus

qu'aucun prince de son tems. Ses affections, ainsi que ses inimitiés, étoient ardentes & durables. Sa longue expérience de l'ingratitude & de l'infidélité des hommes ne détruisit jamais la sensibilité de son cœur, qui le disposoit à l'amitié & à la *sociabilité*.

Portrait & Caractere de Richard I.

1189.

Aucun homme, même dans ce siècle romanesque, ne porta aussi loin la valeur & l'intrépidité. Ces qualités lui firent donner le surnom de *Cœur-de-Lion*. Il aimoit passionément la gloire, & sur-tout celle des armes. Comme son habileté à la guerre n'étoit pas inférieure à sa bravoure, il semble avoir réuni tout ce qui assure cette espece d'immortalité : sa haine étoit violente, & son orgueil indomptable. Ses sujets, aussi-bien que ses voisins, avoient lieu de craindre que la durée de son règne ne fût une scène perpétuelle de sang & de ravages. Né avec un esprit impétueux & véhément, il se distinguoit par toutes les bonnes & mauvaises qualités attachées à ce caractère. Il étoit ouvert, franc, vrai, généreux, brave, mais vindicatif, impérieux, ambitieux.

ET CARACTERES. 263

fier & cruel ; enfin , plus propre à éblouir les hommes par des entreprises éclatantes , qu'à les rendre heureux , ou à augmenter sa propre grandeur par les combinaisons d'une politique sage & bien fondée.

Portrait & Caractere de Jean Sans-Terre.

La lâcheté , l'indolence , la folie , la légèreté , la licence , l'ingratitude , la tyrannie & la cruauté formoient le caractère de Jean Sans-Terre. Il est difficile de décider dans quel cas sa conduite fut plus criminelle , avec son pere , ses freres , son neveu , ou ses sujets , & même si tous ses crimes ne furent pas encore surpassés par la bassesse de ses traités avec le roi de France , le pape & les barons

1199.

Portrait & Caractere de Henri III.

Henri III étoit peu fait pour gouverner la noblesse mutine de ce siècle , & que la constitution féodale assujettissoit à son autorité. Modéré , humain , indulgent , même jusqu'à l'excès , il n'eut constamment que ces seules qua-

1216.

lité. Il recevoit ses impressions des gens dont il étoit entouré ; & , tant qu'il aimoit quelqu'un , c'étoit avec l'affection la plus imprudente & la moins réservée. Sans vigueur, sans activité , il étoit incapable de conduire une guerre. Sans politique & sans art, il ne l'étoit pas moins d'entretenir la paix. On ne craignoit point son ressentiment , quoiqu'il fût prompt & violent , parce qu'il s'éteignoit avec facilité. On apprécioit peu son amitié , parce qu'elle n'étoit ni fondée sur un choix réfléchi , ni cultivée avec constance. Il eût été seulement propre à étaler la pompe de la royauté dans une monarchie régulière , où ses ministres auroient pu conduire toutes les affaires en son nom , & sous son autorité ; mais il étoit trop foible , dans ces tems de troubles & d'orages , pour manier un sceptre dont le poids demandoit absolument qu'une main adroite & ferme le soutînt. Il n'avoit ni la prudence nécessaire pour prendre des mesures justes , ni même cette sorte de courage & de constance qui en faisoit réussir de fausses.

Portrait d'Edouard I.

Ce prince fut le modele d'un roi politique & guerrier. Il avoit de l'adresse, de la pénétration, du courage, de la fermeté & de l'audace; étoit economie sur tous les objets de dépense inutile; sçavoit ouvrir les thrésors publics. dans les occasions convenables; punissoit les criminels avec sévérité; traitoit avec bonté, avec affabilité, les gens de sa maison, & les courtisans; étoit d'une figure majestueuse, adroit à tous les exercices du corps, & assez bien proportionné, à l'exception des jambes qu'il avoit très-longues & très-menues, mais en total, aussi propre à captiver l'affection du peuple par ses qualités extérieures, que l'approbation des gens sensés. Par les qualités plus précieuses de son esprit, il mérita d'être appellé le *Justinien Anglois*.

Portrait & Caractere d'Edouard II.

Edouard II, né hors d'état de tenir lui-même les rênes du gouvernement, n'avoit nul vice, mais étoit malheureusement incapable de toute

application sérieuse ; sentoît ses propres défauts , & cherchoit absolument à être gouverné. Il n'est pas possible d'avoir l'idée d'un homme plus simple & plus doux que l'infortuné Edouard, ni celle d'un prince moins capable de gouverner le peuple remuant & féroce sur lequel il régnoit.

Portrait & Caractere d'Edouard III.

1327.

L'administration intérieure de ce prince fut réellement plus admirable que ses victoires sur l'étranger. L'Angleterre dut à la sagesse & à la vigueur de son gouvernement le bonheur de jouir d'un plus long intervalle de paix & de tranquillité domestique , qu'elle n'en a eu pendant plusieurs siècles , avant & après lui. Il captiva l'affection des grands , & cependant réprima leur licence. Il leur fit sentir son pouvoir , sans qu'ils osassent , ni même qu'ils voulussent en murmurer. Ses manières affables & obligeantes , sa bienfaisance & sa générosité leur firent chérir sa domination. Sa valeur & sa prudence assurèrent leurs succès dans la plupart des expéditions militaires ; & leur génie inquiet , dirigé contre l'ennemi de

l'Etat, n'eut pas le loisir de fomentér ces dissensions intestines, auxquelles ils penchoient si naturellement, & que la forme de leur gouvernement sembloit favoriser si fort. Ce fut ce qui résulta de plus avantageux des victoires & des conquêtes d'Edouard III.

Portrait & Caractere de Richard II.

Ce prince a été un prince foible, incapable de régner, moins faute d'esprit & d'habileté, que faute de jugement solide, & d'éducation. Il fut d'un caractère violent, prodigue dans ses dépenses, passionné pour le vain étalage de la magnificence & du faste; dominé par ses favoris, & livré à ses plaisirs; passions qui, pour la plupart, étoient incompatibles avec une sage économie, & conséquemment dangereuse dans un gouvernement mixte & limité.

1377.

Portrait & Caractere de Henri IV.

Henri IV gouverna plus ses sujets par la terreur, que par l'amour & par les ressorts de sa politique, plus que par le sentiment de leur devoir. Une

1399.

fuite imprévue d'événemens l'entraîna insensiblement dans la route où il s'égara, & que peu d'hommes auroient le vertueux courage d'éviter. Le soin de sa propre sûreté le rendit usurpateur autant que son ambition même; & la distance est si petite entre la prison des princes & leur tombeau, que nous devons être peu surpris si le sort de Richard fut de n'être pas excepté de cette règle générale. Toutes ces considérations durent faire de la situation de Henri IV une situation affreuse, s'il lui restoit encore quelque ombre de raison & de vertu. L'inquiétude qui accompagnait sa grandeur enviée, les remords dont on prétend qu'il fut tourmenté sans cesse, le rendent un objet de pitié jusques sur le trône où il étoit assis. Sa bravoure à la guerre, & sa fermeté dans les affaires politiques, sont aussi sans atteintes. Il réunissoit enfin tant de qualités supérieures, qu'elles l'éleverent de niveau à son rang, & rendirent son usurpation salutaire à la nation Angloise pendant qu'il régna, quoiqu'elle lui devînt fatale dans la suite.

Portrait & Caractere de Henri V.

1413.

Ce prince fut un grand homme, si nous voulons pardonner l'ambition à un monarque, ou la ranger, comme le vulgaire y est incliné, au rang des vertus. Celles de Henri V ne furent obscurcies d'aucun défaut essentiel. Son habileté se déploya également dans le cabinet & dans les champs de l'honneur. Il fut hardi dans ses entreprises, & habile à les conduire. Il s'attacha des amis par son affabilité, & gagna ses ennemis par sa clémence & sa dextérité. La grandeur de son ame parut dans le pardon qu'il accorda à ses ennemis. La figure & les manieres de ce prince étoient agréables. Sa taille excédoit un peu la moyenne; son visage étoit beau: toute sa personne offroit le mélange heureux des graces & de la vigueur; & il excelloit également dans les exercices militaires, & dans tous ceux où il falloit de l'adresse & de la force.

Portrait & Caractere de Henri VI.

Henri VI, né avec les passions les plus douces, avoit les mœurs les plus

1422.

simples , mais le génie le plus borné. La flexibilité de son humeur , & la foiblesse de son esprit le mirent dans le cas d'être toujours gouverné. Son règne fut une minorité perpétuelle.

*Portrait & Caractere de Marguerite
d'Anjou.*

Marguerite d'Anjou , femme de Henri VI , fut la personne la plus accomplie de son tems , par les vertus de l'ame & les graces de la figure. Un courage mâle , un caractere entreprenant , un esprit aussi solide que vif , la distingua toujours ; & , dans toutes les circonstances où elle se trouva , elle fit paroître la supériorité qu'elle avoit sur son mari. La vigueur de son génie suppléa souvent à la foiblesse de son parti. Elle n'eut jamais ni les vertus , ni les foibleses de son sexe ; & elle participa beaucoup à la férocité aussi-bien qu'au courage qui régnoit dans le siècle barbare où elle vivoit.

Portrait & Caractere d'Edouard IV.

1461.

Ce prince étoit hardi , actif , entreprenant. La dureté de son cœur , &

l'inflexibilité de son esprit le rendoient inaccessible à tous les mouvemens de compassion. Son ame implacable & cruelle fut aussi dominée, mais non pas adoucie par l'amour. Elle se partageoit entre cette passion, celle de l'ambition, & la soif de la gloire militaire. Les graces de sa figure, & la galanterie de ses manieres qui, sans le secours de son rang, lui auroient suffi pour plaire aux femmes, faciliterent ses succès auprès d'elles. Leurs suffrages lui gagnerent celui des hommes. Maître par les petites passions de l'homme privé, qui sont si indignes d'un souverain & d'un homme d'état, il se livra, lorsqu'il fut sans crainte pour sa couronne, au plaisir & à l'indolence qui devinrent ses passions dominantes, quand celle de l'ambition fut satisfaite. On peut dire que ce prince eut plutôt de beaux dehors, que de grandes vertus. Il étoit moins propre à prévenir les maux par de sages précautions, qu'à y remédier par sa vigueur & son audace, lorsqu'ils étoient arrivés.



Portrait & Caractere de Richard III.

1483.

Richard III étoit d'une petite stature contrefaite, & avoit la physionomie dure & désagréable ; de maniere que sa personne étoit, à tous égards, aussi difforme que son ame. Tout son courage, & son habileté, qualité qu'il avoit, n'ont pu compenser, aux regards du peuple, le danger dont pouvoit être l'exemple de tant de vices couronnés en lui.

Portrait & Caractere de Henri VII.

1485.

Il n'avoit ni assez d'étendue, ni assez de finesse dans l'esprit, pour être capable d'un système de politique vaste & adroit. Il s'exposoit à des inconvéniens réels & présens. Le penchant de ce prince l'entraînoit souvent au-delà du but, parce qu'il tenoit toujours à sa passion dominante. Il étoit ferme & circonspect, & de-là plus habile à réparer ses fautes qu'à les éviter. Il s'appliqua toujours davantage à se faire redouter de ses sujets, qu'à gagner leur affection. Tandis qu'il abbaissoit la noblesse, il élevoit, honoroit & caress-

soit les juriscultes. A la faveur de ce double manège, il se rendoit supérieur aux loix, & se mettoit en état de les pervertir à son profit, quand il le vouloit. Son gouvernement étoit dur en général; mais l'art avec lequel il étendit sa propre autorité, produisit du moins cet effet, qu'en humiliant la noblesse, il fut le seul oppresseur de son royaume. Il aimoit la paix, sans craindre la guerre. Jamais on ne remarqua en lui la moindre timidité, soit dans la conduite de ses affaires, soit le jour d'une bataille. Sa sévérité provenoit moins de son naturel que de sa politique. Son intérêt personnel, plutôt que le bien public, fut toujours la règle de sa conduite. L'avarice, sa passion dominante, céda toujours à l'impétuosité de toutes les autres; & jamais l'attrait du plaisir ne l'en distraya, encore moins le sentiment de l'amitié & de la bienfaisance. Son génie, d'ailleurs assez vaste, étoit quelquefois resserré par un cœur peu sensible, & pour ainsi dire, étroit. Ce prince laissa l'exemple, presque unique à cet égard, d'un homme placé sur le trône, doué de talens rares pour les grandes affai-

res, & dont la cupidité l'emporta sur l'ambition même.

Portrait & Caractere de Henri VIII.

1509.

Ce prince mérita le titre de Grand-Roi ; mais sa tyrannie & sa cruauté l'exclurent du rang des bons rois. Il avoit les qualités qui caractérisent une ame forte, & qui donnent le droit de commander aux autres ; le courage, l'intrépidité, la vigilance & la fermeté. Il avoit plus d'esprit que de jugement. Son génie étoit vaste. Ses vices, la violence, la cruauté, la profusion, la rapacité, l'injustice, l'opiniâtreté, l'arrogance, la présomption & le caprice étoient compensés par ses vertus ; la sincérité, la franchise & la libéralité. Il n'étoit pas capable d'un attachement constant. Ses goûts, comme son amitié, n'étoient que passagers. Il eut l'art d'être le tyran de ses peuples, sans s'en faire haïr. Ils l'aimoient même, quand il mourut. On peut dire que les Anglois de ce siècle étoient si absolument subjugués, que, semblables aux esclaves d'Orient, ils admiroient jusqu'à ces coups d'autorité tyranniques, qui les accabloient eux-mêmes.

Portrait & Caractere d'Edouard V.

Ses vertus donnoient les plus grandes espérances : elles l'avoient rendu l'objet des plus tendres affections du peuple. Il réunissoit à un caractère doux beaucoup d'application à l'étude & aux affaires, une extrême facilité pour apprendre, un esprit très-juste, & le plus grand amour pour l'équité. Il paroît seulement qu'il tenoit de son éducation, & du siècle où il vivoit, de petites idées sur les matieres de religion, qui le faisoient incliner quelquefois vers une piété minutieuse, & vers le zèle de la persécution.

1545.

Portrait & Caractere de la reine Marie.

Cette princesse avoit peu de qualités aimables ou estimables; & sa personne étoit dignement assortie à son caractère. Entêtée, superstitieuse, violente, cruelle, maligne, vindicative, tyrannique, tous ses penchans & toutes ses idées portoient l'empreinte de son mauvais naturel, & annonçoient les bornes étroites de son esprit. Au milieu de tous les vices qui compo-

1553.

soient la trempe de son ame, à peine peut-on trouver quelques vertus, si ce n'est la sincérité. Elle fut susceptible de quelqu'amitié ; & , dans plusieurs occasions , elle marqua du courage & de la résolution.

Portrait & Caractere d'Elizabeth.

1558.

On ne peut exagérer les eloges dûs à la constance & à la fermeté du caractère de cette princesse , à la grandeur de son ame , enfin à la pénétration & à la dextérité de son esprit. Aucun Souverain n'a porté si loin qu'elle ces qualités. Il ne lui manqua , pour captiver l'admiration générale & sans réserve , qu'une conduite moins rigoureuse , moins impérieuse, plus sincere, & plus indulgente avec son peuple. La force de son génie sçut mettre un frein à ses vertus même , pour empêcher l'activité de quelques unes de se précipiter dans les excès. Son héroïsme étoit sans témérité , son œconomie sans avarice , son amitié sans prévention , & ses entreprises sans impétuosité & sans ambition vaine. Elle ne se garantit pas bien de quelques moindres défauts. La rivalité de beauté , le desir d'être adm

née, la jalousie de l'amour, & les faillies de la colere jettent des ombres sur son portrait.

Portrait & Caractere de Jacques I.

Jacques I avoit des vertus ; mais il n'en eut pas une qui dût paroître pure, c'est-à-dire exempte de la contagion des vices voisins. Sa générosité touchoit à la profusion, son sçavoir à la pédanterie, ses dispositions pacifiques à la pusillanimité, sa prudence à la ruse, son amitié au caprice, & souvent à la tendresse puérile. Il fut incapable de conserver l'amitié, l'estime & la considération de ses voisins. Sa capacité n'étoit pas médiocre ; mais elle le rendoit plus propre à discourir sur des maximes & des opinions générales, qu'à conduire une affaire impliquée. Ses intentions étoient justes, mais plus convenables à la conduite d'une vie privée, qu'au gouvernement d'un royaume. Lourd dans sa personne, sans grace dans les manieres, il étoit mal partagé des qualités qui imposent le respect. Partial & sans discernement dans ses affections ; il étoit peu propre à s'attirer une affection générale. Foi-

ble de naturel , plutôt que de jugement, exposé au ridicule par sa vanité, mais exempt de haine, parce qu'il étoit d'orgueil & d'arrogance, on peut dire que toutes ses qualités étoient foulées de foiblesses, mais embellies par l'humanité.

Portrait & Caractere de Charles I.

1625.

Sa figure étoit belle, sa physionomie douce, mais un peu mélancolique. Il avoit les traits réguliers & le teint fort beau, le corps sain & robuste, bien proportionné, & sa taille de grandeur moyenne. Il excelloit à monter à cheval, & dans tous les autres exercices. En un mot, il possédoit toutes les qualités extérieures, & plusieurs vertus essentielles, qui forment un prince accompli. Le caractère de Charles, comme celui de la plupart des hommes, si l'on ne doit pas dire de tous les hommes, étoit un caractère mêlé; mais ses vertus l'emportoient extrêmement sur ses vices, ou, plus proprement, sur ses imperfections; car, parmi toutes ses fautes, à peine en pourroit-on nommer une qui méritât justement le nom de vice. Pour l'envisager

Mais le point de vue le plus favorable, on peut assurer que sa dignité étoit sans orgueil, sa douceur sans faiblesse, sa bravoure sans témérité, sa tempérance sans austérité, son économie sans avarice. Toutes ces vertus avoient en lui les bornes qui leur conviennent, & méritoient des éloges sans réserve. Pour lui rendre une justice sévère, on peut assurer aussi que plusieurs de ses bonnes qualités étoient accompagnées de quelque défaut, qui, sans être fort grave en apparence, étoit néanmoins capable, lorsqu'il se trouvoit comme envenimé par la malignité extrême de la fortune, de leur faire perdre toute la force naturelle de leur influence. Son inclination bienfaisante étoit obscurcie, en quelque sorte, par des manières peu gracieuses. Sa piété avoit une teinture de superstition : son jugement naturel perdoit beaucoup, par la déférence qu'il avoit pour des personnes d'une capacité inférieure à la sienne; & sa modération ne le garantissoit pas toujours des résolutions brusques & précipitées. Il mérite l'épithète de *bon*, plutôt que celle de *grand homme*; & les qualités, telles qu'elles

étoient, le rendoient plus propre à régner dans un Etat régulièrement établi, qu'à céder aux emportemens d'une assemblée populaire, ou qu'à les réprimer. La souplesse & l'habileté lui manquoient pour l'un; la vigueur pour l'autre. Si le ciel l'eût fait naître prince absolu, son humanité & son bon sens auroient rendu son gouvernement heureux, & sa mémoire précieuse. S'il eût trouvé les bornes de la prérogative royale, fixes & bien établies, son intégrité lui auroit fait respecter, comme sacrées, les limites de la constitution. Il ne fut jamais plus grand que, lorsqu'il parut devant ses juges. Son ame, sans affectation, sans effort, sembla demeurer dans une situation qui lui étoit familière, & mépriser, comme au-dessous d'elle, tous les efforts de la malignité & de l'injustice humaine.

Caractere de Cromwel.

1649.

Le caractere de Cromwel, à tout prendre, ne paroît pas plus extraordinaire, ni plus singulier, par le mélange de tant d'absurdités avec tant de pénétration, que par l'alliage d'une violente ambition, & d'un si furieux

matisme avec tant d'égard pour la justice & l'humanité.

Portrait de Charles II.

1660.

En montant sur le trône, Charles II étoit âgé de trente ans. Il avoit reçu de la nature une vigoureuse constitution, une taille bien prise, une figure mâle, un air gracieux ; &, quoiqu'il eût de la rudesse dans les traits, toute sa contenance avoit quelque chose de fin & d'engageant. Il étoit dans cette partie de l'âge où l'on conserve assez de jeunesse pour paroître aimable, sans aucune diminution de cette autorité & de ce droit au respect, qui accompagne le tems de l'expérience & de la maturité. Ses adversités récentes excitoient en sa faveur la tendresse : sa prospérité le rendoit un objet d'admiration plutôt que d'envie. A la vivacité de l'esprit, & à la pénétration, il joignoit un jugement solide, & l'avantage d'avoir, dans l'adversité, observé le caractère des hommes & la nature des choses. Des manières aisées, une politesse sans affectation, & la gaieté la plus engageante, rendoient son accès charmant, & sa conversation sou-

verainement aimable. Il portoit sur
thrône un air d'ouverture & d'affab-
lité, capable de réconcilier l'esprit ré-
publicain avec le goût de la dignité
royale. Sa douceur naturelle, une cer-
taine indolence dans le caractère le
rendoient incapable de ressentiment.
En général, on peut dire cependant
que les vertus de ce prince avoient plu-
d'éclat que de solidité. Son jugement
droit perdoit beaucoup de son influence
par le défaut d'application. Sa bonté
étoit peut-être plutôt l'effet d'un natu-
rel facile, que d'une vraie générosité
de caractère. Son humeur sociale le
portoit souvent à négliger sa dignité.
Son amour pour le plaisir n'étoit pas
accompagné du sentiment de la dé-
cence convenable à son rang. Son
cœur pouvoit être soupçonné de ne
pas connoître le sentiment de l'amitié,
parce qu'on lui sçavoit un fonds de mé-
pris & de défiance pour le genre hu-
main. Il fut ingrat envers ceux à qui
il dut le plus, par la raison, sans doute,
qu'ils avoient des prétentions qu'ils
proportionnoient trop au service qu'ils
lui avoient rendu.

Quand il perdit l'estime de ses su-
jets,

jets, il conserva encore l'empire qu'il avoit sur leur cœur, de façon même qu'ils se trouvoient dans l'incertitude entre leur jugement & leur inclination; de façon que bien des gens trouverent dur, & même injuste, de relever trop rigoureusement les défauts d'un prince à qui l'on connoissoit tant de facilité à corriger ses erreurs, & tant de penchant à pardonner les offenses qui le regardoient lui-même. Le lord Hallifax a dit de ce prince, « que son esprit étoit moins un esprit raffiné, ou fort élevé, qualités qui produisent ordinairement la crainte & la jalousie, que simple, bienfait; espece d'esprit qui se fait aimer. » On a aussi dit de lui, qu'il n'avoit jamais dit une chose folle, ni n'en avoit fait une sage.

Portrait de Jacques II.

Si l'on considere plutôt son caractère personnel que sa conduite publique, il fut, sans contredit, plus malheureux que coupable. Il avoit plusieurs des qualités qui forment un excellent citoyen, & quelques-unes même de celles, qui, lorsqu'elles ne sont point

1685.

éclipsées par les principes arbitraires, & le zèle aveugle de religion, servent à former un bon Souverain. Dans la vie privée, sa conduite fut irréprochable, & mérite notre approbation. Ardent, mais ouvert dans ses inimitiés, ferme dans ses vues & ses résolutions, exact dans ses plans, brave dans ses entreprises, sincère, fidele, & plein d'honneur dans les affaires; tel étoit le caractère avec lequel le duc d'York étoit monté sur le thrône anglois. Dans ce haut degré, son œconomie fut remarquable, son industrie exemplaire, son application heureuse aux affaires maritimes, ses encouragemens judicieux pour le commerce, & sa jalousie louable pour l'honneur de la nation. Que lui manqua-t-il donc pour faire un excellent roi d'Angleterre? de l'affection & du respect pour la religion de son peuple. Avec cette indispensable qualité, la médiocrité même de ses talens, aidée par tant de vertus, auroit pu rendre son règne glorieux & paisible. Sans elle, toutes les perfections, qu'il possédoit, devinrent dangereuses & pernicieuses à ses peuples.

Réflexions sur le prince d'Orange, depuis Guillaume III.

1689.

Le prince d'Orange, pendant toute sa vie fut particulièrement heureux dans les situations où il se trouva placé. Il sauva sa patrie de sa ruine. Il rendit la liberté aux nations Britanniques : il soutint l'indépendance générale de l'Europe. Ainsi, quoique sa vertu, comme on doit le reconnoître, n'ait pas été la plus pure que l'histoire ait à vanter, il seroit difficile de nommer un prince dont les actions & la conduite aient contribué plus éminemment à l'intérêt général de la société humaine.



*PORTRAITS ET CARACTERES
de différens Ministres, ou Hom-
mes célèbres de l'Europe.*

Portrait du Comte de Warwick,

IL étoit célèbre par sa bravoure à la guerre, l'abondance de sa table, la magnificence, & encore plus la générosité de sa maniere de vivre, & l'air leste & noble, qui accompagnoit toutes ses actions. Son caractère ouvert & franc, lui gaignoit infailliblement les cœurs. On regardoit ses bienfaits comme des marques certaines de son estime & de son amitié, & ses protestations comme un épanchement de ses sentimens véritables. On prétend qu'au moins trente mille personnes étoient nourries journellement chez lui dans les différens fiefs & châteaux qu'il possédoit en Angleterre.

Les militaires, aussi touchés de ses libéralités que de sa valeur, se seroient sacrifiés pour ses intérêts; &, en général, le peuple l'idolâtroit. Ses nom

breux cliens, ou protégés, étoient plus dévoués à ses volontés, qu'au souverain & aux loix. Il fut le plus puissant, aussi-bien que le dernier de ces grands barons, qui en imposoient autrefois à la couronne, & rendoient le peuple incapable de se plier à aucun système régulier de gouvernement. Il fit des rois, & ne voulut pas l'être. On le nomma *King-Maker*, Faiseur de Rois.

Portrait du Cardinal Wolsey.

Insatiable dans ses acquisitions, mais encore plus magnifique dans sa dépense; d'un esprit vaste, mais faisant toujours des entreprises plus vastes encore; avide de puissance, mais encore plus de gloire; insinuant, éloquent, persuasif, &, tour-à-tour, grand, fier, impérieux; dur pour le peuple, mais bienfaisant pour ses amis; plus généreux que reconnoissant; moins offensé des injures que du mépris, il sembloit être né pour prendre, en toute occasion, l'ascendant sur tout le monde; mais il usoit de cette supériorité, heureux don de la nature, avec une ostentation qui l'exposoit à l'envie, & qui fit rappeler volontiers la médiocrité

de son origine, ou plutôt la bassesse de sa fortune.

Portrait du Comte d'Essex.

Le comte d'Essex n'avoit que trente-six ans, lorsque son caractère fougueux, imprudent, emporté, le conduisit sur l'échafaud. Cet exemple n'est pas le seul qui nous apprenne à gémir sur la fragilité de la nature humaine. Il est affreux, sans doute, qu'un homme né avec des vertus & des talens si sublimes, la générosité, la sincérité, la sensibilité, la valeur, l'éloquence, l'habileté, ait donné, dans les derniers tems de sa vie, assez d'effort à ses passions impétueuses, pour se perdre lui-même, & pour envelopper la plupart de ses amis dans sa ruine. Ce furent l'indulgence & la passion d'Elizabeth qui éleverent le comte d'Essex au faite des honneurs, avant qu'il eût mérité d'y atteindre; & selon les apparences, elles furent aussi la principale cause de sa perte.

Portrait de Fairfax.

Fairfax étoit également distingué par son courage & par l'humanité d

son naturel. Guidé , non-seulement par cette espece d'honneur qui se propose l'estime du public , mais par ce principe de vertu encore plus noble , qui fait chercher la satisfaction intérieure de s'approuver & de s'applaudir soi-même ; sincere dans ses expressions , désintéressé dans ses vues , ouvert dans sa conduite & dans ses manieres , ses qualités naturelles auroient formé un des plus brillans caracteres de ce tems , si la petitesse extrême de son génie pour tout autre objet que la guerre , & son langage confus , embarrassé dans toute autre occasion que celle de donner ses ordres , n'eussent obscurci l'éclat de son mérite , & rendu son rôle , dans le tems même qu'il étoit revêtu du commandement en chef , secondaire & subalterne.

Portrait d'Ireton.

Dans lui , le soldat étoit enté sur le jurisconsulte , le saint sur l'homme d'état. Ses principes étoient capables de conduire à la plus rigoureuse tyrannie , pendant qu'ils sembloient favoriser la licence la plus effrénée. Naturellement

fier & hautain ; quoique probablement de bonne foi dans ses intentions , il se propoſoit d'établir la liberté par le pouvoir arbitraire ; & , dans l'exécution de ſes pieuſes vues , il ſe jugeoit diſpenſé des règles ordinaires de morale , que les mortels inférieurs doivent reconnoître pour leur guide.

Portrait du Duc de Buckingham , ſous Charles II.

Il poſſédoit tous les avantages qu'une agréable figure , un rang élevé , une immense fortune , & la vivacité de l'eſprit , entraînent ordinairement à leur ſuite. Mais par une conduite abandonnée , où l'on ne reconnoiſſoit aucune ombre de prudence , ni de principe , il parvint à ſe rendre odieux , & même à perdre toute ſorte de conſidération. Le moindre plaifir lui faiſoit ſacrifier l'intérêt ; & le plus frivole caprice étoit ſuffiſant pour contre-balancer ſes plaifirs. Son indiſcrétion & ſon inconfiance détruiſirent ſon caractère dans la vie publique. Son mépris pour l'ordre & l'œconomie cauſa la diſſipation de ſa fortune ; ſes débauches rui-

nerent sa santé : enfin il demeura incapable de nuire, comme il avoit toujours négligé de se rendre utile.

Portrait du Comte de Lauderdale.

Il n'étoit pas sans talens naturels, & manquoit encore moins de talens acquis ; mais il n'avoit, ni graces dans la figure, ni justesse dans l'esprit. Ses principes, ou, plus proprement, ses préventions, étoient obstinés, sans être capables de réfréner son ambition. Cependant elle étoit moins dangereuse encore que la tyrannie & la violence de son humeur. Implacable ennemi, mais ami tiède, insolent pour ses inférieurs, mais abject devant ses maîtres. Quoique dans son caractère & sa conduite, il fût diamétralement opposé au Roi, il eut le bonheur, plus que tout autre ministre, de conserver de l'ascendant sur ce prince, pendant la plus grande partie de son règne.

Portrait de Walpole.

Walpole, premier ministre de la grande Bretagne, a de la capacité sans avoir du génie. Il est bon sans être ver-

tureux, ferme sans être magnanime, modéré sans être équitable. Il a de bonnes qualités sans avoir les défauts qui ont coutume de les accompagner. Ami généreux, il n'est point ennemi implacable. Il a des défauts qui ne sont point compensés par les vertus qui s'y joignent ordinairement. Il n'est pas entreprenant; & cependant il n'est pas frugal. En lui, le particulier vaut mieux que l'homme d'état. Il a plus de bonnes que de mauvaises qualités. Sa fortune est plus grande que sa renommée. Avec bien des qualités, il n'a pas sçu échapper à la haine publique. Sa capacité ne l'a point sauvé du ridicule. Il eût été jugé digne de sa place éminente, s'il ne l'avoit jamais occupée. En général, il est plus fait pour le second rang que pour le premier. Son ministère a été plus utile à sa famille qu'à la patrie, plus passé pour le tems présent que pour la postérité. Le mal qu'il a fait consiste moins en des torts actuels qu'en mauvais exemples & en mauvaises conséquences. Sous lui, le commerce fleurit; la liberté est tombée en décadence, & le sçavoir en ruine. En tant

que je suis homme, je l'aime ; en tant que je suis lettré, je le hais ; en tant que je suis Breton, je souhaite sa chute, mais tranquillement & sans aigreur. Si j'étois membre de l'une des deux chambres du parlement, je donneroie mon suffrage pour l'éloigner de *Saint-James* ; mais je serois charmé en même tems de le voir dans sa retraite à *Houghton-Hall*, passer le reste de ses jours dans l'aisance & dans les plaisirs.

Portrait de Luther.

Luther, moine Augustin, professeur en l'Université de Wirtemberg ; homme naturellement inflexible, véhément, opiniâtre, étoit capable de résister également, & à l'appas des promesses, & à la crainte des menaces, plutôt que d'abandonner une secte dont il étoit le fondateur. Il n'envisagea plus que la gloire, supérieure à toute autre, de dicter à des peuples entiers leurs principes, leur foi & leurs cérémonies.

Portrait du Chancelier Bacon.

Bacon étoit généralement admiré

pour la grandeur extraordinaire de son génie , & chéri pour sa politesse & la douceur de son caractère , en un mot, l'ornement de son siècle & de sa nation. Pour être celui de la nature , il ne lui manquoit que cette force d'ame , qui auroit pu réprimer dans elle-même le desir immodéré d'une élévation , qui ne pouvoit rien ajouter à sa dignité , à restreindre sa prodigieuse inclination pour la dépense , qui ne pouvoit être nécessaire à son honneur , non plus qu'à l'entretien de sa vie. Son défaut d'œconomie , & son indulgence pour ses domestiques , l'avoient jetté dans divers besoins ; & , pour suppléer à ses profusions , il avoit été obligé de prendre , d'une manière fort ouverte , des présens de ses solliciteurs à la chancellerie. Il fut accusé & condamné , par la chambre des pairs , à une amende de 40000 livres sterlings , à garder prison , & déclaré incapable d'y posséder aucune place & emploi.

Portrait de Thomas Morus.

Cet homme , indépendamment de ses connoissances étendues dans la lit-

térature, réunissoit la vertu la plus sublime & l'intégrité la plus pure, au génie le plus vaste. Il se joua de tous les caprices de la fortune, qui le placèrent si diversement dans le cours de sa vie. Toujours au-dessus d'elle, ni l'orgueil du rang, ni les disgraces de la retraite & de la pauvreté n'altérèrent l'égalité de son ame, ou la vivacité de son esprit. Il apprit à sa famille, non à rougir de sa disgrâce, mais du regret qu'elle faisoit paroître de sa fa-
veur.



MŒURS, USAGES & Coutumes.

TOUT ce qu'on sçait des mœurs des Anglo-Saxons, c'est que le peuple étoit, en général, grossier, agreste, sans aucune connoissance littéraire, mal-adroit dans les arts mécaniques, indocile aux loix & au gouvernement dont il n'étoit pas accoutumé de porter le joug, enfin adonné à l'intempérance, à la débauche & au désordre. Sa meilleure qualité fut le courage militaire, qu'aucune discipline, aucune règle ne dirigeoit. L'infidélité des Anglo-Saxons envers leurs princes, ou quiconque se fioit à eux, est prouvée par les faits dans leurs derniers tems, & leur défaut d'humanité dans toute leur histoire.

On prétend que les étrangers, attirés par Edgard, qui régnoit en Angleterre en 953, y apportèrent tous les vices de leurs différens pays, & qu'ils contribuèrent à corrompre les mœurs simples des Anglois ; mais, comme cette simplicité de mœurs,

tant vantée, & souvent si mal-à-propos, ne les avoit pas garantis de la perfidie & de la cruauté, les plus grands de tous les vices, & les plus ordinaires aux peuples grossiers, ils doivent peut-être compter, entre les événemens heureux, les liaisons qu'ils formerent avec ces étrangers; car elles ne pouvoient qu'étendre les connoissances & les vues des Anglois, & les guérir des préjugés misérables, & des manieres agrestes, qui caractérisent assez les insulaires.

Anciennement le prix de la tête du Roi, en Angleterre, ou son *wergild*, comme on appelloit cette amende, étoit fixé par la loi à trente mille *thrim-fas*, (espece de monnoie dont la valeur est incertaine,) celle du prince à quinze mille; celle d'un évêque, à huit mille; celle d'un shérif, à quatre mille; celle d'un thane, ou d'un ecclésiastique, à deux mille; & celle d'un créole à deux cens soixante-fix. Le prix des blessures étoit à proportion.

Les Anglois, l'an 1000, trouvoient que les Normands, dont ils avoient attiré chez eux un grand nombre pour les défendre contre les Danois, s'a-

304 MŒURS, USAGES

donnoient à un luxe étonnant. Ils peignoient, disent les auteurs de ce tems, leurs cheveux tous les jours, se baignoient une fois la semaine, & changeoient souvent d'habits. Ces soins efféminés, & leur valeur guerrière, les avoient, dit-on, rendus si agréables au beau sexe, qu'ils séduisirent les femmes & les filles des Anglois, & deshonorèrent plusieurs familles.

1041.

La cour du roi Edouard le Confesseur, en 1041, étoit remplie de Normands. Leur supériorité réelle sur les Anglois d'alors, du côté de la culture de l'esprit, les firent distinguer, & mirent à la mode leur langue, leurs coutumes & leurs loix. L'étude de la langue françoise devint générale en Angleterre. Les courtisans affectèrent d'imiter les usages de cette nation dans leurs parures, leurs équipages & leurs amusemens. Les avocats même ne parlèrent & n'écrivirent qu'en françois. L'Eglise sur-tout sentit l'influence de ces étrangers.

1041.

L'admiration absurde qu'on avoit alors pour la chasteté, fit louer avec emphase celle d'Edouard par les moines, qui écrivoient son histoire; &

son obstination à se priver des privilèges du mariage lui valut de leur part le titre de Saint & de Confesseur.

Edouard le Confesseur est le premier qui ait touché les écrouelles, ou le mal du roi. L'opinion qu'on avoit de la sainteté de ce prince, persuada au peuple qu'il les guérissoit. Ses successeurs regarderent ensuite comme une partie de leur grandeur & de leur puissance de s'attribuer le même don, & d'entretenir la même confiance dans le public. Elle s'étoit continuée jusqu'à notre tems. Cet usage n'a été abandonné que par la maison aujourd'hui régnante, qui s'est apperçue que le bas-peuple même cessoit d'y croire, & qu'il étoit ridicule aux yeux des gens éclairés.

Guillaume le Conquérant conçut le projet d'abolir entièrement la langue angloise; &, pour y réussir, il ordonna que, dans toutes les villes du royaume, on apprît la langue françoise à la jeunesse; méthode continuée par la force de l'habitude jusqu'après le règne d'Edouard III, & qu'on n'a jamais totalement abandonnée en Angleterre. On plaida en françois dans

1055.

les cours supérieures. On dressa souvent les actes dans cette langue, & on y rédigea jusqu'à des loix. On n'en parlait pas d'autre à la cour; & les Anglois honteux de le paroître, affecterent d'exceller dans cet idiome étranger. De cette attention de Guillaume & de la communication avec les autres Etats, long-tems annexés à la couronne d'Angleterre, résulta ce mélange de françois qui se trouve aujourd'hui dans la langue Angloise, & qui en compose la plus grande & la meilleure partie.

1096.

Les croisades fixoient alors l'attention de toute l'Europe, & ont encore occupé les esprits depuis qu'elles ne subsistent plus, comme le monument le plus extraordinaire & le plus durable que la folie humaine se soit jamais érigé.

Sous Guillaume le Roux, c'étoit la mode dominante en Europe, parmi les hommes & les femmes, de donner une longueur énorme aux souliers & de les terminer en pointe allongée; de lui faire prendre la figure d'un bec d'oiseau, ou recourbée en dehors & de la soutenir souvent par un

chaîne d'or ou d'argent attachée sur le genou. Les ecclésiastiques se scandaliserent de cet ornement; prétendirent que c'étoit tenter de démentir l'Écriture, où il est dit que nul ne peut ajouter une coudée à sa taille; déclamerent avec véhémence contre les souliers pointus, & assemblerent même plusieurs synodes qui les condamnerent. Mais, telles sont les inconséquences humaines. Quoique le clergé pût alors renverser les trônes, & envoyer des millions d'hommes, sur son simple passeport, dans les déserts de l'Asie, il ne put jamais abbatre la pointe des souliers. Loin de céder aux attaques qu'on lui porta, contraire en ceci à toutes les autres modes, elle se soutint pendant plusieurs siècles; & si le clergé n'en avoit pas abandonné la persécution, cette mode régneroit peut-être encore.

Les courtisans portoient alors aussi des cheveux longs & frisés. Anselme prêcha contre cette mode, refusa même les cendres à ceux qui se présenterent coëffés ainsi. Son éloquence & son autorité eurent tant d'ascendant sur les esprits, que les jeunes

gens renoncèrent tous à cette coëffure & ne parurent plus qu'en cheveux plats & courts.

XII. siècle.

Dans le douzième siècle, en Angleterre, lorsqu'un homme mouroit sans tester, chose assez rare, le roi ou le seigneur du fief prétendoit se saisir de tout le mobilier du mort, & exécution de cette partie de la succession jusqu'aux enfans même; marque certaine d'un gouvernement arbitraire & tyrannique. Ce droit fut ensuite réduit à l'hériot, c'est-à-dire au droit de prendre le meilleur menble, comme cheval, bœuf, qui se trouvoit dans l'héritage du vassal.

1162.

Les appartemens de Becket étoient pendant l'hiver, couverts de paille fraîche ou de foin; & l'été, de joncs verts ou de feuillées, pour que les gentilshommes qui venoient lui faire leur cour, & qui étoient souvent en trop grand nombre pour avoir tous place à sa table, fussent garantis de salie leurs beaux habits, en s'asseyant sur un plancher poudreux.

Une opinion dominante dans le douzième siècle, & de la même nature que les autres superstitions déjà accréd-

tiées, étoit de faire regarder la sanction royale comme essentielle à l'exercice de la puissance souveraine.

L'esprit de superstition étoit si dominant, dans le douzième siècle, qu'il enyvroit les personnes paresseuses de raisonner, & encore plus celles dont l'intérêt, l'honneur ou l'ambition étoient engagés à le soutenir. La pitoyable littérature de ce tems-là n'avoit point d'autre objet. A peine quelques foibles rayons de sens commun leur faisoient-ils quelquefois appercevoir au travers des nuages épais de l'ignorance, ou, ce qui étoit encore pis, au travers des illusions de la science pervertie, qui, semblables à des vapeurs grossières, obscurcissoient le soleil, & enveloppoient la nature. Ceux qui se préservoient de la contagion générale, ne devoient pas ce bonheur à des principes dont ils pussent se glorifier : c'étoit plus par le défaut total d'instruction, que par le progrès de leurs connoissances, que leur entendement restoit encore un peu sain. La folie présidoit dans toutes les écoles, aussi-bien que dans toutes les Eglises ; & ses sujets arborioient le manteau de

310 MŒURS, USAGES

philosophes en même tems que les marques des dignités ecclésiastiques.

XII. siècle.

La foiblesse du gouvernement dans tous les Etats de l'Europe, les guerres particulieres entre les grands seigneurs voisins, l'impossibilité de tenir la main à l'exécution générale des loix, avoient encouragé des bandits à devenir les perturbateurs du repos public, à infester les grands chemins, à piller les campagnes, à braver tous les efforts de l'autorité civile, & même les excommunications de l'Eglise, inutilement lancées contre eux. Tantôt une troupe de ces vagabonds s'engageoit au service d'un prince ou d'un baron, tantôt à celui d'un autre. Souvent ils guerroyoient pour leur propre compte, & d'une maniere indépendante sous la conduite des chefs qu'ils choisissoient entr'eux. Les habitans, industrieux & paisibles, réduits à l'indigence par les ravages de ces brigands, étoient fréquemment obligés de s'adonner aux mêmes desordres qu'eux, pour se procurer leur subsistance. On leur donnoit le nom de *Brabançons*, de *Routiers* ou de *Couteaux*. Leur association étoit réglée

se formoit une ligue contre le reste du genre humain d'autant plus dangereuse, que les plus grands monarques ne rougissoient pas d'avoir recours à leur assistance,

Selon les préjugés de ce tems-là, prêter de l'argent à intérêt passoit pour usure & en portoit le nom deshonnête. Cependant les besoins des emprunteurs en continuoient l'usage. Cette espèce de commerce étoit entre les mains des Juifs, qui, déjà notés d'infamie pour leur religion, n'ayant point d'honneur à perdre, choisissoient sans honte une profession odieuse en elle-même, par toutes les sortes de rigueurs qu'elle faisoit exercer, & quelquefois même par ses fripponneries & ses extorsions. L'industrie & l'œconomie de ce peuple l'avoient mis en possession de presque tout l'argent comptant que la paresse & la profusion des Anglois, ainsi que des autres nations Européennes, leur procuroient l'occasion de prêter à divers & gros intérêts.

RICHARD I.

L'extrême indépendance des guerriers de ce siècle faisoit que l'honneur & la fidélité étoient les principaux liens qu'ils reconnoissent entr'eux, & les su-

XII. siècle.

312 MŒURS, USAGES

blimes vertus de tout vrai chevalier ou aspirant à la gloire de l'être.

Les idées de chevalerie infectèrent les écrits, la conversation & la conduite des peuples pendant plusieurs siècles ; & , lorsque la renaissance du savoir les eut dissipées en grande partie, elles laisserent à leur place la galanterie moderne & le point d'honneur, qui conservent encore leur influence, & sont émanés de ces antiques affectations.

Mœurs des Anglois, sous Henri II.

Du tems de Henri II, en 1189, ce qu'il y avoit de plus grossier, mais aussi de plus sensé dans les mœurs & les principes des Saxons, fut alors échangé pour les affectations de la chevalerie, & pour les subtilités de la philosophie scholastique. Les idées féodales du gouvernement civil, & les sentimens de la religion Romaine s'étoient absolument emparés du peuple. Les unes diminuoient dans les barons la soumission due aux souverains : les autres augmentoient, parmi le clergé, l'autorité du pape.

Il étoit ordinaire alors à Londres, que

que les fils & les parens des citoyens les plus considérables formassent entr'eux une confédération licentieuse : quelquefois au nombre de plus de cent, fondissent sur les maisons riches pour les piller ; volassent & assassinaient les passans , & commissent les dernières horreurs avec impunité. Il y avoit alors tant de danger à sortir dans les rues de Londres la nuit , que les bourgeois n'osoient pas plus quitter leur maison , après le coucher du soleil , que s'ils avoient eu à craindre les incursions d'un ennemi public.

Dans une assemblée d'évêques , tenue à Londres en 1176 , pour décider à qui appartiendrait le droit de prééance , ou à l'archevêque de Cantorberi , ou à celui d'Yorck , les partisans de celui de Cantorberi tombèrent sur ceux de l'archevêque d'Yorck , terrassèrent ce prélat , le foulèrent aux pieds ; & il fut emporté à demi-mort. L'assemblée plus calme condamna l'archevêque de Cantorberi à donner au légat qui la présidoit , une somme d'argent pour assoupir cette affaire.

Fawkes de Breauté , après trente-cinq jugemens rendus contre lui sur

314 MŒURS, USAGES

les plaintes de ceux qu'il avoit expulsés violemment de leurs possessions, se présenta à main armée au tribunal où il avoit été condamné ; saisit le juge qui avoit prononcé les sentences, & l'emprisonna dans le château de Bedford. Alors il déclara la guerre au roi. Fait prisonnier, on lui donna la vie ; & on se contenta de le bannir.

1227, On accusa Hubert Dubourg d'avoir gagné l'affection de son maître par l'effet d'un charme magique, d'avoir volé dans le trésor royal un talisman de pierre précieuse, qui avoit la vertu de rendre invulnérable celui qui le portoit, & d'avoir envoyé cette merveille inexprimable au prince de Galles.

1247, Roger de Thurkesby, l'un des justiciers de Henri III, s'écrioit : « Hélas ! dans quel tems sommes-nous ? La cour civile s'est corrompue, à l'imitation de l'ecclésiastique ; & la rivière est empoisonnée par cette fontaine. »

1262, La situation de l'Angleterre, & celle de la plupart des royaumes Européens pendant ce période de tems, étoient assez étranges. On n'entretenoit aucune forces militaires sur pied ; cependant

à proprement parler, l'épée n'étoit pas entre les mains du peuple ; la défense de la communauté étoit totalement confiée aux barons. Après avoir fait quelques efforts, soit contre leur propre souverain, soit contre les ennemis du dehors, comme ces tenants militaires retournoient sur leurs foyers, les armées se trouvoient dissoutes ; & on ne les rassembloit pas à volonté. Il étoit donc facile à quelques barons, qui s'unissoient, de prévenir le parti contraire, de rassembler tout-à-coup leurs troupes, & d'entrer en campagne à l'improviste, avec une armée que leurs adversaires, quoiqu'égaux, ou même supérieurs, n'osoient combattre : de-là, tant de révolutions subites dans ces gouvernemens ; de-là tant de victoires d'une faction sur l'autre, sans donner de bataille ; & de-là aussi arrivoit-il que l'avantage apparent d'un parti étoit rarement un présage sûr de la durée de sa puissance & de son autorité.

Il paroît qu'alors la haute & la petite noblesse d'Angleterre dédaignoient la langue de leur pays natal, & ne se

Oij

316 MŒURS, USAGES
servoient familièrement, & même
quelque tems après, que de la langue
françoise.

1264.

Les Anglois ne connoissoient pas encore l'art de teindre les étoffes de laine : ils les portoient blanches, sans avoir reçu la dernière main du manufacturier.

1272.

Dans le parlement convoqué à Marlebridge, on fit une loi qui ordonna que les créanciers d'un mineur n'exigeroient de lui aucun intérêt de leur argent, pendant sa minorité. Cette loi étoit très-raisonnable, puisque les biens des mineurs étant toujours entre les mains de leurs seigneurs, ils ne pouvoient payer d'intérêt, tant qu'ils n'avoient point de revenus. La charte du roi Jean leur accordoit cet adoucissement. Il fut omis dans celle de Henri III, sans qu'on en sçache la raison ; mais il leur fut rendu dans le statut de Marlebridge. La plupart des autres articles de ce statut ont pour objet de restreindre l'autorité oppressive des shérifs, ainsi que les violences & les iniquités commises en saisissant les troupeaux & les autres effets. Les bestiaux

& les instrumens du labourage composoient alors les principales richesses du peuple.

On renouvela, sous Henri III, la fable que les Juifs crucifioient un enfant en dérision des souffrances du Sauveur. Il y en eut huit de pendus en même tems pour ce crime.

On découvrit que plusieurs officiers de la maison même de Henri III étoient complices des vols qui se faisoient alors très-communément sur les grands chemins. Ils alléguèrent, pour leur excuse, que, ne recevant aucun gage de Sa Majesté, il falloit qu'ils volassent pour se soutenir. Les chevaliers & les écuyers qui étoient voleurs furent condamnés à donner la moitié de leurs biens mobiliers, s'ils n'avoient point de terre, & à fournir caution suffisante pour garantir qu'ils ne troubleroient plus la paix du royaume. Les esprits embarrassés dans le labyrinthe de la fausse littérature & de la fausse philosophie du tems n'avoient, pour s'en dégager, qu'un foible reste de sens commun.

Robert Brus, qui commandoit l'armée Ecoissoise, engagea un combat

118 MŒURS, USAGES

singulier avec Henri de Bohun, de la maison d'Héréfort, qu'il fendit d'un coup de hache jusqu'au menton, à la vue des deux armées; & le cheval anglois s'enfuit précipitamment vers le principal corps de bataille.

1315.

Tous les Etats Européens, surtout l'Angleterre, ignoroient alors ce qu'étoit la place de premier ministre, si bien connue aujourd'hui dans toutes les monarchies régulières. Le peuple ne pouvoit pas se faire la notion d'un homme qui, toujours dans le rang de sujet, eût l'autorité d'un Souverain, soulageât le prince du fardeau des affaires, suppléât à son défaut d'expérience ou de capacité, & soutint tous les droits de la couronne, sans avilir la haute noblesse, par la soumission qu'elle marquoit pour son pouvoir momentané.

1322.

Les loix, sous Edouard II, étoient si peu respectées en Angleterre, que même, lorsqu'on auroit pu les observer sans aucun inconvénient, les vainqueurs, dans l'un ou l'autre parti, croyoient inutile d'avoir des égards pour elles. Lancastre, premier prince du sang, coupable d'une rébellion dé-

clarée, & pris les armes à la main, au lieu d'être jugé par les loix de son pays, qui prononçoient expressement la peine de mort pour ce crime, fut condamné par une cour martiale, & exécuté. On le vêtit d'un habit grossier; on le plaça sur une roffe sans bride: on le coëffa d'un capuchon; &, dans cet état ridicule, on le mena, aux huées du peuple, sur un monticule près de Pomfret, l'un de ses propres châteaux, où on lui trancha la tête.

Il étoit alors d'usage aux princes & aux grands-seigneurs, de constituer parmi leurs biens, comme effets importants, leurs lits de velours & leurs robes de soie, de la même manière que leurs terres & leurs maisons de campagne. Parmi les effets de Gavaston, donnés, après sa mort, au comte de Lancastre, on inventoria des ceintures relevées en or, des chemises brodées & des vestes de soie.

Entr'autres effets que le vieux Spenser disoit avoir été pillés dans ses maisons par les barons, il comptoit vingt-huit mille brebis, mille bœufs & génisses, douze mille vaches avec leur portée de deux ans, cinq cens soi-

xante chevaux de charroi, deux mille porcs, six cens flèches de lard, quatre-vingt bœufs & six cens moutons salés, dix tonnes de cidre; des armes pour deux cens hommes, & d'autres ustensiles & munitions de guerre. Ce que l'on doit conclure de ces détails, c'est que les barons de ce tems faisoient valoir eux-mêmes la plus grande partie de leurs terres. Leur produit se consommait en hospitalités rustiques, par le seigneur & ses officiers. Ces seigneurs entretenoient un grand nombre de gens oisifs à leurs gages, & qu'on appelloit alors des *retainers*, prêts à commettre tous les désordres & les mauvaises actions qu'ils exigeoient d'eux, qui vivoient sur leurs terres, & qui étoient entièrement à leur disposition. Au lieu d'avoir recours aux tribunaux judiciaires, dans les occasions, ils se faisoient ordinairement justice eux-mêmes à force ouverte.

XIV. siècle.

Entr'autres idées bizarres de ce tems, on imagina que les personnes atteintes de la lèpre, maladie très-commune alors, avoient complotté avec les Sarasins, d'empoisonner toutes les sources & les fontaines. La joie bar-

bare d'avoir un prétexte pour se débarrasser de ces malheureux que l'on trouvoit à charge, en fit condamner plusieurs à être brûlés vifs. Sur cette chimérique accusation, plusieurs Juifs enveloppés dans la même affaire subirent des peines capitales; & tous leurs biens furent confisqués en conséquence.

Le parlement condamna Mortimer à la mort, sur la prétendue notoriété de faits. Ainsi, sans observer d'autre formalité, sans écouter sa défense, sans entendre un seul témoin, il fut pendu à un gibet, dans le voisinage de Londres. Un fait remarquable est que cette sentence fut cassée plus de vingt ans après, en considération du fils de Mortimer, & qu'on en donna pour raison l'irrégularité de la procédure. Les principes des loix & de l'équité n'étoient pas assez puissans en Angleterre, pour empêcher de rendre un jugement inique contre quiconque étoit hâi de la faction dominante; mais il suffisoit pour le faire annuler, si le coupable ou ses amis pouvoient avoir un retour de crédit.

1330.

322 MŒURS, USAGES

1331.

Edouard expédia, cette année, des *writs*, ou ordres à tous les juges d'administrer la justice, sans égards aux ordres arbitraires des ministres.

1338.

Edouard III prit le titre de Roi de France. C'est de cette époque que nous pouvons dater la naissance de l'animosité que les Anglois ont constamment marquée pour les François, qui influe si évidemment sur tout ce qu'ils ont à traiter ensemble, & qui a été & continue d'être la source de tant de résolutions imprudentes & précipitées, qu'ils ont prises contre eux. Sous tous les règnes précédens, à commencer depuis la conquête, les divisions entre les deux couronnes n'avoient été qu'accidentelles & momentanées. Jamais elles n'avoient produit d'événemens assez considérables, ni fait répandre assez de sang, pour que les traces n'en fussent plus aisément effacées par le premier traité de paix. Les grands seigneurs d'Angleterre, & les plus simples gentilshommes se vantoient de leur origine françoise, ou normande. Ils affectoient d'employer la langue de ce pays, dans tous les actes publics,

& même dans la conversation familière ; & , comme la cour & les armées étoient toujours remplies de nobleffe arrivée de quelques-unes des provinces de France , les deux peuples furent plus mêlés , pendant plusieurs siècles , qu'aucune des nations distinctes dont l'Histoire fasse mention. Mais les prétentions fatales d'Edouard III rompirent cette bonne intelligence , & laissèrent des germes d'antipathie à sa place , sur-tout dans le cœur des Anglois.

A l'occasion du traitement honorable que le roi Edouard fit à Jean , roi de France , son prisonnier , M. Hume dit :

1357.

» En réfléchissant sur une conduite
» si noble , il est impossible de ne pas
» appercevoir l'effet avantageux des
» antiques & romanesques principes
» de chevalerie , puisqu'ils étoient capables , même dans ces tems d'ignorance & de grossièreté , d'élever les âmes à ce degré de magnanimité , inconnue chez des peuples (a) , & dans des siècles plus éclairés. »

(a) Les Romains,

314 MŒURS, USAGES

Ce fut sous le règne d'Edouard III, que le titre de Duc s'introduisit en Angleterre.

1367.

Les historiens de ce siècle s'étendent ordinairement beaucoup sur la description du choc des armées, sur la valeur des combattans, le sang répandu, & divers événemens de la journée; mais, quoiqu'alors de petites rencontres fussent souvent bien disputées, la discipline étoit encore trop imparfaite, pour que les grandes armées conservassent de l'ordre. & telles de leurs actions, auxquelles on donne le nom de *bataille*, mériteroient plutôt celui de *déroute*. Henri de Transamare fut défait, mis en fuite, & perdit plus de vingt mille hommes, tandis qu'il n'y eut de tué, du côté des Anglois, que quatre cavaliers & quarante soldats.

Le parlement d'Angleterre acquit, sous le règne d'Edouard III, plus de considération, & une autorité plus régulière que dans aucun des siècles précédens. La chambre des communes même, qui, pendant le tems des troubles & des factions, étoit naturellement opprimée par le pouvoir supérieur de la couronne & des pairs, com-

mença à paroître de quelque poids dans la constitution du gouvernement. Vers les dernières années de ce prince, ses ministres furent déferés au parlement, &, en particulier, le lord Latimer, qui fut la victime de ce nouvel accroissement d'autorité. Ce corps, devenu imposant, obligea, par ses remontrances, Edouard même à congédier sa maîtresse. On donna aussi plus d'attention à l'élection des membres de cette assemblée; & les avocats, dont le mérite étoit alors très-médiocre, en furent totalement exclus pendant plusieurs parlemens.

Edouard III. réduisit le crime de haute trahison à trois chefs; celui de conspirer la mort du roi, de lever l'étendard de la guerre contre lui, & de se jeter dans le parti de ses ennemis.

Il y avoit si peu de police en Angleterre, sous le règne d'Edouard III, que le roi de Chypre, qui visita ce royaume, dans ce tems, fut dépouillé & volé, lui & toute sa suite, sur le grand chemin.

Les soldats, sous le règne d'E-

douard III, n'étoient enrôlés que pour un tems très-court. Ils passaient le reste de l'année dans l'oisiveté. Une campagne lucrative par la paye, le pillage & la rançon des prisonniers étoient regardés comme une petite fortune.

RICHARD II.
1388.

Les chefs des mécontents se présentèrent tous armés devant le roi, accusèrent ses favoris & ses ministres, & jetterent leurs gantelets à ses pieds, offrant fièrement de soutenir la vérité de leur accusation par la voie du duel.

1398.

Avant que de se dissoudre, le parlement nomma un comité de douze lords, & de six membres des communes, qu'il revêtit du pouvoir des chambres haute & basse, qu'il autorisa à finir toutes les affaires qui avoient été entamées devant ces deux chambres, & qu'elles n'avoient pas eu le loisir de terminer. Un tel pouvoir donné à des commissaires étoit une chose inusitée; &, quoique limité dans son objet, il auroit pu porter coup à la constitution de l'Etat, ou dans son exercice actuel, ou comme exemple pour l'avenir. Mais l'événement, qui donna lieu à des mesures si étran-

ges,
naire
ment

Le
d'Hé
jurier
accu
arme
com
que l
parle
voirs
long
l'usage
prés

L
étant
s'y re
missa
duel
pion

A
men
on t
qu
ral
ou
un
ga

ges, fut très-imprévu, très-extraordinaire, & captiva l'attention du parlement.

Le duc de Nortfolck, accusé par celui d'Héréfort d'avoir tenu des discours injurieux au roi, accepta l'offre que son accusateur lui fit de le lui soutenir les armes à la main. Le lieu, le tems du combat convenu, il pouvoit arriver que la puissance législative intervînt. Le parlement aima mieux confier ses pouvoirs à des commissaires, que de prolonger la session au-delà du tems que l'usage & les convenances générales prescrivoient.

Le jour marqué pour le combat étant arrivé, le roi & toute sa cour s'y rendit, &, d'accord avec les commissaires du parlement, empêcha le duel, & ordonna que les deux champions quitteroient le royaume.

A la tête d'une loi donnée au commencement du règne de Richard II, on trouve ce préambule : « D'autant
 » que diverses personnes peu considé-
 » rables par leurs possessions en terre,
 » ou en autre nature de biens, ont
 » une suite nombreuse de gens à leurs
 » gages, aussi-bien d'écuyers que d'au-

XIV. siècles

328 MŒURS, USAGES

» tres, en plusieurs parties du royaume,
 » leur donnent, tous les ans, un cha-
 » peau & un habit complet, & reti-
 » rent d'eux la valeur, & peut-être
 » le double de la valeur de ces avan-
 » ces, pour contracter le *covenant*,
 » c'est-à-dire l'engagement réciproque
 » de se soutenir dans toutes les querel-
 » les, raisonnables ou déraisonnables,
 » au grand dommage & préjudice du
 » peuple. » Ce préambule contient
 l'image fidele de l'état du royaume.

1377.

La chambre des communes, de-
 venue le théâtre des affaires, se choisit,
 pour la première fois, un orateur qui
 pût conserver l'ordre au milieu de ses
 débats, & maintenir les formes né-
 cessaires dans toute assemblée nom-
 breuse. Pierre De la Mare fut celui
 qu'elle nomma, & le même homme
 que le feu roi avoit fait arrêter & met-
 tre en prison, pour avoir parlé libre-
 ment de ses ministres & de sa maî-
 tresse.

La chambre des communes pré-
 senta une requête à la chambre des
 pairs, pour la supplier de former un
 conseil de neuf personnes qui eussent
 la direction des affaires publiques, &

qui veillassent sur l'éducation & sur la conduite du jeune roi.

Dès le commencement de l'assemblée du parlement, les pairs firent éclater l'empchement le plus fougueux. Quarante gantelets, ce signal de la fureur de se battre, furent jetés sur le plancher de la chambre haute, par des lords qui se défièrent mutuellement au combat. Les noms outrageans de *menteurs* & de *traîtres* retentirent de tous côtés.

1399.

La pauvreté de tous les souverains d'Europe, & le peu de ressources qu'ils pouvoient tirer de leurs Etats causoient ces interruptions continuelles dans leurs hostilités respectives. Quoique les maximes des guerres fussent, en général, très-destructives, les opérations militaires n'étoient que des incursions qu'ils faisoient les uns chez les autres, sans aucun plan réglé.

HENRI V.

1415.

La première commission d'Array, c'est-à-dire d'inspecteur des troupes dont nous trouvons un exemple, fut expédiée sous ce règne. La partie militaire du système féodal étoit presque entièrement abolie. Sous ce prince, des commissaires furent envoyés dans

1422.

330 MŒURS, USAGES

toutes les provinces de l'Angleterre pour passer en revue tous les hommes libres en état de porter les armes, & les diviser par compagnies, & les tenir en état de faire face aux ennemis. Telle est l'époque de la création d'une nouvelle milice substituée à la milice féodale.

Le revenu ordinaire de l'Angleterre, sous Henri V, étoit de 55540 liv. sterlings. La dépense ordinaire du gouvernement montoit à 52507 liv. 16 s. sterlings, & 10 pences. Par conséquent il ne restoit au roi, pour les dépenses de sa maison, ambassade, &c. que 3206 liv. 14 s. sterlings. Les subsides qu'il tira de son peuple monterent à 203000 liv. sterlings.

La paye d'un archer étoit de six pences par jour; celle d'un cavalier de deux schellings.

La seule ville de Calais coûtoit à l'Angleterre une dépense annuelle de 19119 liv. sterlings; ce qui excédoit le tiers des charges ordinaires de la couronne en tems de paix.

L'Irlande coûtoit 2000 liv. sterlings au-delà de ce qu'elle rapportoit.

Jusqu'au règne d'Edouard III, la

nomination de l'argent n'avoit pas changé : une livre sterling étoit toujours une livre de poids ; ce qui fait environ trois livres de notre monnoie actuelle. Ce prince tira de la livre de douze onces vingt-deux schellings, & ensuite vingt-cinq. Henri V frappa la monnoie sur le pied de trente schellings par livre pesant.

Le duc de Suffolck, obligé de se rendre prisonnier à un François nommé *Regnaud*, lui demanda s'il étoit gentilhomme ? *Regnaud* l'en assura. Suffolck s'informa alors s'il étoit chevalier ; & ayant appris qu'il ne l'étoit pas : « Hé bien donc ! reprit Suffolck, je vous fais chevalier ; » sur quoi il le frappa légèrement de son épée, pour le créer son confrere, & la lui rendit ensuite.

Le défaut d'industrie, de commerce & de police, dans cet âge, avoit rendu toutes les nations Européennes, & la France & l'Angleterre, autant que les autres, incapables de soutenir le fardeau de la guerre, lorsqu'elle se prolongeoit au-delà d'une campagne. Toutes les opérations militaires se bornoient à des surprises de places, des rencontres de partis, & des incur-

HENRI IV.

1429.

sions dans le plat pays, qu'entrepre-
noient de petits corps formés à l'in-
proviste par les garnisons voisines.

Les princes & la noblesse alloient
alors à la guerre à des conditions très
désavantageuses pour eux. S'ils étoient
faits prisonniers, il falloit qu'ils le fus-
sent toute leur vie, ou qu'ils rachetaient
leur liberté au prix qu'il plaisoit
aux vainqueurs d'y mettre, & qui sou-
vent réduisoit leur maison à l'indi-
gence.

Sous Henri VI, on réduisit le nom-
bre des électeurs à ceux qui possé-
doient en terres libres de toutes char-
ges, dans la province, la valeur de qua-
rante schellings par an. Cette somme
équivaloit à près de vingt livres de la
monnoie de notre tems; & il auroit été
à souhaiter qu'on eût conservé l'esprit,
aussi-bien que la lettre, de ce statut.

Edouard IV.

1461.

Les opérations du parlement d'An-
gleterre, dans ce siècle, nous four-
nissent des exemples d'un étrange con-
traste de liberté & de servitude. Il hé-
ritoit à donner, & quelquefois refu-
soit au roi les plus minces subsides, les

plus nécessaires pour défrayer le gouvernement, & même les plus indispensables pour soutenir les guerres que ce corps, aussi bien que la nation, souhaitoit passionnément qu'on entreprît; mais il ne balançoit jamais, lorsqu'il étoit question de concourir aux actes de tyrannie les plus évidens contre les particuliers, quelque distingués qu'ils fussent par la naissance ou par le mérite.

Il est un dernier point pour la dégradation, ainsi que pour la gradation, d'où toutes les affaires humaines rétrogradent dans une progression contraire, au-delà duquel elles passent rarement, dans l'un & dans l'autre cas. Le moment où les peuples de la Chrétienté étoient le plus enfoncés dans leurs ténèbres épaisses, & conséquemment le plus livrés aux désordres de toute nature, peut être fixé au onzième siècle, à-peu-près vers le tems de Guillaume le Conquérant. Ce fut de cette époque que le soleil des sciences commença à remonter sur l'horizon, & jeta quelques rayons lumineux, qui précéderent le brillant matin de la renaissance des lettres, dans le quin-

334 MŒURS, USAGES

zième siècle. Aucun événement n'y contribua davantage aux progrès de ce siècle, que celui qu'on n'a pas beaucoup remarqué ; la découverte accidentelle d'une copie du Digeste de Justinien, trouvée, en 1335, dans la ville d'Almasi en Italie.

Henri VII.

Pour favoriser l'exercice de l'arbalète ou de l'arc, on ordonna en Angleterre, sous Henri VII, qu'aucune flèche ne se vendroit pas plus de six schellings & quatre pences. L'effet de ce règlement fut ou que le peuple n'eut point de flèche, ou qu'il n'en eut que de mauvaises.

Les Grecs, parmi lesquels quelque reste de sçavoir s'étoit conservé, dispersés par les Barbares, se réfugièrent en Italie. Ils y portèrent, avec leur langue sublime, une teinture de leur science & de leur goût exquis pour la poésie & l'éloquence. Environ dans le même tems, la pureté de la langue latine sembla renaître. L'étude de l'antiquité devint à la mode ; & le goût de la littérature se répandit chez toutes les nations de l'Europe. L'art de l'im-

primerie, inventé aussi alors, facilita encore les progrès de toutes ces connoissances. L'invention de la poudre à canon changea l'art de la guerre. Des innovations importantes furent faites bien-tôt dans la religion. Non-seulement elles influèrent sur le système politique des Etats qui les adoptèrent, mais aussi sur celui des Etats qui restèrent attachés à leur doctrine. Une révolution générale s'opéra ainsi dans les affaires de cette partie du monde. L'Europe parvint, à l'égard du commerce, des arts, des sciences, de la politique du gouvernement, & de l'agriculture, à la situation dans laquelle elle a persévéré depuis.

Henri VIII.

Jacques, roi d'Ecosse, fut encore fortement excité à prendre parti en faveur des François contre les Anglois, par les invitations d'Anne, reine de France, dont il avoit toujours été le chevalier dans tous les tournois. Elle somma ce monarque, selon les loix de la galanterie romanesque, alors à la mode, de s'armer pour sa défense,

336 MŒURS, USAGES

& de prouver qu'il étoit son loyal & courageux champion.

Quoique le fameux duel proposé entre Charles-Quint & François n'eût aucune suite à l'égard de ce prince même, il produisit une altération considérable dans les mœurs de ce siècle. L'usage des combats particuliers, qui faisoit partie d'une jurisprudence antique & barbare, s'observoit encore dans les occasions solennelles : cet usage étoit même autorisé par le magistrat civil. Bientôt le duel devint à la mode dans les occasions les plus frivoles : bientôt sur les moindres injures, on se crut fondé, & même obligé en honneur à se venger de ses ennemis par cette voie. Ces maximes, aussi absurdes qu'héroïques, firent répandre le sang le plus illustre de la Chrétienté, pendant plus de deux siècles ; & , malgré la sévérité des loix, l'empire des préjugés n'est pas encore détruit sur cet article.

1513.

Après la bataille de Flouden, gagnée par les Anglois sur les Ecoissois, le corps de Jacques, roi de ceux-ci, fut trouvé sur le champ de bataille.

On

On l
& on
garda
l'hon
Jacqu
d'exo
à car
Fran
siège
qui p
des fr
solut
Le
mier
empl
dans
ses &
faiso
par u
veno
froit
leurs
plus
port
d'arg
autre
mêm
Le p
dinal

On le mit dans un cercueil de plomb, & on l'envoya à Londres, où on le garda quelque tems, sans lui accorder l'honneur de la sépulture, parce que Jacques étoit mort sous la sentence d'excommunication lancée contre lui, à cause de sa confédération avec la France, & de son opposition au saint siège. Mais, à la priere de Henri VIII, qui prétendit que ce prince avoit donné des signes de repentance, il obtint l'absolution; & son corps fut enterré.

Le cardinal de Wolsey fut le premier ecclésiastique d'Angleterre, qui employa l'or & la soie non-seulement dans ses vêtemens, mais sur les houpes & les harnois de ses chevaux. Il se faisoit porter son chapeau de cardinal par un homme de qualité; &, lorsqu'il venoit à la chapelle du roi, il ne souffroit pas que le chapeau fût posé ailleurs que sur l'autel. Un prêtre de la plus belle figure qu'il pût le trouver, portoit aussi devant lui une colonne d'argent terminée par une croix. Un autre le suivoit portant la croix d'Yorck, même dans le diocèse de Cantorbéry. Le peuple rioit de l'ostentation du cardinal, & disoit, en plaisantant, qu'on

338 MŒURS, USAGES

voyoit bien qu'une croix ne suffisoit pas pour expier ses péchés.

1539.

Henri VIII voulant connoître par lui-même, si une des filles du duc de Guise, que François I lui offroit pour femme, étoit digne de lui, pria ce prince d'accepter une conférence avec lui à Calais, & d'amener à sa suite les deux princesses de Guise; mais la galanterie du roi de France fut blessée de cette proposition. Il se piquoit de trop d'égard pour le beau sexe, pour conduire ainsi des femmes de qualité, comme des chevaux au marché, que le caprice des marchands y choisit ou y rejette, selon qu'ils lui conviennent ou lui déplaisent.

1543.

On fit une loi cette année pour régler les titres ordinaires du roi. Cet acte parlementaire statua qu'à l'avenir le roi se qualifieroit Roi d'Angleterre, de France & d'Irlande, Défenseur de la Foi, & suprême Chef sur la terre, de l'Eglise d'Angleterre & d'Irlande. Il y avoit une incon séquence palpable à retenir le titre de Défenseur de la Foi, que l'Eglise de Rome avoit conféré sur Henri VIII, pour avoir défendu la cause contre Luther, & d'y joindre

pendant la suprématie ecclésiastique, totalement opposée aux prétentions de cette Eglise.

Le canon étoit alors si mal servi, sur-tout sur les vaisseaux, qu'un auteur François rapporte comme une circonstance singulière, que les flottes Françoises & Angloises, qui se rencontrèrent cette année, ayent tiré chacune, en deux heures de combat, trois cens coups de canon. Il n'est pas de notre tems un gros vaisseau qui n'en tire autant à lui seul.

1545.

L'ignorance étoit telle, & même si générale dans ce siècle, qu'en Ecosse la plupart des prêtres croyoient Luther auteur du nouveau Testament, & annonçoient que l'ancien seul étoit la parole de Dieu.

1547.

Dans l'université de S. André d'Ecosse, il s'éleva une grande dispute pour sçavoir si l'Oraison dominicale devoit s'adresser à Dieu ou aux saints. Les uns soutinrent qu'elle s'adressoit à Dieu *formaliter*, & aux saints *materialiter*; d'autres, à Dieu *principaliter*, & aux saints *minimis principaliter*. Ceux-ci vouloient que ce fût *ultimatum*, &

340 MŒURS, USAGES

non ultimæ. Mais le plus grand nombre sembloit persuadé que cette priere se disoit à Dieu *cupiendo strictè*, & aux saints, *cupiendo largè.* Un simp'e frere, qui servoit le sous-prieur, imaginant qu'il y avoit quelque matiere importante sur le tapis, qui occasionnoit tant de conférences entre les docteurs, lui demanda un jour de quoi il étoit question? Le sous-prieur lui répondit: » Tom, (c'étoit le nom du frere) nous » ne pouvons pas nous accorder pour » déterminer à qui le *Pater noster* doit » être adressé? » A qui? mon » pere, repliqua Tom; mais c'est à » Dieu. » . . . Fort bien! ajoûta le » sous-prieur. Mais que ferons-nous » donc avec les saints? » . . . Donnez- » leur les *Ave* & le *Credo.* » Cette réponse fut répandue; & la plupart dirent qu'il avoit donné une décision plus sages que tous les docteurs n'avoient fait avec toutes leurs distinctions.

ELIZABETH.

1561.

Les Ecoissois n'avoient alors aucune idée de cette urbanité, de ces arts agréables qui forment & adoucissent le commerce de la vie. Livrés tout entiers aux fureurs du fanatisme qu

augm
étoie
ture
D
plant
tems
T
sante
fêtes
empl
public
rien
desse
faire
les an
velle
Le
étoien
penda
contin
ses, &
ristocr
la cou
cheffes
immen
velles
rent,
les art
douce

augmentoit leur férocité naturelle, ils étoient également incapables de culture & d'humanité.

Drake apporta en Angleterre la plante du tabac; & c'est depuis ce tems que les Anglois en font usage.

Telle étoit alors la disposition naissante du génie Anglois. Au lieu des fêtes & des spectacles publics, qu'on employoit anciennement chez les républicains pour gagner la populace, rien ne favorisoit si efficacement les desseins d'un chef ambitieux, pour se faire des créatures en Angleterre, que les amusemens fanatiques de la nouvelle religion.

Les mœurs du siècle d'Elizabeth étoient une cause générale, qui opéra pendant tout ce tems-là, qui tendit continuellement à diminuer les richesses, & encore plus l'influence de l'Aristocratie, auparavant si formidable à la couronne & au peuple. Les richesses du luxe dissipèrent les fortunes immenses des anciens barons: les nouvelles occasions de dépenses soutinrent, enrichirent les commerçans & les artistes. Ils vécurent alors dans une douce indépendance du fruit de leur

1581.

1600.

342 MŒURS, USAGES

propre industrie. Un grand seigneur au lieu du despotisme qu'il étoit accoutumé de déployer sur des gens nourris à sa table, ou à ses gages, ne conserva sur eux que la supériorité modérée de celui qui commande un ouvrage, sur celui qui l'exécute ; et le peu de subordination dont l'Etat n'a jamais rien à craindre.

A la fin du seizième siècle, où tous les arts de la vie civile étoient cultivés avec ardeur par toutes les nations Chrétiennes, l'Irlande, dont le climat est tempéré, qui jouit d'un sol fertile, qui est accessible dans sa situation, & qui possède une infinité de ports, ne laissoit pas, avec tous ces avantages, de se voir couverte d'habitans dont les usages & les mœurs avoient beaucoup de ressemblance avec ceux des sauvages.

JACQUES I. L'érudition & les profondes moralités prévalurent sur la galanterie & le goût, dans les fêtes que le roi Jacques donna à celui de Danemarck. Ce furent des représentations de mystères, des allégories & des allusions. L'Italie servoit alors de modèle aux autres nations de l'Europe, pour tout ce qu'on

nomme *esprit & fêtes galantes*. La France même, qui l'a si fort emporté depuis dans ses recherches d'élégance & de plaisir, se bornoit alors à copier servilement les inventions pesantes & romanesques de ses voisins méridionaux.

Les grands d'Angleterre, sous Jacques I, & sous ses prédécesseurs, cherchoient moins dans leurs dépenses la commodité & le vrai plaisir, que la pompe & l'étalage d'un nombreux cortège. Celui du comte de Nottingham, dans son ambassade d'Espagne, étoit de cinq cens personnes. Le comte de Hertford, dans son ambassade de Bruxelles, avoit trois cens gentilshommes à sa suite.

C'étoit alors un usage fort commun en Angleterre d'abandonner le travail de l'agriculture, & d'enclorre les champs de haie ou de pieux pour le pâturage : cet abus dépeuploit le royaume.

En Irlande, tout crime se rachetoit : le meurtre même s'exploit par une somme. Chaque Irlandois avoit son prix ; & ce prix étoit proportionné à la condition : il se nommoit *éric*. Lors-

que le chevalier Guillaume Fitz Williams, alors vice-roi de l'isle, dit à Maquire que son intention étoit d'envoyer un shériff dans le canton de Fermanna, qu'on venoit d'ériger en comté soumis aux loix d'Angleterre. « Votre » shériff, répondit Maquire, sera » bien reçu de moi; mais commencez » par m'apprendre son *éric*, ou la valeur de sa tête, afin que si quelqu'un » de mes gens la lui coupe, je puisse » lever cette somme sur le comté. »

1664.

Anciennement les rois exigeoient eux-mêmes qu'on n'élût pour membre du parlement aucun officier de leur maison. Dans ce tems, une place à la chambre des communes étoit regardée comme un fardeau. On cessa de penser ainsi sous Jacques I; & la cour commença à distribuer aux membres du parlement tous les offices considérables.

On ne connoissoit pas alors ces violentes extrémités d'industrie & de débauche, d'économie & de profusion, de politesse & de grossièreté, de fanatisme & de septicisme. La candeur, la bonne foi, la modestie étoient les seules qualités que les Anglois de ce siècle

avoient en commun avec ceux d'aujourd'hui. On attachoit un grand prix à l'honneur de la naissance ; & c'étoit par la dignité & la noblesse des manieres que les personnes de qualité se distinguoient du commun. Les grandes richesses acquises par le négoce étoient rares , & n'avoient pas encore été capables de confondre tous les rangs , en se faisant regarder comme le principal fondement de la distinction dans le commerce ordinaire de la vie. On donnoit beaucoup au cérémonial ; & les grands étoient peu familiers.

Les honneurs civils qui tiennent aujourd'hui le premier rang étoient subordonnés , dans ce tems , aux militaires. La passion de la jeune noblesse étoit de se distinguer dans les armes. On vit aussi plus que jamais prévaloir les duels ; c'étoit la suite de l'esprit de chevalerie qui avoit régné auparavant.

La liberté du commerce entre les deux sexes étoit soufferte avec indulgence , mais sans corruption dans les mœurs. La cour même y mettoit peu d'exception. Le goût de la vie champêtre étoit commun à toute la noblesse Angloise. Le progrès des arts ,

des plaisirs & de l'esprit de société ne faisoit que commencer à produire du penchant pour la vie douce & plus civilisée des villes. Jacques I, qui craignoit que ce penchant ne fit de trop grands progrès, pressoit les gentilshommes de province d'habiter leurs châteaux. « Messieurs, leur disoit-il, » à Londres vous êtes comme des » vaisseaux en mer qui ne paroissent » rien ; mais dans vos villages de province, vous ressemblez à des vaisseaux sur une rivière, qui ont une » fort grande apparence. » Ce prince fit plus : il donna des proclamations sévères pour les obliger à quitter Londres.

Jacques I, en bannissant les femmes de sa cour, lui avoit donné plutôt l'apparence d'une foire & d'une assemblée de négoce, que du séjour d'un grand roi.

CHARLES E.

1628.

Ce prince demanda instamment que la question fût employée pour arracher à Felton, assassin du duc de Buckingham, la connoissance de ses complices ; mais les juges déclarèrent que cette pratique étoit contraire aux loix du pays, quoiqu'anciennement

elle n'y eût pas été sans exemples. Les jaloux scrupules de la chambre des communes leur avoient appris à raisonner plus scrupuleusement sur les loix.

1640.

Tant d'entreprises contraires aux loix, tant de mesures encore plus suspectes & plus imprudentes, & la courageuse opposition de tant de citoyens, au milieu des persécutions & du danger, avoient disposé les esprits, dans toute la nation, à n'honorer que les adversaires déclarés du roi & de ses ministres. On ne connoissoit plus d'autres patriotes, d'autres amateurs du bien public, d'autres héros, ni peut-être d'autres vrais chrétiens. Une complaisance raisonnable pour la cour étoit une dépendance d'esclave; le respect pour le roi, une flatterie servile; la confiance à ses promesses, une honteuse prostitution: ce tour général d'esprit, qui a plus ou moins prévalu en Angleterre, l'espace d'un siècle & demi, & qui a causé beaucoup de mal, ou beaucoup de bien, dans les affaires publiques, n'a jamais été plus dominant que sous le règne de Charles I.

348 MŒURS, USAGES

Dans ce siècle chagrin, les irrégularités du plaisir étoient plus honteuses que les crimes les plus odieux. On confondit les foiblesses avec les trahisons.

Le bruit, la fureur, les déclamations affectées & l'hypocrisie furent la seule rhétorique qui se fit entendre, & qui s'attira de l'attention dans ce tumulte de toutes les passions & de tous les préjugés.

Il faut l'avouer, à la honte de ce siècle & de l'isle Britannique, tous les désordres de l'Ecosse, sans exception, & la plûpart de ceux d'Angleterre, tiennent leur source d'une bien vile & bien méprisable origine.

Pryane, chicaneur, de Lincolnshire, avoit composé un ouvrage d'énorme grosseur, dans lequel il s'étoit proposé de décrier les spectacles. Son zèle s'étendit jusqu'aux feux de joie, & aux *mays*. « Son zèle, disoit-il, avoit commencé à s'enflammer, en observant que les comédies se vendoient mieux que les sermons, & que souvent elles étoient imprimées sur de meilleur papier que la Bible. Outre que les comédiens étoient Papistes, & de très

mauvaises mœurs, les sales de spectacles, assuroit il, étoient de vrais temples de Satan, ceux qui les fréquentoient des diables incarnés, & chaque pas de danse un pas vers l'enfer. »

 1641.

Le Puritanisme, cette mode de religion, entroit dans tous les discours & les entretiens : elle avoit part à toutes sortes d'affaires. Elle avoit anéanti toutes les douceurs & tous les amusemens de la vie ; elle avoit augmenté tous les vices avec la corruption du cœur : à peine les maladies du corps en étoient-elles exemptes ; & l'on nous apprend qu'il étoit devenu nécessaire aux médecins d'être experts dans la profession spirituelle, pour être en état d'adoucir, par des considérations théologiques, les religieuses terreurs dont les patients étoient obsédés. Le sçavoir même qui a tant de force pour aggrandir l'ame & pour humaniser le naturel, servit plutôt alors à donner un nouveau degré d'exaltation à cette phrénésie épidémique. Quoique foible encore, & loin de la perfection, il fournissoit une variété de vues à l'affreux fanatisme ; il le fondeoit sur quelque apparence de système ; il l'en-

350 MŒURS, USAGES

richissoit de différentes figures d'élo-
cution ; avantage qu'un peuple abso-
lument plongé dans l'ignorance & la
barbarie ignoroit heureusement.

La violence de l'esprit d'enthou-
siasme & de démocratie, répandu
dans toute la nation, étoit telle, qu'on
appréhendoit justement la confusion
absolue de tous les rangs & de tous
les ordres ; & , loin de s'étonner que
la plus grande partie des nobles cher-
chât un asyle sous le thrône, on devoit
être surpris qu'il y en eût quelques-
uns qui osassent l'abandonner. Mais le
torrent populaire en entraîna plusieurs,
& les écarta fort loin des vraies maxi-
mes de la politique civile.

1645.

Sur la représentation des domesti-
ques & des apprentifs, le Parlement
ordonna que le second mardi de cha-
que mois seroit un jour de plaisir &
de récréation. Les autres jours, toute
espece de plaisirs étoit interdite. Il
défendit aussi l'usage des petits pâtés,
le jour de Noël.

On ne connoît pas d'exemple d'une
armée aussi singulière que celle qui se
trouvoit alors assemblée pour le Par-
lement. La plupart des régimens

étoit
ficiè
voir
leurs
les i
occu
d'ex
tion
arme
cette
exta
réfle
teurs
natio
voie
de l
audi
illun
éma
leurs
nistr
ce
quoi
avec
pou
ploir
à ce
zèle
prit

étoient sans ministres. C'étoient les of-
 ficiers même, qui exerçoient ce de-
 voir spirituel, & qui le joignoient à
 leurs fonctions militaires. Dans tous
 les intervalles de l'action, il étoient
 occupés de sermons, de prières &
 d'exhortations, avec la même émula-
 tion qui est si nécessaire dans les
 armes pour soutenir l'honneur de
 cette profession. Les transports & les
 extases tenoient lieu d'étude & de
 réflexion; &, lorsque ces dévots ora-
 teurs s'abandonnoient à leur imagi-
 nation, dans une harangue qu'ils n'a-
 voient pas méditée, surpris eux-mêmes
 de leur éloquence, comme tous leurs
 auditeurs, ils la prenoient pour une
 illumination divine, & pour une
 émanation de l'esprit saint dans tous
 leurs quartiers, ils excluient les mi-
 nistres de la chaire; &, montant sur
 ce dangereux tribunal, ils expli-
 quoient leurs sentimens à l'assemblée,
 avec une autorité proportionné à leur
 pouvoir, à leur valeur, à leurs ex-
 ploits militaires, dont l'idée s'unissoit
 à ces apparences de ferveur & de
 zèle. Les soldats saisis du même es-
 prit employoient leurs heures de

352 MŒURS, USAGES

loisir à la priere, à la lecture de l'Écriture sainte, en conférences spirituelles, où ils comparoient les progrès de la grace dans leurs ames, & s'excitoient mutuellement à marcher avec courage dans les pénibles routes du salut. Lorsqu'ils alloient au combat, on entendoit un mélange de psaumes & de cantiques spirituels, conformes aux circonstances; & chacun s'efforçoit de noyer le sentiment du danger dans la perspective de cette couronne de gloire, qu'on pressentoit à ses yeux, dans une cause si sainte, les blessures étoient jugées méritoires, la mort un martyre; & le tumulte de l'action, loin de bannir ces pieuses chimères, en rendoit l'impression plus profonde. Jamais la nature humaine n'a paru sous une forme si remarquable, & jamais l'imagination humaine ne s'est avancée avec des élans plus vigoureux qu'irréguliers vers ces mystérieuses régions que la religion nous fait entrevoir.

 1660.

Le sombre enthousiasme, qui régnoit dans un grand nombre de Parlements, est un des plus curieux spectacles de l'Histoire moderne, & l'

plus instructif comme le plus amusant pour tout esprit philosophique. Tous les divertissemens de la vie étoient suspendus par la rigoureuse austérité des Presbytériens & des Indépendans. Les courses de chevaux, les combats de coqs étoient défendus, comme les plus énormes excès. Le combat même de cours passoit pour une pratique anti-chrétienne. Ce n'étoit pas l'inhumanité de cet exercice, c'étoit le plaisir qui paroissoit offensant.

Les mœurs des deux factions, qui divisoient alors l'Angleterre, avoient entr'elles autant d'oppositions que celles des nations les plus éloignées. « Vos amis les cavaliers, disoit un Parlementaire à un Royaliste, » sont fort dissolus »... Oui, répondit le Royaliste, » ils ont les infirmités des hommes ; mais vos amis les têtes rondes ont les vices des démons, la tyrannie, la révolte & l'esprit d'orgueil. Les Royalistes étoient gais, mais pauvres ; les Républicains riches & sombres. « Autant que l'espérance est supérieure à la crainte, disoit un pauvre & gai cavalier, » autant notre situation est préférable à celle de

République.
1660.

354 MŒURS, USAGES

» nos ennemis : nous rions , pendant
» qu'ils tremblent.»

CHARLES II.
1669.

C'étoit un ancien usage , dans l'élection de leur orateur , de consulter l'inclination du Souverain. En 1679 les communes prétendirent que l'approbation du roi n'étoit qu'une formalité simple , & qu'il ne pouvoit rejeter un orateur , sans en apporter quelque raison. On convint , par une espèce de compromis , que , des deux candidats qui se présenteroient , aucun ne seroit rien. Un troisieme fut choisi ; & son élection fut ratifiée par le roi. On en a conclu depuis , que le choix de l'orateur dépendoit uniquement de la chambre.

L'acte d'*Habeas corpus* , passé dans le Parlement de 1679 , assura la liberté du citoyen en Angleterre , en anéantissant toutes les évasions & tous les délais de la part des ministres & des juges. L'acte d'*Habeas corpus* défend qu'aucun sujet du royaume soit envoyé au-delà des mers. Un juge sous de rigoureuses peines , ne peut refuser au moindre prisonnier un ordre d'*Habeas corpus* , qui oblige le géolier de produire le corps d

prisonnier, dans la cour dont l'ordre porte le nom, & de certifier la cause de l'emprisonnement. Si la prison est à trente milles du juge, cet ordre doit être exécuté dans l'espace de trois jours, & de même à proportion, pour de plus grandes distances. Chaque prisonnier doit être accusé, dès le premier terme, après sa détention; & son procès doit être jugé au terme suivant. S'il est élargi par ordre de la cour de justice, il ne peut être remis en prison pour la même offense. Cette loi est essentiellement nécessaire pour le maintien de la liberté, dans une monarchie mixte, telle que l'Angleterre; &, comme elle est particuliere aux Anglois, cette raison suffit seule, disent-ils, pour leur faire préférer leur constitution civile à toutes les autres. Cependant il est assez difficile de concilier, avec cette extrême liberté, la police régulière d'un Etat, sur-tout celle des grandes villes.

Le peuple, sous les règnes de Charles II & de Jacques II, étoit presque revenu de cet extravagant fanatisme, qui lui avoit causé de si fâcheuses agitations. Quelques nouveaux vices qu'il

356 MŒURS, USAGES, &c.

pût acquérir, on peut mettre en doute s'il perdoit beaucoup au change, dans ce qui concerne les mœurs. L'exemple de Charles II & de ses courtisans avoit répandu la licence & la débauche dans toutes les nations. Les plaisirs de la table étoient avidement recherchés. L'amour étoit moins traité comme une passion noble, que comme un simple appétit : un sexe commençoit à perdre le caractère national de chasteté, sans être capable d'inspirer à l'autre ce qu'on nomme *sentiment* ou *délicatesse*.

Les abus de l'âge précédent, dont on peut rapporter la source aux affectations outrées de piété, avoient ouvert la carrière à l'esprit d'irréligion ; & la plupart des beaux esprits de ce tems sont accusés de Déisme.

Charles II, étant un modèle de bonne grace & d'éducation noble, introduisit dans sa nation autant de politesse, que l'esprit de faction, la plus mortelle ennemie, pouvoit le permettre. Les courtisans de ce prince furent long-tems distingués en Angleterre, par la douceur & par l'agrément de leurs manieres.

ANECDOTES.

GREGOIRE surnommé *le Grand*, *Avant la conquête des Normans.*
 n'étant encore que simple prélat, vit dans le marché de Rome quelques jeunes Saxons que les négocians de cette ville avoient achetés de leurs propres parens en Bretagne, & qu'à leur retour, ils expofoient en vente. Frapé des proportions admirables de leur personne, & de cette fleur de jeunesse, qui brilloit sur leur visage, Grégoire s'informa de quel pays pouvoient être de si beaux hommes? On lui répondit qu'ils étoient *Angles*. « On devroit plutôt les appeller *Angels*, » repliqua-t-il en jouant sur le mot, « C'est bien dommage que le prince des ténébres ait une si belle proie, & qu'une si magnifique enveloppe couvire une ame si vuide de grâce & de justice ! » Ayant appris qu'ils étoient du *Déiry*, d'une des parties du *Northumberland*. « *Déiry*, ajouta-t-il, cela est bon; ils sont appelés à la miséricorde de Dieu, qui les dérobe à sa colere, de ira. Mais,

358 ANECDOTES.

» comment, continua-t-il, nomme-t-on
 » leur roi ? »... *Ælla* ou *Ella*, lui ré-
 » pondit-on. »... *Alleluia*, s'écria-t-il,
 » il faudra que nous tâchions de faire
 » chanter les louanges de Dieu dans
 » ce royaume. » Il se prépara, en con-
 séquence, à passer lui-même en An-
 gleterre pour en convertir les habi-
 tans.

Un assassin étant venu pour tuer
 Edwin, roi de Northumberland, Lilla,
 officier de son armée, au moment
 où il s'aperçut du danger de son
 maître, se jeta au-devant de lui, &
 par-là lui sauva la vie, en perdant la
 sienne.

Parmi les miracles que ces moines
 historiens font faire à Oswald, après
 sa mort, ils placent la guérison d'un
 cheval qui, suivant eux, recouvra
 la santé, en approchant de son tom-
 beau.

**GUILLAUME le Con-
 quérant.**

Au moment où ce prince mettoit,
 en débarquant, le pied sur le rivage,
 il fit un faux-pas & tomba; mais il
 eut la présence d'esprit d'interpréter
 favorablement cette chute, en s'é-
 criant qu'il prenoit possession du pays.
 Un soldat courut aussi-tôt à une ca-

une voisine, & arracha un peu de chaume, qu'il présenta au général, comme pour l'enfaîfner du royaume.

Ce prince à la sollicitation d'Anselme, consentit à se faire couper les cheveux à la longueur qu'on lui prescrivit, & obligea ses courtisans de suivre son exemple.

HENRI I.

Un jour que ce prince & son chancelier Becket traversoient à cheval les rues de Londres, ils remarquèrent un mendiant qui trembloit de froid.

« Ne seroit-ce pas une très-bonne œuvre, dit Henri, de donner un habit chaud à ce pauvre homme, dans cette saison rigoureuse ? » ... Assurément,

répondit le chancelier; vous faites à merveille, Sire, de songer ainsi à de bonnes actions. » ... Eh bien ! il en

aura donc tout à l'heure un, s'écria le roi; » &, saisissant à ces mots le pan de l'habit du chancelier, il le tira de

toute sa force. Le chancelier se défendit quelque tems; & tous deux étoient près de perdre leurs étrières, lorsque

Becket cédant à une secousse violente, lâcha son habit. Le roi le donna au mendiant qui, ne connoissant pas la

HENRI II.

1162.

qualité des personnes, ne fut pas médiocrement surpris de ce présent.

Henri II, au couronnement de son fils, voulut le servir à table. Comme un des officiers du jeune prince lui disoit que jamais roi n'avoit été servi plus royalement. « Il n'y a rien d'extraordinaire, dit le jeune Henri, que le fils d'un comte serve le fils d'un roi. » Henri II étoit fils du comte d'Anjou.

1174.

Henri II étant arrivé, le 8 Juillet 1174, à la vue de l'église de Cantorbéry, descendit de cheval, marcha nus pieds jusqu'à la chaise de S. Thomas, se prosterna devant, jeûna sept jours entiers. Passa la nuit entière auprès des reliques de ce prétendu martyr. Non content de cela, il se soumit, pour expier son meurtre, qu'il n'avoit pas commandé, mais pour en imposer à l'esprit superstitieux de ce tems, à une pénitence encore plus singulière & plus humiliante. Il rassembla le chapitre des moines, se dépouilla lui-même de ses habits, en présence des Révérends, donna un fouet ou une discipline à chacun d'eux & présenta ses épaules nues aux coups qu'il

qu'ils jugerent à propos de faire tomber successivement sur elles; & le lendemain, il reçut l'absolution.

Foulques, curé de Névilly, avertit, dans un de ses sermons, Richard I de se défaire de ses trois vices notoires, l'orgueil, l'avarice & la volupté qu'il appelloit les *trois filles favorites du roi*. » Votre conseil est bon, lui dit ce prince; en conséquence, je donne la première aux Templiers, la seconde aux Bénédictins, la troisième à mes prélats.

Richard I, blessé à mort par un nommé *Gordon*, le fit venir devant lui, & lui dit: « Malheureux, que t'avois-je fait pour t'obliger d'attenter à ma vie? ».. Ce que vous m'avez fait, répondit froidement le prisonnier, vous avez tué de vos propres mains mon pere & mes deux freres, & vous comptiez me faire pendre moi-même. Je suis présentement en votre pouvoir, il ne tient qu'à vous de vous venger, en me condamnant aux tourmens les plus cruels. Je les souffrirai tous avec plaisir, pourvu que je puisse penser que j'ai délivré le monde d'un fléau tel que

RICHARD I.
1189.

MARTIN
1189.

1199.
1199.

362 ANECDOTES.

« vous. » Richard frappé de la vérité & de la fermeté de la réponse, amolli par les approches de la mort, pardonna à Gordon; mais ses gens le firent écorcher vif.

JEAN
Sans-Terre.
1215.

Les barons demanderent au roi qu'il remit en vigueur les Loix de saint Edouard. Ce prince le leur promit, & ne prit pour délai que jusqu'après les fêtes de Pâques, & offrit la garantie de l'archevêque de Cantorbéry, de l'évêque d'Ely & du comte de Pembroke grand maréchal; ce qui fut accepté.

HENRI III.
1231.

Les grands qui haïssoient Hubert Dubourg, à cause de son zèle à recouvrer ou à soutenir les possessions & les droits de la couronne, ne virent pas plutôt les approches de sa disgrâce qu'ils animèrent le roi contre lui, & le pressèrent de la consommer. Hubert se refugia dans une église. Henri ordonna qu'on l'en arrachât, révoqua ses ordres, les réitéra ensuite & les fit exécuter; mais le clergé obligea le prince de rendre Hubert à son asyle. Ce ministre fut contraint, peu de temps après, de se remettre entre les mains du roi, qui l'envoya prisonnier.

dans le Château des Devises. Il s'en sauva, fut chassé du royaume, y revint, rentra en faveur; regagna une grande partie de la confiance de son maître; mais ne parut jamais se soucier de se charger de nouveau du ministère.

Les barons formèrent une ligue 1233. entr'eux, contre le ministère; & lorsqu'on les somma de se rendre au parlement, ils répondirent que le roi n'avoit qu'à renvoyer les étrangers de la cour, sans quoi, ils chasseroient lui & eux du royaume, & placeroient la couronne sur une tête plus digne de la porter.

Les barons divisés entr'eux furent battus. On confisqua leurs biens sans faire rendre aucune Sentence légale, ni aucun jugement par leurs pairs, & on donna leurs dépouilles aux Poitevins. Le ministre porta l'insolence jusqu'à dire publiquement que les barons d'Angleterre ne devoient pas prétendre à se mettre sur le même pied que ceux de France, ni à s'arroger les mêmes libertés & les mêmes privilèges, & que le monarque avoit un pouvoir plus absolu dans un pays

que dans l'autre. Il auroit été mieux fondé à dire que des gens si indociles à l'autorité des loix avoient mauvaise grace de les réclamer en leur faveur. Aussi Henri III disoit-il, « Pourquoi observerois-je une chartre » négligée par tous les grands, les prélats & la noblesse? On lui répondoit: « Vous devriez, Sire, donner l'exemple. »

Henri III, ne sçachant pas comment faire pour avoir de l'argent, on lui proposa de vendre ses bijoux & sa vaisselle. Il demanda où il trouveroit des acquéreurs? On lui répondit que ce seroit parmi les citoyens de Londres: « Sur ma parole, dit-il, si le » trésor d'Auguste étoit porté sur la » place, les citoyens sont en état de » l'acheter. Ces rustres, qui s'arrogent » le titre de Barons, abondent de tout » pendant que nous sommes réduits » aux dernières nécessités.

1355,

Les évêques de Cantorbery, de Winchester, de Salisbury & de Carlisle, étant venus faire à Henri II des représentations sur l'oppression sous laquelle eux & tout son peuple gémissaient: « Cela est vrai, dit-il

» prince ; j'ai quelque tort à cet égard ;
 » je vous ai fait recevoir par force sur
 » votre siège , milord de Cantorbery ;
 » je fus obligé d'employer les prières
 » & les menaces , pour vous faire
 » élire milord de Winchester : il y
 » eut beaucoup d'irrégularité de ma
 » part , milords de Salisbury & de
 » Carlisle , lorsque je vous élevai tous
 » deux de la condition la plus vile
 » aux dignités que vous possédez main-
 » nant. Je suis déterminé à ne plus
 » tomber désormais dans ces erreurs :
 » il est convenable aussi que , pour
 » concourir de votre côté à la réforme
 » nécessaire , vous commenciez par
 » résigner vos évêchés , & que vous
 » tâchiez d'y rentrer par des voies
 » plus régulières & plus canoniques. »

Les bourgeois de Londres , s'étant
 révoltés , attaquèrent la reine qui vou-
 loit se rendre par eau à Windsor. La
 populace crioit qu'il falloit noyer cette
 sorcière , l'accabla d'injure , lui jetta
 des œufs pourris & de la boue ; amassa
 de grosses pierres pour couler sa bar-
 que à fond , lorsqu'elle tenteroit de
 passer sous une des arches du pont ,
 & intimida si fort cette princesse ,

1263.

qu'elle revint à la tour d'où elle étoit partie, & où elle ne se croyoit pas en sûreté.

Henri III demanda 8000 marcs d'argent aux Juifs, & les menaça de les faire tous pendre s'ils le refusoient. Comme ils lui représentoient le malheureux état de leur fortune, ce prince leur dit : « Comment puis-je remédier » à l'oppression dont vous gémissiez ? » Je suis moi-même ruiné, dépouillé » de tous mes revenus : je dois plus » de 200000 marc ; si je disois » 300000 je ne dirois rien de trop. » Je ne possède pas un sol, & il » me faut de l'argent, de quelque main » de quelque côté, de quelque ma- » nière que ce soit. » Il livra donc les Juifs au comte de Cornouailles, afin que ceux qui avoient été écorchés par l'un de ses freres, eussent les entrailles arrachées par l'autre.

Le roi Jean, pere de Henri III, demanda une fois 10000 marcs d'argent à un Juif de Bristol, &, sur son refus ordonna de lui arracher une dent tous les jours, jusqu'à ce qu'il consentît à payer cette somme, le Juif perdit sept dents & paya.

Edouard I, ayant perdu presque en même tems son pere & son fils, il fit moins paroître de douleur de cette perte que de l'autre. Le roi de Sicile, lui marquant quelque surprise de cette différence de sentimens : « C'est, lui » dit Edouard, qu'on peut espérer de » réparer la perte d'un fils, mais que » celle d'un pere est irréparable. »

Comme Edouard excelloit dans les exercices militaires & périlleux des tournois, il voulut assister à celui qui devoit se faire à Châlons. Edouard & sa suite remportèrent tant d'avantages dans les joutes, que les chevaliers François, jaloux jusqu'à la fureur d'une pareille supériorité, tombèrent sérieusement sur eux, furent repoussés de même; & le théâtre des jeux fut souillé du sang que cette querelle déplacée fit répandre. On appella cette rencontre la *petite bataille de Châlons*.

Edouard I, persuadé que rien ne ranimoit autant le génie belliqueux, & l'amour de l'ancienne gloire, que la tradition poétique du peuple, que secondée par le charme de la musique & par celui des fêtes; elle faisoit une

impression profonde dans l'ame de la bouillante jeunesse, fit chercher tous les poètes Gallois, &, en conséquence d'une politique barbare, mais non absurde, les condamna tous à la mort.

Il reste une Histoire vulgaire, assez analogue à la capacité des moines écrivains, pour en avoir été soigneusement recueillie : ils racontent qu'Edouard assembla les Gallois, leur promit de leur donner un prince de mœurs irréprochables, né parmi eux, & qui ne parloit pas d'autre langue ; que, sur les acclamations de joie & la promesse d'obéir échappées à la multitude, il avoit investi de cette principauté son second fils. La mort de son fils aîné, Alphonse, arrivée peu de tems après, rendit le jeune Edouard héritier de la monarchie. La principauté fut par-là totalement annexée à la couronne, & donna depuis, son titre aux fils aînés des rois d'Angleterre.

1286.

Il quitta ses Etats, passa dans le Continent pour aller accommoder un différend, qui s'étoit élevé au sujet du royaume de Sicile, entre le roi d'Ara

gon & celui de France. Il resta trois ans, sans revenir dans ses Etats.

Thomas Chamberlain, gentilhomme de quelque considération, avoit assemblé de ses associés à Boston, dans la province de Lincolnshire, sous prétexte d'un tournoi, exercice en usage seulement parmi la noblesse, mais en effet, dans l'intention de piller la riche foire de Boston & de voler les marchands. Pour faciliter son projet, il mit secrettement le feu à la ville; &, tandis que les habitans s'occupaient à l'éteindre, sa troupe avide fondit sur les boutiques & enleva toutes les marchandises. Chamberlain fut découvert & pendu; mais il se fit un point d'honneur d'être si constamment fideles à ses complices, qu'on ne parvint jamais à lui arracher le nom d'aucuns, ni à prix d'argent, ni par toutes les promesses possibles.

On conservoit en Ecosse une pierre fameuse par la superstition populaire. Elle étoit honorée d'une vénération extraordinaire. Tous les rois Ecossois avoient coutume de s'asseoir sur cette pierre, lorsqu'ils étoient inaugurés. Une tradition ancienne assuroit que

1286.

1296.

l'indépendance du royaume dépendoit de la possession de cette pierre. On la gardoit soigneusement à Scone, comme le vrai *palladium* & la dernière ressource de la monarchie dans toutes ses infortunes. Edouard s'en empara, & l'emporta en Angleterre, où depuis ce tems les Anglois l'ont toujours conservée avec grand soin, & leurs rois lors de leur inaugurations s'asseyoient dessus.

1297.

Le clergé d'Angleterre refusant de contribuer aux charges de l'Etat, Edouard I envoya ordre à tous les juges de ne recevoir aucune cause portée devant eux par le clergé, d'écouter & de décider tous les procès où les Ecclésiastiques seroient attaqués & défendeurs, de faire justice à tout le monde contre eux, & de ne leur faire justice contre personne. Bientôt le clergé devint la proie de tous ceux qui voulurent l'attaquer, les maisons des Ecclésiastiques furent pillées, leur personne insultée. Ils lancèrent les foudres de l'excommunication dont personne ne s'épouvanta, & finirent par se soumettre aux volontés d'Edouard.

Edouard voulut que le connétable & le grand-maréchal allassent com

mander l'armée qu'il destinoit contre la France. Ces deux seigneurs refusèrent d'obéir, & soutinrent que le devoir de leur charge les attachoit auprès de sa personne à la guerre. Il y eut des altercations vives à ce sujet, & le roi ému de colere adressa la parole au connétable, en s'écriant : « Parbleu ! M. le comte, vous irez-là ; » ou vous serez pendu. Pardieu, Sire, » répondit le connétable, je n'irai pas là, ni ne serai pendu ; » & aussitôt il sortit avec le grand-maréchal & plus de trente autres barons des principaux de la noblesse.

Edouard ayant résolu de faire arrêter Bruce qui étoit à sa cour, & qui avoit de justes prétentions à la couronne d'Ecosse, ne tarda à le faire que pour pouvoir s'assurer, en même tems, de ses trois freres qui étoient en Ecosse. Un seigneur de la cour d'Edouard, & intime ami de Bruce, instruit du péril où il étoit, mais n'osant, au milieu de tant de surveillans, risquer de s'entretenir avec lui, trouva un autre expédient pour l'avertir de prendre la fuite. Il lui envoya par un domestique une paire d'éperons dorés

1306.

& une bourse d'or, comme s'il les lui rendoit après les avoir empruntés de lui, laissant à la sagacité de son ami le soin de pénétrer le mystère de ce présent. Bruce imagina tout d'un coup le moyen de s'évader; &, comme la terre étoit alors couverte de neige, il eût la précaution, à ce qu'on prétend, de faire tourner les fers de ses chevaux dans le sens contraire où on les tourne ordinairement, pour tromper ceux qui voudroient suivre ses traces.

Cummin s'étant déclaré ouvertement pour Edouard, contre Bruce, l'attaqua au sortir d'une grande assemblée des grands d'Ecosse, dans le cloître des Freres-Gris, qu'il traversoit, lui passa son épée au travers du corps, & le laissa pour mort sur la place. Sir Thomas Kirkpatric, ami de Bruce, lui demanda, un moment après, si le traître étoit tué? « Je le crois, répondit Bruce. » Est-ce-là le cas, s'écria Kirkpatric, de s'en tenir à une conjecture? Je veux l'assurer; » &, en disant ces mots, il tire son poignard, court à Cummin, & lui perce le cœur.

Cette action de Bruce & de son ami , que nos mœurs actuelles condamnent avec justice , fut regardée alors comme le chef-d'œuvre d'un courage mâle, d'une équité louable, & d'une saine politique. La maison de Kirkpatrie a toujours conservé sur son écusson une main tenant un poignard ensanglanté , avec ces mots pour légende : *J. Wil secure him* ; expression dont il s'étoit servi en achevant cet assassinat.

Gavaston , rappelé par le roi , d'Irlande où il l'avoit envoyé , en qualité de Vice-Roi , revint en Angleterre. Le roi alla le recevoir à Chester , se précipita dans ses bras avec transport , le rétablit dans ses places , & ne connut plus de bornes à son affection extravagante.

EDOUARD II.
1308.

Edouard II , prisonnier des rebelles , est déposé par son peuple. Sa femme & son fils étoient traités indignement. On raconte qu'un jour que ce prince devoit être rasé, ceux qui étoient chargés de sa garde firent apporter pour cela de l'eau froide & boueuse , puisée dans un fossé. Le roi en ayant demandé d'autre , on le lui refusa. Quelques

larmes lui échapperent ; & les sentant ruisseler sur ses joues, il s'écria qu'en dépit de l'insolence avec laquelle on le traitoit, il alloit être rasé avec de l'eau pure & chaude !

Ceux que la reine & son favori Mortimer envoyèrent pour tuer Edourd II, se saisirent de lui, le jetterent sur un lit où ils le retinrent de force, avec une table dont ils assujettirent & préférèrent son corps, & , au travers d'une corne, lui introduisirent un fer rouge dans les entrailles.

**EDOUARD
III.**

1327.

Douglas, l'un des généraux de l'armée d'Ecosse, ayant surpris le mot du guet des Anglois, & examiné avec soin la situation de leur camp, s'y introduisit secrètement la nuit, avec un corps de deux cens soldats déterminés, & s'avança directement à la tente royale, dans le dessein de tuer & d'enlever Edouard au milieu même de ses troupes. Mais quelques gens de la maison de ce prince s'éveillèrent dans ce moment critique, & firent résistance. Son chapelain & son chambellan sacrifièrent leur vie à sa sûreté. Le roi même, après s'être défendu vaillamment, s'évada dans l'obscurité ; & Douglas,

ayant perdu la plus grande partie de sa suite, fut trop heureux de se retirer précipitamment avec le reste.

Ce prince avoit contracté près de 300000 livres sterlings de dettes, anticipé sur tous ses revenus, engagé tout ce que lui & la reine possédoient de meubles précieux, & s'étoit, en quelque sorte, donné lui-même en nantissement à ses créanciers, en se mettant dans le cas de ne repasser en Angleterre, pour se procurer de l'argent, qu'avec leur permission, & sur sa parole d'honneur de revenir en personne s'il n'acquittoit pas leurs créances.

Edouard obtint des barons & des chevaliers la levée extraordinaire sur leurs terres, pour deux ans, du neuvième des gerbes de bled, des agneaux, des toisons; ensuite le neuvième du mobilier des bourgeois, à sa juste valeur. Tout le parlement accorda aussi un droit de quarante sols sur chaque sac de laine exporté; & sur chaque forme de cuir, pour le même nombre d'années, & déclara que ce droit ne se préleveroit pas au-delà du terme fixé, & ne tireroit pas à conséquence pour l'avenir.

Le parlement voyant que le roi prenoit le titre de Roi de France, déclara qu'il ne lui devoit aucune obéissance comme roi de France, & qu'il falloit que les deux royaumes restassent à jamais distincts & indépendans; c'étoit pour éviter que l'Angleterre ne devînt une province de la France.

1341.

L'archevêque de Cantorbery écrivit à Edouard III qu'il y avoit deux puissances qui gouvernoient le monde, la puissance sainte, pontificale, apostolique; & la puissance royale, subordonnée à la première; qu'entr'elles-deux, la puissance hiérarchique étoit sans contredit la suprême, puisque les prêtres du Très-Haut répondoient à son tribunal de la conduite des Souverains même; que les Ecclésiastiques, peres spirituels de tous fideles, entr'autres des rois & des princes, étoient autorisés par une charte céleste à diriger leurs volontés & leurs actions, & à censurer leurs fautes; que les prélats avoient de tout tems cité des empereurs à comparoître devant eux, jugé de leur vie & de leur conduite, & prononcé des anathêmes contre ceux qu'ils trouvoient endurcis dans leurs péchés.

Le comte de Derby, fils du comte de Lancastre, ayant un jour promis à ses soldats le pillage d'une ville qu'il assiégeoit, un d'eux s'empara d'un grand coffre rempli d'argent. Il le porta au comte comme un trésor trop considérable pour oser se l'approprier; mais Derby lui dit que sa promesse ne dépendoit pas du plus ou du moins de la somme, & lui ordonna de garder celle qui lui étoit échue.

1344.

Les François assiégeoient Angoulême. Le lord Norwich, gouverneur de la place, réduit aux dernières extrémités, s'avisa d'un stratagème pour sauver sa garnison, & ne pas être contraint de se rendre à discrétion. Il se montra sur les murailles, & demanda à parlementer avec le duc de Normandie, général des François. Lorsque le Duc fut venu, il dit à Norwich qu'apparemment il desiroit de capituler. « Point du tout, répondit Norwich; mais, comme c'est demain la fête de la Vierge à laquelle je sçais, Monsieur, que vous avez, ainsi que moi, une grande dévotion, je vous propose une cessation d'armes pour ce jour. » La proposition fut accep-

1346.

tée. Norwich donna ordre à ses troupes de préparer tout leur bagage, sortit de la place, & s'avança vers le camp François. Les assiégeans se crurent attaqués, & coururent aux armes, mais Norwich envoya rappeler au Duc les engagements qu'il avoit pris. Le Duc se piquant d'observer sa parole, s'écria : « Je vois que le gouverneur » m'a joué ; mais contentons-nous d'a- » voir la place ; » & il laissa paisiblement traverser son camp aux Anglois.

Le lendemain de la bataille de Créci, les Anglois employèrent une ruse pour attirer les fuyards en leur pouvoir. Ils planterent sur des hauteurs quelques drapeaux François, qu'ils avoient pris à la bataille ; & tous ceux qui se laisserent tromper à ce signal perfide, furent égorgés sans pitié. On tâcha de justifier cette inhumanité, en alléguant que le roi de France avoit donné les mêmes ordres à ses troupes. Mais la véritable raison est probablement que les Anglois, dans leur situation présente, craignoient d'être embarrassés des prisonniers.

Le siècle d'Edouard étoit celui de la chevalerie & de la galanterie. Si quel

que chose peut justifier de l'espece de culte que l'on rendoit au beau sexe, il faut convenir que ce doit être les femmes extraordinaires qui parurent & brillèrent alors.

Edouard III ayant pris Calais, en fit l'entrepôt des laines, des cuirs, de l'étain & du plomb, les quatre principales, pour ne pas dire les seules marchandises du royaume que les étrangers recherchassent. Il obligea les Anglois de les porter dans cette ville. Les commerçans des autres pays. s'y rendirent pour les acheter, &, dans un tems où les postes n'étoient pas encore établies, où la communication entre les Etats étoit encore si imparfaite. Cette institution fut peut-être avantageuse à l'Angleterre, quoique contraire au bien de sa navigation.

La conduite prudente & les succès brillans d'Edouard, dans ses guerres du dehors, produisoient l'émulation, & ranimoient le génie belliqueux parmi la noblesse Angloise. Les grands, jadis si factieux, subjugués alors sous l'ascendant de la couronne, dirigeoient leur ambition vers un but plus utile, qu'ils ne faisoient autrefois, & s'atta-

1347.

1349.

choient volontiers à un prince qui le conduisoit à la gloire & à la fortune.

1356.

Edouard rejetta la proposition que le roi Jean lui fit faire de se rendre prisonnier. Il déclara que quel que fût le sort qui l'attendît, jamais l'Angleterre ne seroit obligé de payer sa rançon.

RICHARD II.
1381.

Les paysans s'étant révoltés à l'occasion de la capitation qu'on mit alors, rencontrèrent la princesse de Galles, mere du roi, comme elle revenoit d'un pèlerinage de Cantorbery, l'arrêterent ; & quelques uns d'eux, pour montrer leur projet de ramener tous les rangs au même niveau, forcerent cette princesse de les embrasser, & lui laisserent ensuite continuer leur chemin.

Un des députés du parlement, envoyé au roi pour l'engager à quitter Eltham où il s'étoit retiré, & à revenir à Londres, osa lui citer le registre qui contenoit l'acte parlementaire de la déposition d'Edouard II.

Sir Simon Burley gouverneur du roi, fut poursuivi par la faction du duc de Glocester & condamné à perdre la vie. La reine, pour la lui conserver, resta trois heures aux genoux

du duc de Gloucester; mais, quoiqu'elle
eût fait adorer de la nation par ses
qualités aimables, au point qu'on ne
l'appelloit que la *bonne reine Anne*,
le tyran inexorable rejetta impitoya-
blement ses sollicitations.

La chambre des communes présenta
au roi une requête, pour lui deman-
der que la cour ne fût pas si fréquentée
par les femmes & par les évêques. Le
roi trouva cette liberté mauvaise; &
la chambre lui en fit des excuses, &
condamna Haxey, qui étoit l'auteur
de cette petition, à mourir de la mort
des traîtres. Le roi lui fit grace.

Richard, abandonné de tout le
monde qui s'étoit rangé du côté du
duc de Lancastre, vint à Londres, &
fut mis à la Tour. On prétend qu'à son
arrivée, le greffier de la ville de Lon-
dre alla trouver le duc de Lancastre,
le supplia, au nom des habitans de la
ville, & pour la sûreté publique, de
mettre le roi à mort.

1399.

L'accusation formée au parlement
contre Richard, ne trouva aucune
opposition. Tous les membres se
turent à l'exception de l'évêque de
Carlisle, qui eut, au milieu de cette in-

fidélité & de cette fureur, le courage de prendre la défense de son malheureux maître, & de plaider sa cause contre toute la puissance du parti du duc de Lancastre.

Toutes les circonstances de cet événement, comparées à celles qui accompagnerent la révolution de 1688, montrent la différence qu'il y a entre une grande nation civilisée, fermement résolue à venger ses privilèges, & une Aristocratie turbulente & barbare, qui se précipite en insensée, des excès d'une faction dans ceux d'une autre. La noble liberté de l'évêque de Carlisle, au lieu d'être applaudie, ne fut seulement pas tolérée. Le duc de Lancastre le fit arrêter sur le champ & conduire prisonnier à l'abbaye de S. Alban; &, faisant le signe de la croix sur son front & sur sa poitrine, il prononça ces mots : « Au nom du » Pere, & du Fils, & du S. Esprit, moi » Henri de Lancastre, je réclame le » royaume d'Angleterre; » après quoi il fut reconnu pour roi; & le malheureux Richard fut enfermé dans le château de Pomfret, où il mourut de faim, quinze jours après.

La chambre basse proposa à ce prince de s'emparer de tout le temporel de l'Eglise, & de le réserver comme un fonds perpétuel pour les besoins de l'Etat. Elle appuya sur ce que le clergé possédoit un tiers des terres du royaume, ne supportoit aucunes charges de l'Etat, & ne devenoit, par tant de richesses exorbitantes, que plus relâché dans les fonctions de son ministère. Le roi rejetta cette proposition; & la chambre haute refusa de consentir au bill.

Quelque tems après, la chambre basse revint de nouveau à ce même objet. Elle fit le calcul de tous les revenus ecclésiastiques, qui, suivant ce calcul, montoient à 485000 marcs d'argent, en y comprenant 18400 journaux de terre. Elle proposa de partager ces biens en quinze nouveaux comtes, quinze cent chevaliers, six mille écuyers, & cens hôpitaux, outre 20000 livres par an pour le roi, prétendant que les fonctions cléricales seroient mieux remplies par quinze mille prêtres habitués aux paroisses, à sept marcs chacun d'appoinemens an-

nuels, qu'elles ne l'avoient été jusqu'alors.

HENRI V.

1413.

Henri n'étant que prince de Galles, s'étoit livré à tous les excès de la jeunesse. L'esprit actif de ce jeune prince, auquel la méfiance de son père interdisoit la liberté de l'exercer dans la carrière qui lui étoit propre, prit un autre effort, & l'entraîna dans tous les égaremens possibles. L'ivresse des plaisirs, l'emportement de la licence, les excès du vin amuserent les facultés oisives d'une ame naturellement ardente pour les objets d'ambition; & les soins du gouvernement auroient été des alimens plus convenables. Ce genre de vie si dissipée & si tumultueuse, le jeta dans une société de gens dissolus, dont il seconda & autorisa les désordres. On le surprit même plusieurs fois dans des écarts que des yeux sévères auroient trouvés totalement indignes de son rang & de sa naissance. Il reste même une tradition, qui porte que, lorsque ce prince étoit livré à la chaleur du vin & de la joie, il ne rougissoit pas d'accompagner ses camarades de débauches dans les rues, & sur

sur les grands chemins, d'attaquer les passans, de les voler, & de se divertir de leur effroi & de leurs regrets.

Des historiens ont rapporté que le Dauphin de France, en dérision des prétentions ridicules de Henri V, & de ses mœurs relâchées, lui envoya une caisse de balles de paume, en ajoutant que les ustensiles de jeu lui convenoient mieux que ceux de la guerre.

Henri V répondit au cardinal des Ursins, qui essayoit de le ramener à des vues pacifiques : « Ne voyez-vous » pas que Dieu m'a conduit en France » comme par la main ? La France n'a » pas de Souverain. J'ai de justes pré- » tentions sur ce royaume : tout y est » dans la plus grande combustion : » personne n'y pense à me résister. » Puis-je avoir une preuve plus évi- » dente, que l'Etre suprême, qui dis- » pose des Empires, a déterminé de » mettre la couronne de France sur ma » tête. »

1419.

HENRI VI.

C'est au mariage de la duchesse de Brabant, avec le duc de Glocester, que la France dut en partie sa délivrance. Le duc de Bourgogne, parent du duc de Brabant, prit son parti ; s'ir-

R

rita de ce que le duc de Glocester avoit épousé la femme de son parent, &, dès ce moment, se détacha du parti des Anglois, & rentra dans celui de son roi légitime.

L'opinion commune est que les officiers François, jaloux de voir que l'honneur de toutes les victoires fût attribué à la Pucelle d'Orléans, & que leur gloire s'éclipsât par la sienne, la sacrifierent, en l'exposant, comme ils le firent, dans la sortie où elle fut prise, au siège de Compiègne.

Le duc de Bedford racheta de Jean de Luxembourg la Pucelle d'Orléans, & lui fit faire son procès; action qui, soit qu'elle appartînt à la vengeance ou à la politique, étoit également barbare & deshonorante. Cette héroïne, digne d'admiration, à qui la généreuse superstition des anciens auroit érigé des autels, fut, sous le prétexte d'hérésie & de magie, livrée aux flammes dévorantes, & expia, par ce supplice horrible, les services signalés qu'elle avoit rendus à son prince & à sa patrie.

1435.

Le duc de Bourgogne envoya un hérault en Angleterre, avec une lettre pour notifier la conclusion de sa

traité avec Charles VII. Le conseil reçut très-froidement le hérault. On lui assigna son logement chez un cordonnier, par une maniere d'insulte. La populace voulut attenter à sa vie. Les bourgeois de Londres insultèrent les Flamands, & tous les sujets du duc, qui se trouverent dans cette ville : ils en massacrèrent même plusieurs.

La duchesse de Glocester fut accusée de magie. On prétendoit l'avoir trouvée, elle, ses confidens, sir Roger Bolingbroke, prêtre, & une certaine Margery Jordan d'Eye, exposant à un feu lent, & avec des cérémonies diaboliques, une effigie du roi en cire, pour qu'une sympathie infernale épuisât peu-à-peu les forces de ce prince, à mesure que l'action du feu agissoit sur la représentation. On fit le procès à la duchesse, & à ses complices. Ils furent jugés coupables. On condamna la duchesse à faire amende honorable, & à une prison perpétuelle. Les autres furent exécutés.

Le duc de Glocester fut accusé de haute trahison. Sa mort, hâtée par ses ennemis, le préserva du supplice qu'on vouloit lui faire subir. Quelques gens

tilshommes de sa suite furent jugés comme complices de ses trahisons, & condamnés à être pendus, coupés par quartiers, & à avoir les entrailles arrachées. Ils subirent, en effet, le supplice de la potence; &, comme le bourreau avoit coupé la corde, & alloit procéder à les écarteler, leur grace arriva, & ils revinrent à la vie; espèce de faveur la plus barbare qu'il fût possible d'imaginer.

Un homme prétendoit être né aveugle, & avoir recouvré la vue par l'atouchement de la châsse de S. Alban. Le duc de Glocester passa aussi-tôt après dans le lieu où étoit ce *miraculé*, le questionna, &, paroissant douter de sa guérison, lui demanda de quelles couleurs étoient les habits des gens de sa suite? L'homme lui répondit très-juste à cette question. « Vous êtes un » coquin! s'écria le Duc. Si vous étiez » né aveugle, vous ne connoîtriez pas » les couleurs; » &, dans l'instant, il le fit mettre au carcan, comme un imposteur.

EDOUARD

IV.

1461.

Un marchand de Londres, dont une couronne étoit l'enseigne, ayant dit qu'il feroit son fils héritier de la cou-

ronne, cette innocente plaisanterie fut interprétée comme une dérision de sa part, pour tourner en ridicule les prétentions d'Edouard; & ce malheureux fut condamné à mort, & exécuté pour cette faute.

Edouard, obligé par le comte de Warwick de quitter son royaume, s'embarqua, & arriva en Hollande. Sa fuite avoit été si précipitée, que n'ayant rien emporté de précieux avec lui, la seule récompense qu'il put accorder au capitaine du vaisseau qui l'avoit transporté se réduisit à une robe doublée de fourrure, qu'il accompagna de promesses plus magnifiques, si jamais la fortune lui devenoit plus propice.

Louis II, voulant ménager l'amitié des Anglois, défendit à ses courtisans de tourner les Anglois en ridicule, & de laisser voir le moindre signe de dérision; mais il n'observa pas lui-même cette règle prudente. Il lui échappa, un jour dans une faillie de joie, de se permettre quelques railleries sur la simplicité d'Edouard, & de son conseil. Lorsqu'il s'aperçut qu'un Gascon, établi en Angleterre, pouvoit l'avoir en-

tendu, il fut si frappé de sa propre indiscretion, qu'il envoya offrir tant d'avantages à ce gentilhomme dans sa province même, qu'il consentit à se fixer en France. « Il est juste, dit » Louis, que je porte la peine de » mon caquet. »

1478.

Edouard IV, chassant un jour dans le parc de Thomas Burdet Darrow, en Warwickshire, tua un bouc blanc, que le propriétaire du parc aimoit beaucoup. Burdet, affligé de cette perte, s'écria qu'il voudroit que les cornes de cet animal fussent dans le ventre de la personne qui avoit conseillé au roi de le tuer. On lui en fit un crime; & il fut exécuté à Tybur.

HENRI VII.
1485.

Le parlement proscrivit tous ceux qui avoient servi contre le roi, & qui l'avoient combattu sous Richard III. Comment pouvoit-ont être coupable de trahison, en servant le roi régnant contre le comte de Richemont, qui ne réclamoit encore aucun droit à la royauté.

Simon Simnel voulant se faire passer pour le fils du comte de Clarence, se rendit en Irlande, où il fut reconnu roi. Les habitans de Dublin lui prête-

rent serment de fidélité, le logerent au château. Ils placerent sur sa tête une couronne qu'ils avoient enlevée à la statue de la Vierge, le proclamèrent Roi sous le nom d'*Edouard VI.*

Henri VII ayant mis sur ses sujets une taxe appelée *le bénévolence*, ou *don gratuit*, l'archevêque Morton, alors chancelier, apprit aux commissaires chargés de le lever, un argument contre ceux qui vouloient s'y soustraire à titre d'impuissance. Si ceux qu'on vouloit taxer vivoient frugalement, on supposoit que leur économie avoit dû les enrichir. Si, au contraire, ils vivoient avec faste, on concluoit de leurs richesses par leur dépense. Ce dilemme fut appelé par les uns *la fourche du chancelier Morton*, & par d'autres *ses béquilles*.

Comme un grand nom fortifie quelquefois le parti à la tête duquel on le place, sans qu'il y porte d'assistance plus réelle, les chevaliers de Rhodes, qu'on regardoit alors comme le rempart de la Chrétienté, choisirent Henri pour protecteur de leur ordre.

L'alliance dont Henri VII faisoit le plus de cas étoit celle de Ferdinand d'A

Riv,

1500,

ragon. Sa politique constante & nerveuse, toujours suivie de succès, le rendoit, à bien des égards, une des plus considérables puissances de l'Europe. Il y avoit aussi un singulier rapport de caractère entre ces deux princes : tous deux étoient remplis de ruses, d'intrigues & de projets, quoiqu'une ressemblance de cette nature soit un fondement fragile de confiance & d'amitié, dès que les intérêts respectifs se trouvent dans la moindre opposition. La situation de Henri & de Ferdinand étoit telle que nulle occasion de jalousie ne pouvoit naître entre eux.

Henri VII prêta quelquefois de l'argent à des négocians sans intérêts lorsqu'il sçavoit que leurs fonds ne suffisoient pas aux entreprises qu'ils se proposoient de faire.

HENRI VIII.

1512.

Après avoir commis quelques déprédations, une flotte Françoisé de trente-neuf voiles, sortie de Brest, sous le commandement de Primanget, commença un combat avec les Anglois. Le feu prit au vaisseau de Primanget, qui, voyant sa perte inévitable, s'abandonna sur celui de l'amiral Anglois.

& s'y accrocha, résolu de lui faire partager le même sort. Les vaisseaux des deux flottes restèrent quelque tems en suspens, comme spectateurs de ce terrible combat. Bientôt on vit avec horreur les flammes dévorer également ces deux navires; & l'on entendit les cris de fureur & de désespoir des malheureux combattans. A la fin, le vaisseau François sauta, & dans le même moment, fit sauter le vaisseau Anglois. Le reste de la flotte Française s'enfuit en divers havres.

François I avoit formé le projet de rentrer dans la possession de Calais : il sçavoit l'ascendant que Wolfey avoit sur l'esprit de son maître : il connoissoit le caractère vain & orgueilleux de ce ministre. Pour l'attacher à ses intérêts, il l'accabloit de caresses, de présens; le consultoit souvent, & l'appelloit, dans ses lettres, son *pere*, son *tuteur*, son *gouverneur*.

Dans la conférence qu'eurent à Ardres Henri VIII & François I, Henri proposa de faire quelque changement au dernier traité, & commença de lire le traité. A ces mots, *Moi, Henri, roi*, il s'arrêta un moment, & n'y joit

gnoit ensuite que le mot d'*Angleterre*, sans ajouter & de *France*, style accoutumé des monarques Anglois. François I remarqua cette délicatesse, & y applaudit par un sourire.

1523.

Henri VIII ayant appris que les communes faisoient de grandes difficultés pour lui accorder le subside qu'il leur avoit demandé, se mit si fort en colère, qu'il envoya chercher Edouard de Montagne, un des membres qui avoit le plus de crédit dans la chambre, & lui dit : « Ho ! l'homme ! ils ne veulent donc pas laisser passer mon bill ? »
Mettant alors sa main sur la tête de Montagne qui l'écoutoit un genou en terre. « Que mon bill soit passé demain matin, continua le roi, ou autrement demain matin votre tête sera coupée. » Le jour d'après, le bill passa.

1525.

Le cardinal Wolsey tâchant d'effrayer les citoyens de Londres, pour les résoudre à l'emprunt général, qu'il leur demandoit, leur déclara nettement « qu'il valoit mieux que quelqu'un d'eux souffrît l'indigence, que de laisser le roi manquer dans le moment présent, & qu'ils prissent garde

» garde à ne faire aucune résistance ni
 » aucun murmure ; sans quoi, il en
 » pourroit coûter quelques têtes. »

Il étoit du caractère de François I de s'obstiner, en proportion des difficultés qu'il rencontroit ; & ayant dit une fois qu'il vouloit prendre Pavie, ou périr devant cette place, il s'y seroit plutôt fait massacrer, que d'abandonner sa résolution.

François I, lorsque Wolsey vint en France pour y traiter avec ce prince d'une alliance, envoya à sa rencontre le cardinal de Lorraine, & le chancelier d'Alençon ; lui donna le droit de rendre la liberté à tous les prisonniers, dans tous les lieux de son passage ; vint au-devant de lui à Amiens, & s'avança même quelques lieues au-delà de la ville, pour lui faire plus d'honneur.

Henri VIII, par le traité qu'il fit cette année avec François I, par lequel il se désiste pour toujours de ses prétentions sur la couronne de France ; prétentions, dit M. Hume, qu'on pouvoit en effet regarder comme chimériques, mais qui ont souvent servi de prétexte

Rvj

1527.

à l'imprudente nation Angloise, pour faire la guerre à la France.

1529.

Wolsey disgracié fut aussi bas dans le malheur qu'il avoit été fier dans la prospérité. Un jour le roi lui envoya une bague comme un témoignage de son affection. Wolsey, qui étoit à cheval, lorsque le courier le rencontra, sauta à terre, & se jetta à genou dans la boue pour recevoir plus humblement cette marque de la bonté du roi.

Wolsey, accusé au parlement, n'y eut qu'un seul défenseur : ce fut Thomas Cromwell, membre de la chambre des communes, ancienne créature du cardinal qui l'avoit tiré d'une condition obscure. Il défendit son malheureux patron avec tant de courage, de chaleur & de générosité, que son zèle lui fit honneur, & fonda la faveur qu'il acquit, dans la suite, auprès du roi.

L'affaire de la répudiation de Catherine d'Aragon alloit être terminée à l'amiable. Le pape & les cardinaux étoient disposés à prendre le parti de la douceur, à l'égard du mariage de Henri VIII avec Anne de Boulen, quand on apprit à Rome qu'on avoit

publié en Angleterre un Libelle contre le pape & les cardinaux, & qu'on avoit joué une farce, en présence du roi, où le pontife & les membres du sacré collège étoient tournés en ridicule. Indignés de ce trait, ils entrent au consistoire, déclarent le premier mariage du roi indissoluble, & excommunient ce prince, s'il persiste dans son second.

Le Peyto prêchant devant Henri VIII, lui dit « que plusieurs faux-
» prophètes l'avoient trompé, mais
» qu'il l'avertissoit, tel qu'un Michée,
» que les chiens étoient altérés de son
» sang, comme ils l'avoient été de ce-
» lui d'Achab. » Le roi se contenta de le faire citer avec un autre moine, nommé *Aston*, devant le conseil, pour y être réprimandé. Lorsque ce dernier y comparut, le comte d'Essex lui dit qu'il mériterait qu'on le jettât dans la Tamise. *Aston* lui répondit « qu'on
» alloit aussi-bien au ciel par eau que
» par terre. »

Lambert, maître d'école de Londres, qui nioit la Présence réelle, fut attaqué par les évêques. Il appella au roi même. Henri, flaté de trouver l'oc-

1534.

1538.

caſion d'exercer ſa ſuprématie, & de déployer ſon ſçavoir, accepta l'appel, & conſentit à compromettre très-indécemment le juge avec le plaideur. Le public fut averti que Sa Majeſté entreroit en lice avec le maître d'école. On dreſſa un échafaud dans la ſale du palais de Weſtminſter, pour la commodité des auditeurs. Henri parut ſur ſon trône avec toutes les marques de la royauté. Les prélats étoient placés à ſa droite; les pairs du royaume à ſa gauche. Les juges & les plus fameux avocats avoient leurs places derrière les pairs; &, dans le milieu de cette aſſemblée majeſtueuſe, fut introduit le malheureux Lambert que l'on ſomma de défendre ſon opinion contre ſon royal antagoniſte. Lambert fut condamné au feu.

1539.

Le duc de Nortfolck rencontrant, après que l'acte pour empêcher le mariage des prêtres fut paſſé, un de ſes chapelains ſoupçonné de favoriſer la réformation, lui dit : « Que penſez-vous, » Monſieur, à préſent de la loi qui » défend aux prêtres d'avoir des femmes ? » ... Milord, répondit le cha-

» pelain, vous avez fait cette loi; mais
 » vous n'empêcherez pas les femmes
 » des séculiers d'avoir des prêtres. »

Lorsque la chambre des communes proposa à celle des pairs un bill pour qu'à l'avenir personne ne fût convaincu de trahison, à moins que le crime ne fût prouvé par le serment de deux témoins confrontés à l'accusé, il fut rejeté. C'est que les membres de la chambre haute ne vouloient d'autres garans de leur propre sûreté, que leur crédit actuel, & négligeoient le rempart le plus impénétrable & le plus noble; celui des loix.

Jeanne Gray, condamnée à perdre la tête, refusa de voir le lord Guifford, son époux, qu'elle aimoit beaucoup, & qui devoit mourir aussi le même jour. Elle lui manda que la tendresse de leurs derniers adieux, amolliroit leurs ames dans un moment où elles avoient besoin l'une & l'autre de toutes leurs forces. « Notre séparation, ajouta-
 » t-elle, durera moins qu'un éclair.
 » Nous allons nous rejoindre l'un à
 » l'autre dans des lieux où nos cœurs
 » seront réunis pour toujours, & où
 » la mort, les revers & les infortunes

EDOUARD

VI.

1552.

1554.

» ne troubleront plus notre éternelle
» félicité. »

Lorsque le prince Philippe d'Espagne vint en Angleterre pour épouser la reine Marie, l'amiral Anglois tira sur la flotte Espagnole, quoique le prince fût encore sur son bord, parce qu'elle n'avoit pas baissé le mât de perroquet, comme une marque de déférence due à la flotte d'Angleterre dans le canal.

Lorsque Jules III reçut la nouvelle que le parlement d'Angleterre étoit rentré sous son obéissance, & avoit reçu, ainsi que tous les Anglois, l'absolution de son légat, le cardinal de la Pole, ils'écria que son bonheur étoit sans exemple de recevoir des remerciemens des Anglois pour leur avoir accordé ce qu'il devoit les remercier d'avoir reçu.

ELIZABETH.

1558.

Immédiatement à la mort de Marie, la reine Elizabeth écrivit à sir Edouard Carne, ambassadeur d'Angleterre à Rome, de notifier son avenement à la couronne au pape. Le caractère impétueux de Paul rompit les mesures prudentes de cette jeune princesse. Ce pontife dit à Carne, que l'Angleterre étoit un fief du saint siége; qu'il trouvoit Elizabeth bien téméraire d'avoir

osé prendre le titre de Reine, sans sa participation; qu'ayant été déclarée illégitime, elle ne pouvoit avoir aucun droit sur ce royaume; que la sentence prononcée par Clément VII & Paul III, contre le mariage de Henri VIII, n'étoit point annullée; que la conduite d'Elizabeth étoit un attentat aux droits du saint siége, & que, s'il vouloit agir à la rigueur, il puniroit son audace en se refusant à toutes ses démarches envers lui, mais qu'il étoit disposé à la traiter avec l'indulgence paternelle, & même à ne lui pas fermer les trésors de miséricorde; enfin, qu'elle éprouveroit de sa part toute la clémence compatible avec la dignité du pontificat, si elle renonçoit au trône, & consentoit à se soumettre entièrement à ce qu'il lui plairoit d'ordonner. Lorsqu'Elizabeth reçut cette réponse altière, elle fut étonnée qu'à l'âge avancé du pape, on eût encore tant d'emportement. Elle rappella son ambassadeur; & se confirma plus que jamais dans l'intention de suivre les projets qu'elle avoit déjà conçus secrètement.

Elizabeth convint avec Henri II, roi de France, qu'il restitueroit la ville de

Calais à l'Angleterre, si le mariage de la fille aînée du Dauphin & le fils aîné de la reine n'avoit pas lieu. On fixa à huit ans le tems de cette restitution. On convint que si elle n'avoit pas lieu le roi de France, payeroit à la reine 500000 écus, sans qu'elle perdît rien de ses droits sur cette ville; que pour sûreté de ladite somme, il fourniroit le cautionnement de sept à huit commerçans étrangers, & non sujet de la couronne de France, qu'en attendant que ces cautions fussent fournies, le roi de France enverroit cinq otages en Angleterre, & que, si dans cette intervalle, l'Angleterre rompoit la paix, soit avec la France ou l'Ecosse, cette puissance seroit déchue de tous ses droits sur Calais.

 1561.

Le fanatique Knox dit un jour à la reine d'Ecosse, sa Souveraine, qu'il vouloit bien lui être soumis, comme S. Paul l'avoit été à Néron.

Le marquis d'Elbeuf, oncle de la reine d'Ecosse, ayant été à la suite d'une partie de débauche; voir une femme publique nommé *Alison Craig*, on lui refusa la porte, il l'enfonça, cassa les vitres, & commi quelques désor-

dres dans la maison, en y cherchant celle qui l'occupoit. L'assemblée du clergé d'Ecosse tenoit alors. Les ministres, qui la composoient, voulurent prendre connoissance de cette affaire. Ils présentèrent requête à la reine, pour lui demander justice de son oncle. La reine répondit à cette requête que le marquis d'Elbeuf étoit étranger ; qu'il avoit été entraîné par des jeunes gens, mais qu'elle mettroit ordre à leur conduite. Cette façon légère de traiter cette affaire occasionna de grands mécontentemens : on la regarda comme une preuve de la dépravation des mœurs de la reine. On remarqua que cette Alison Craig, la cause de toute cette rumeur, entretenoit publiquement un commerce impur avec le comte d'Arran, auquel les Protestans pardonnoient ce scandale en faveur du zèle extraordinaire, qu'il marquoit pour la Réformation.

Melvil, courtisan aimable, homme adroit & éloquent, fut envoyé par la reine d'Ecosse à Elizabeth, pour découvrir qu'elle étoit la façon de penser de cette princesse. Il parvint facilement à s'insinuer dans sa confiance, aupoint

de pouvoir lire au fond de son cœur. Il y vit toutes les petitesse, toute la déraison qu'un intérêt de rivalité, pourroit inspirer à une femme très-jeune & très-frivole. La reine d'Angleterre se vantoit d'avoir des habits à la mode de tous les pays, & paroïssoit, tous les jours au regard de l'ambassadeur d'Escoffe avec un habit nouveau. Tantôt elle étoit vêtue à l'Angloise, tantôt à l'Italienne, & tantôt comme en France. Elle lui demanda un jour, lequel de ces ajustemens lui alloit le mieux ? » L'Italien » lui répondit-il, n'ignorant pas que cette préférence lui seroit agréable, parce que la coëffure d'Italie laissoit flotter les cheveux, & que la reine croyoit les siens extrêmement beaux, quoiqu'ils fussent d'un blond très-ardent. Elle voulut sçavoir de lui, quelle étoit la couleur des cheveux qu'on estimoit le plus, & qui d'elle ou de sa maîtresse avoit quelque avantage à cet égard. Elle voulut même qu'il lui dît laquelle des deux il trouvoit la plus belle ? La réponse étoit difficile à faire. Melvil dit à la reine qu'elle étoit la plus belle personne d'Angleterre, & sa souveraine la plus

belle personne d'Ecosse. Elisabeth s'informa ensuite du rapport de leur taille. Melvil fut obligé de dire que sa maîtresse étoit la plus grande. » Elle est » donc trop grande, reprit Elisabeth, » car ma taille est dans les justes proportions. » Un jour elle fit conduire Melvil comme par le hazard, dans un cabinet d'où il pût l'entendre jouer du clavecin, dont elle prétendoit jouer supérieurement. Melvil l'écouta; &, comme s'il eût été transporté par les charmes de l'harmonie, il entra brusquement dans l'appartement où étoit la reine. Elle feignit de s'en fâcher; mais elle ne laissa pas de l'interroger encore sur la différence de l'habileté de Marie à la sienne.

Elisabeth disoit qu'elle ne croiroit rien contre ses sujets, que ce qu'un pere pouvoit croire de ses enfans.

Un Puritain de Lincoln, ayant appris que la reine traitoit de son mariage avec Henri duc d'Anjou, répandis dans le public un ouvrage plein de passion, intitulé *Abyme*, dans lequel l'Angleterre sera engloutie par ce mariage françois. Il fut arrêté par ordre de la reine : on lui fit son

procès; & il eut la main coupée comme auteur de libelle. A peine sa sentence étoit-elle exécutée, que ce citoyen courageux prit son chapeau de l'autre main, le fit tourner autour de sa tête, & s'écria : « Dieu ! sauvez la reine. »

1586.

On conseilloit à Jacques VI, roi d'Ecosse, de laisser déclamer contre lui ceux de la religion reçue. On disoit que ces hommes se rendroient insupportables au peuple ; qu'ils s'éleveroient contre eux, & les chasseroient du royaume. » Vous avez raison, répondit le roi ; & » votre conseil seroit excellent, si je me » proposois de détruire l'église & la » religion ; mais mon intention est de » maintenir l'un & l'autre : ainsi je » ne dois pas tolérer dans le clergé » une conduite, qui, à la fin, feroit » mépriser la religion même. »

1587.

Le jour que tous les courtisans parurent en grand deuil à la cour de Jacques VI, après la mort de la reine, Marie sa mere, le lord Sainclair, l'un d'eux, se présenta devant le roi, armé de toutes pièces, & lui dit que c'étoit là le deuil qu'il falloit prendre pour la reine.

1589.

Un charretier avoit été trois fois à

Windf
turer q
d'Eliza
avoit
une fo
de la
fieme.
voulu
retier
en fr
» Je
» une
Eliza
enter
» est
auffi
pour
L
avec
vern
elle
Eliz
por
en
affr
se
cat
co

Windfor avec sa charrette, pour voiturer quelques parties de la garde-robe d'Elizabeth, selon les ordres qu'il en avoit reçus. Lorsqu'il se fut présenté une fois, deux fois, trois fois, les gens de la garde-robe lui dirent à la troisieme, que le changement qu'on avoit voulu faire n'auroit pas lieu. Le charretier impatienté de la corvée, s'écria en frappant de sa main sur sa cuisse : « Je vois à présent que la reine est une femme comme la mienne ! » Elizabeth ; qui étoit alors à la fenêtre, entendit ces mots & demanda : « Qui est cet insolent. » Elle lui envoya aussi-tôt trois angels (dix schellings) pour lui fermer la bouche.

Le comte d'Essex, disputant un jour avec la reine, sur le choix d'un gouverneur d'Irlande, s'emporta contre elle, au point de lui tourner le dos, Elizabeth lui donna un soufflet. Essex porta la main sur la garde de son épée, en jurant qu'il n'auroit pas souffert cet affront de Henri VIII lui-même, & se retira de la cour.

Lorsqu'on lut dans le parlement, le catalogue des Privilèges exclusifs, accordés par la reine, un membre de la

1598.

1601.

chambre des communes s'écria : « Le
» pain n'y est-il pas compris ? » ... Le
pain, répondirent les autres avec éton-
nement ? « Oui le pain , reprit le pre-
» mier : je vous assure que si les affai-
» res continuent sur le pied où elles
» sont actuellement, nous aurons le
» pain réduit en monopole , avant le
» parlement prochain. »

Le docteur Haywarde avoit fait
une Histoire des premières années
du règne de Henri IV. Il l'avoit dé-
diée au comte d'Essex , qui pour lors
étoit en disgrâce. La reine, pour se
venger de cette dédicace, vouloit
faire poursuivre l'historien. Elle de-
manda à Bacon quel moyen il fai-
loit employer pour cela. « A l'égard
» de l'accusation de trahison , je ne
» vois aucun prétexte de la hazarder ,
» dit Bacon , mais pour celle de félo-
» nie , j'en trouve plusieurs. L'auteur a
» fait des larcins : il a pris des maximes
» de Tacite ; & , après les avoir tra-
» duites en anglois , il les a inférées dans
» son texte ; » & sur ce que la reine
lui disoit qu'elle ne croyoit pas que le
livre fût du docteur , & qu'elle vouloit
le faire appliquer à la question , pour
qu'il

qu'il
avoit
» da
» est
» son
» c'es
» plu
» des
» tinu
» dra
» s'il

L'a
prend
fils d
l'exer
» vot
» occ
Tout
en P
pour
» tien

L'ig
Carre
favori
ses gr
res a
princ
vori d
tat, &

qu'il avouât qui étoit celui dont il avoit emprunté la main : « Non, ma-
» dame, répondit Bacon. Haywarde
» est un docteur : ce n'est pas sa per-
» sonne qu'il faut mettre à la torture ;
» c'est son style. Qu'on lui donne des
» plumes, de l'encre, du papier, &
» des livres : qu'on lui enjoigne de con-
» tinuer son Histoire, & j'entreprendrai
» de juger, en comparant le style,
» s'il n'est pas l'auteur de cet ouvrage.

L'ambassadeur de France étant venu prendre congé du prince Henri, fils de Jacques I, il le trouva dans l'exercice de la pique. « Racontez à
» votre roi, lui dit-il, dans quelle
» occupation vous m'avez trouvé »...
Tout autre que mon pere, disoit-il en parlant du chevalier Raleigh, pour lors prisonnier d'Etat, « ne re-
» tiendrait pas un tel oiseau en cage. »

L'ignorance & la simplicité du jeune Carre, Ecoissois, dont Jacques I fit son favori, acheverent la conquête que ses graces & ses perfections extérieures avoient commencée. D'autres princes ont pris plaisir à choisir un favori dans les plus bas ordres de l'Etat, & lui ont accordé d'autant plus

JACQUES I.
1612.

de confiance & d'affection, que leur sujet ne possédoit rien dont il ne fût redevable à leur bonté. Jacques voulut que le sien lui dût jusqu'à son bon sens, son expérience & ses lumières. Dans l'opinion qu'il avoit de sa propre sagesse, il se trouva flaté de penser que, par ses avis & ses instructions, un novice de cet âge, (il avoit vingt ans,) deviendrait égal aux plus sages ministres, & seroit initié dans tous les mystères du gouvernement, auxquels il attachoit tant de prix. Cette espece de création étant presque uniquement son ouvrage, il paroît que sa tendresse pour son mignon alla plus loin que celle qu'il portoit à ses enfans. Il quitta même le sceptre & prit la férule pour lui apprendre le latin.

Un jour que Jacques I avoit à sa table deux évêques, l'un nommé *Neile*, l'autre *Andrews*, le roi mit en question, s'il ne pouvoit pas, sans toutes ces formalités du parlement, prendre l'argent de ses sujets, lorsqu'il en avoit besoin. *Neile* répondit : « Pourquoi, sire, ne le » pourriez-vous pas ? Nous ne respi- » rons que par vous. » *Andrews* évita de s'expliquer ; mais, pressé par le roi,

il répondit plaisamment : « Eh bien !
» Sire, je crois que, sans blesser aucune
» loi, Votre Majesté peut prendre l'ar-
» gent de mon confrere Neile ; car il
» vous l'offre. »

La chambre des communes préten-
dant avoir le droit de prendre con-
noissance des affaires publiques , réso-
lut de présenter sur cela une remon-
trance au roi. On raconte que , lorsque
ce prince apprit que la députation
chargée de la lui présenter s'avançoit, il
donna ordre qu'on tint douze fauteuils
prêts , parce qu'il avoit douze rois à
recevoir. Il répondit, en substance, aux
députés que les affaires publiques dé-
pendoient d'une complication de voies
& d'intelligence, dont ils n'avoient
aucune notion , & finit par leur rap-
peller que leurs privilèges étoient ve-
nus de la grace & de la permission de
ses ancêtres & de lui. La chambre
ayant fait une protestation , le roi fit
apporter le registre où on l'avoit insé-
rée , & la déchira.

Dans une farce qu'on jouoit alors à
Bruxelles , un courier fut introduit,
portant la douloureuse nouvelle que le
Palatinat seroit bientôt enlevé à la mai-

son d'Autriche, tant on se hâtoit, de toutes parts, d'envoyer des puissans secours à l'électeur dépouillé. Le roi de Danemarck étoit convenu de fournir cent mille harengs peçs; les Hollandois, cent tinettes de beurre; & le roi d'Angleterre, cent mille ambassadeurs. Dans d'autres occasions, Jacques fut peint avec un fourreau, mais sans épée, ou avec une épée qu'on ne pouvoit tirer du fourreau, quoique plusieurs personnes y fissent leurs efforts.

1623.

A l'instigation du duc de Buckingham; le prince Charles, depuis Charles I, voulut aller en Espagne, pour voir la princesse qu'il devoit épouser. Le roi, après avoir long-tems combattu ce projet, y consentit, & fit appeller Cottington, secrétaire du prince; &, lorsqu'il le vit, il lui dit: « Cottington, » voilà Baby-Charles(a) & Stenny qui » ont grande envie de prendre la poste » pour l'Espagne, & de nous amener » ici l'infante. Ils ne veulent que deux » compagnons de voyage, & vous ont » choisi pour cela. Que pensez-vous

(a) *Baby* signifie Poupée; *Stenny* est un diminutif de *S. Jean*.

» de cette course ? » Cottington dit librement son sentiment, & combattit ce projet. Le roi se jeta sur son lit, & s'écria : « N'est-ce pas ce que je vous » ai dit ? » Il recommença ses lamentations avec une nouvelle chaleur, en disant qu'il étoit perdu, & qu'il alloit perdre Baby-Charles.

Le prince fit connoître par sa contenance, qu'il étoit fort mécontent du discours de Cottington ; mais Buckingham s'emporta ouvertement contre lui, & lui fit mille reproches, qui mirent le roi dans une nouvelle agonie. » Pardieu ! Stenni, dit-il, je vous blâme » de l'avoir si maltraité : il a répondu » directement à ma question, avec » beaucoup de sagesse & d'honnêteté ; » & vous sçavez bien qu'il n'a rien dit » de plus que ce que je vous ai dit moi-même, avant que de le faire appeller. » Après cela, il consentit de nouveau au voyage du prince.

Lorsque le comte de Bristol quitta la cour d'Espagne, où il avoit été envoyé pour négocier le mariage du prince de Galles avec l'infante, & qui fut rompu par les menées de Buckingham, le roi d'Espagne le pria d'ac-

1624.

cepter un présent de dix mille ducats.
 » Votre acceptation, lui dit-il, sera
 » un secret pour tout l'univers, & ne
 » parviendra jamais à la connoissance
 » de votre maître. » ... Il y a quel-
 » qu'un, répondit le généreux An-
 » glois, à qui ce secret ne peut de-
 » meurer caché : c'est le comte de
 » Bristol, qui le révélera certainement
 » au roi d'Angleterre. »

Un jour, Jacques étant au milieu de
 ses favoris, vit dans la rue un porte-
 faix qui portoit sa charge d'argent au
 trésor. Jacques observa que Rich,
 ensuite comte de Hollande, un de ses
 beaux & de ses agréables favoris, di-
 soit quelque chose à l'oreille de son
 voisin. Il voulut sçavoir de quoi il
 étoit question. Rich avoit dit : « Que
 » cet argent me rendroit heureux ! »
 Jacques, sans hésiter, lui fit présent de
 la somme, qui montoit à 3000 livres
 sterlings. Il ajouta : « Vous vous croyez
 » heureux d'obtenir ce que vous de-
 » sirez ; mais je le suis plus que vous,
 » de pouvoir obliger un honnête
 » homme que j'aime. » Il entroit dans
 la générosité de Jacques plus de com-
 plaisance & de phantasie passagere, que

de ra-
 coit
 dans
 jamais
 distin
 ou c
 pu se
 agréa
 Pa
 dresse
 contr
 avoit
 roi au
 du m
 Un
 de D
 ligion
 de C
 de sa
 » rép
 » pas
 d'exp
 » rep
 » tité
 » dre
 » pou
 » je n
 » van
 Pr

de raison & de jugement. Elle s'exerçoit sur ceux qui sçavoient lui plaire dans ses heures de non-chalance, & jamais sur les personnes d'un mérite distingué, ou connues par leur talens, ou chéries de la nation, qui auroient pu servir à le rendre lui-même plus agréable au peuple.

Parmi tous les chefs d'accusation dressés par la chambre des communes contre le duc de Buckingham, il y avoit celui d'avoir fait prendre au feu roi une médecine, sans la participation du médecin de Sa Majesté.

CHARLES I.

Une dame de la cour, fille du comte de Devonshire, ayant embrassé la Religion Catholique, Laud, archevêque de Cantorbery, lui demanda le motif de sa conversion. « C'est sur-tout, » répondit-elle, parce que je n'aime » pas à voyager en foule. » Pressée d'expliquer cette réponse : « Je vois, » repliqua-t-elle; que vous & quant- » tité d'autres, vous vous hâtez de pren- » dre le chemin de Rome; & moi, » pour n'être pas pressée dans la foule, » je me suis déterminée à marcher de- » vant. »

Pryme, Puritain, pour avoir fait

un Livre contre les Spectacles, fut condamné au pilori, & à la perte de ses deux oreilles.

À la première nouvelle des troubles que la Liturgie excitoit en Ecosse, Archy, son du roi, voyant passer le primat Laud, lui dit : « Milord, qui » est le fou présentement ? » Cette offense lui attira une sentence du conseil privé, qui le condamna à avoir sa robe par-dessus sa tête ; & on le congédia du service du roi.

1637.

Quelques jeunes gens de Lincolnshire, dans la chaleur du vin, ayant bu à la confusion de l'archevêque, furent cités, par son crédit, devant la Chambre étoilée. Ils s'adresserent au duc de Dorset, pour lui demander sa protection. « Quels sont, leur dit-il, les té- » moins qui déposent contre vous ? » Ils répondirent que c'étoit un garçon du cabaret. « Où étoit-il, reprit le duc » de Dorset, lorsque vous avez bu » la santé dont on vous accuse ? » Ils l'assurèrent qu'il sortoit de la chambre. « Bon ! s'écria le Duc, il est visible » que ce garçon s'est trompé : vous » avez bu à la confusion des ennemis » du primat ; & le garçon, qui étoit

» déjà
» nie
nit au
sente
de se
milité
leur c
nuité
tectio
puniti
prima
mis h
Le
pris le
le châ
pouffe
Outre
étoit l
ble de
& de l
à l'ou
occup
teté d
de dis
la déli
cence
la plu
sur lev
fares

» déjà sorti, n'a pas entendu les derniers mots. » Cette ouverture fournit aux jeunes gens un moyen de défense ; & Dorset leur ayant conseillé de se conduire avec beaucoup d'humilité & de soumission pour le primat, leur contenance modeste, & l'ingénuité de leur apologie, jointe à la protection de ce seigneur, les sauva d'une punition plus sévère que de simples réprimandes avec lesquelles ils furent mis hors de cour.

Les *Covenantaires* d'Ecosse ayant pris les armes, commencerent à fortifier le château de Leith. Les travaux furent poussés avec une rapidité extrême. Outre le bas peuple, dont le travail étoit bien payé, un nombre incroyable de volontaires, de la haute même & de la petite noblesse, mirent la main à l'ouvrage ; & comme les plus viles occupations sont ennoblies par la sainteté de leurs motifs, on vit des femmes de distinction & de qualité, oubliant la délicatesse de leur sexe, & la décence de leur caractère, se mêler avec la plus abjecte populace, & porter sur leurs épaules les matériaux nécessaires pour achever les fortifications.

1639.

Une prophétesse parut en Ecoſſe. Elle ſe nommoit *Michelſon*. Cette femme, pleine de caprices hyſtériques ou religieux, s'étoit enflammé d'un zèle ardent pour la diſcipline eccléſiaſtique des Preſbytériens. Elle ne parloit qu'en certains tems; & ſouvent ſes inſpirations étoient interrompues pendant tout un jour, & pendant des ſemaines entières. Lorsque ſes extaſes recommençoient, l'avis en étoit auſſi-tôt répandu dans tout le pays. Des milliers d'ames ſ'aſſembloient autour de ſa maiſon; & chaque parole qui ſortoît de ſa bouche étoit reçue avec vénération, comme les plus ſaints oracles. Le *covenant* étoit ſon ſujet favori. Elle nommoit Jeſus-Chriſt *Jeſus Covenantaire*. Rollon, prédicateur populaire, & d'un zèle furieux pour le *covenant*, répondoit, quand on le preſſoit de prier pour elle, « qu'il » n'avoit point cette audace, & qu'il ne » lui convenoit pas de parler, pendant » que Jeſus-Chriſt, ſon maître, parloit » par la bouche de ſa ſervante Michel- » ſon. »

 1640.

Le pere Guodman, Jéſuite, étant en priſon, fit préſenter une requête par laquelle il demandoit d'être pendu,

« plutôt, disoit-il, que de vivre pour
« être une source de méfintelligence
entre le roi & le parlement. » L'un de-
mandoit sa mort : l'autre s'y opposoit.

La mère de Louis XIII, s'étant reti-
rée à Londres, y fut insultée par la
populace ; & le parlement lui fit dire
de sortir du royaume.

Saint-Jean, solliciteur général, en-
nemi du comte de Strafford, préten-
doit que ce malheureux ministre ne
pouvoit alléguer pour lui la loi, parce
qu'il l'avoit lui-même violée. « Il est
» vrai, ajoûtoit Saint-Jean, que nous
» accordons le bienfait de la loi aux
» lièvres & aux daims, parce qu'ils ne
» sont pas des bêtes de chasse ; mais il
» n'a jamais paru cruel & injuste de
» détruire les renards & les loups, dans
» quelques lieux qu'on en puisse trou-
» ver, parce que ce sont des bêtes de
» proie. »

Le comte de Strafford, connoissant
combien ses ennemis étoient acharnés
à sa perte, écrivit au roi pour le dé-
terminer à y donner son consentement.
« Mon consentement, disoit-il, vous
» acquittera plus devant Dieu, que tout

1641.

» le monde ensemble : on ne fait pas
 » d'injustice aux malheureux , en con-
 » sentant à ce qu'ils desirent. »

Les partisans de la cour donnoient à la canaille séditieuse le nom de *Têtes rondes* , par une allusion méprisable aux cheveux écourtés, qu'elle portoit ; & le peuple donnoit ironiquement aux autres le nom de *Cavaliers*.

1642.

Parmi le grand nombre de pétitions qui furent présentées au parlement, après la tentative faite par le roi de faire arrêter cinq de ses membres , il y en eut une présentée par la femme d'un brasseur , suivie de plusieurs milliers d'autres. « Elles avoient, disoient-elles, » le même droit que les hommes, de » déclarer, par une pétition, leur sensibilité pour les mœurs publiques, » parce que le Christ les avoit rachetées » au même prix, & que le bonheur des » deux sexes consistoit également dans » la jouissance libre du Christ. »

Le parlement ayant déclaré la guerre au roi , en moins de dix jours , on vit arriver une immense quantité de vaisselle chez son trésorier. A peine trouvoit-on assez de bras pour la recevoir,

ou de place pour l'y déposer ; & quantité de particuliers furent obligés, à regret, de remporter leur offrande, pour attendre leur tour. Les femmes de la ville de Londres se dépouillerent de tout ce qu'elles avoient de vaisselle & d'ornemens dans leur maisons, & donnerent jusqu'à leurs poinçons d'argent & leurs dés à coudre, « pour le soutien, » disoient-elles, de la cause de Dieu, » contre les mal-intentionnés. »

Le parlement de Westminster fit publier un ordre à tous les habitans de Londres de se retrancher un plat, chaque semaine, & d'en porter la valeur pour le soutien de la cause commune.

Charles I, réduit à la plus cruelle situation, écrivoit au lord Digby, qu'il étoit déterminé, s'il ne pouvoit mourir en roi, à mourir en gentilhomme, & que ses amis n'auroient jamais à rougir pour le prince qu'ils avoient si malheureusement servi.

Lorsque Charles I se fut remis entre les mains des Ecoissois, l'un de leurs ministres, après lui avoir insolemment reproché sa mauvaise administration, nomma, pour le psaume qu'on devoit chanter, celui qui commence par ces

1644.

1645.

paroles : « Pourquoi, tyran, te vanites-
 » tu de tes mauvaises actions ? » Charles
 se leva ; nomma le pseaume qui com-
 mence par ces mots : « Ayez pitié de
 » moi, Seigneur ; car les hommes veu-
 » lent me dévorer. » Le peuple, touché
 de compassion, chanta le pseaume que
 le prince avoit indiqué.

 1646.

Lorsque Charles I apprit que les
 Ecoissois l'avoient vendu aux Anglois,
 auxquels ils devoient le livrer, il étoit
 à jouer aux échets. Son empire sur
 lui-même fut si grand, qu'il continua
 sans interruption ; & personne autour
 de lui ne s'apperçut que l'écrit qu'il
 venoit de lire contenoit une nouvelle
 si sinistre.

 1647.

Lorsque l'armée se fut séparée du
 parlement, un nommé *Joyce*, ci-de-
 vant tailleur, qui commandoit un corps
 de cinq cents chevaux, se présenta pour
 entrer dans la chambre où le roi étoit
 gardé. Il y entra. Il étoit armé de pis-
 tolets. Il déclara au roi qu'il falloit
 partir à l'heure même. « Pour aller
 » où ? » dit le roi. « A l'armée, » ré-
 pondit *Joyce*. « Par quel ordre ? » de-
 manda le roi. *Joyce* montra d'un signe
 quelques cavaliers qui l'avoient suivi,

grands, bien faits & bien équipés. « Vo-
» tre ordre, dit Charles en souriant,
» est écrit en beaux caracteres, qui se
» se font lire sans épeller. » Le roi partit.

Deux officiers royalistes furent faits
prisonniers par l'armée de Cromwel.
Ireton, qui la commandoit, les con-
damna à être fusillés. Le premier,
nommé *Lucas*, donna lui-même or-
dre aux soldats de faire feu. Le second,
qui s'appelloit *Lisle*, dit aux soldats, qui
le devoient exécuter, de s'approcher
davantage. Un d'entr'eux lui répon-
dit : « Soyez sûr, monsieur, que nous
» ne vous manquerons point. » ... Ami,
repliqua-t-il en souriant, » je vous ai vu
» de plus près ; & vous m'avez man-
» qué. »

Un soldat, voyant passer le roi qu'on
ramenoit de devant ses juges, de-
manda tout haut au ciel sa bénédiction
pour la Majesté anéantie. Son officier,
qui entendit cette prière, le chargea
de coups, sous les yeux du roi même.
» Il me semble, lui dit ce prince, que
» le châtiment excède l'offense. »

Quatre amis de Charles, tous d'une
vertu & d'un mérite distingués, Riche-

1648.

1649.

mont, Hartford, Southampton & Lindsay s'adresserent aux communes. Ils représenterent qu'ils étoient les conseillers du roi, & qu'ils avoient concouru par leurs avis à toutes les démarches dont on faisoit des crimes à leur maître ; qu'aux yeux de la loi, & suivant les lumieres communes de la raison, ils étoient seuls coupables, & devoient répondre seuls de tout ce qu'il y avoit de blâmable dans la conduite du prince ; qu'ils se présentoient volontiers à la justice pour sauver par leur punition cette précieuse vie, qu'il convenoit aux communes même, & à tous les sujets de la couronne, de garantir & de défendre, à toute sorte de prix. Un effort si généreux fit honneur à ces belles ames, & ne produisit rien pour la sûreté du roi.

Après la mort de Charles I, les communes se proposerent de mettre la princesse sa fille en apprentissage chez un marchand bonnetier ; & le duc de Gloucester, son frere, devoit être élevé dans quelque autre profession mécanique. La princesse mourut ; & Cromwel fit passer la mer à ce jeune prince,

Ev
prêch
étoit
biens
fidele
prend
pris ;
le gén
qu'il n
ture.

Le
s'étoi
princ
femm
d'étal
procl
dans
glas,
bord
avoit
suite
conc
qu'il
à fer
tres.
un h

République.

1649.

Everard , soldat congédié , ayant prêché sans ménagement , que le tems étoit arrivé où la communauté des biens devoit être renouvelée entre les fideles , attroupa ses partisans pour aller prendre possession de la terre. Il fut pris ; & , lorsqu'on le conduisit devant le général , il refusa de le saluer , parce qu'il n'étoit , comme lui , qu'une créature.

1651.

Les Ecossois , chez qui Charles II s'étoit retiré , avoient surpris ce prince en familiarité avec une jeune femme ; & le clergé ne manqua pas d'établir des commissaires pour lui reprocher une conduite si peu séante dans un monarque *covenantaire*. Douglas , orateur du comité , informa d'abord le roi du scandale extrême qu'il avoit donné aux saints , s'étendit ensuite sur l'odieuse nature du crime , & conclut par exhorter Sa Majesté , lorsqu'il lui prendroit envie de s'amuser , à fermer plus soigneusement ses fenêtres. Cette délicatesse singulière , dans un homme de ce caractère & de cette

profession, frappa Charles ; & jamais il n'oublia ce conseil.

Charles II, obligé de fuir, après la défaite de l'armée Ecoïsoïse, à Worcester, se tint long-tems caché. Le colonel Lane entreprit de le faire passer à Bristol. Il avoit une parente à trois milles de cette ville, nommée madame Norton. Il obtint un passeport pour sa sœur, qui étoit dans le secret, & pour un domestique, sous prétexte de visiter leurs parens aux environs de Bristol. Le roi partit à cheval, & marcha devant la chaise de mademoiselle Lane, dont il passoit pour le domestique.

En arrivant chez madame Norton, mademoiselle Lane lui dit d'un air libre, qu'elle avoit amené avec elle, pour la servir, un pauvre jeune homme, fils d'un paysan de son voisinage, que la fièvre avoit saisi en chemin, & demanda pour lui une chambre particulière. Charles s'y retira aussi-tôt, & n'en sortit point ; mais un des domestiques de la maison le reconnut. Se jettant à genoux devant lui, il pria pour la vie & la conservation du roi. Charles en fut alarmé. Cependant cet homme le

rassura
violab
cher m
auquel
Le f
cité à
peuple
son ce
que le
pés d'
entrep
Le jo
femme
main,
glise o
semble
avec c
res, c
cation
sa pei
détach
miren
dérout
force
& do
après
renco
le mo

raffura par la promesse de garder inviolablement son secret, & de le cacher même à son maître ; engagement auquel il fut très-fidèle.

Le synode assemblé à Perth, ayant cité à son tribunal les ministres & le peuple qui avoient paru désapprouver son céleste gouvernement, il arriva que les hommes se trouverent occupés d'un autre côté ; & leurs femmes entreprirent de répondre pour eux. Le jour de l'assignation, cent vingt femmes, avec de bons bâtons à la main, parurent, & assiégèrent l'église où les ministres tenoient leurs assemblées. Ils envoyèrent, pour traiter avec ces femmes, un de leurs confreres, qui les menaça de l'excommunication. Elles le rouèrent de coups, pour sa peine ; le retinrent prisonnier, & détacherent soixante d'entr'elles, qui mirent le reste des ecclésiastiques en déroute ; leurs briserent le corps à force de coups ; prirent leurs bagages & douze chevaux. Un des ministres, après avoir fui l'espace d'un mille, rencontra un soldat ; & , prenant tout le monde pour ennemi, il se jeta à ses

pieds. Le soldat fort étonné, demanda au saint homme ce qu'il lui vouloit? Les vainqueurs femelles, s'étant faifies du secrétaire de l'assemblée, le battirent jusqu'à ce qu'il eût abdiqué son office. Treize ministres se rallierent à quatre milles de Perth, décidèrent que ce lieu seroit maudit & qu'il ne s'y tiendroit plus de synode; &, quoiqu'en 1638 & 1639, les femmes eussent été qualifiées de Saintes, pour avoir jetté des pierres aux évêques, tout ce sexe fut alors déclaré pervers.

1652.

L'amiral Tromp, ayant vaincu les Anglois, pour les braver, fit suspendre, au sommet de son grand mâ, un balai, pour marquer qu'il étoit résolu de nettoyer la mer de tous les vaisseaux Anglois.

1653.

Cromvell, ayant été averti que le parlement s'occupoit des moyens de remplir, par de nouvelles élections, les places vacantes, & qu'il étoit bien éloigné de songer à se dissoudre, court à la chambre où il étoit assemblé, & se fait accompagner de trois cents soldats. Il en plaça quelques-uns à la porte; d'autres sous le portique, & d'au-

tres fu
semble
Jean, u
à l'ore
» qui
» & c
» plus
» imp
» néce
» le b
pas de
d'ente
de ren
tourna
accom
» le m
» tion
répon
» péri
» que
» raiso
penda
contin
alloit
» tem
» j'y
d'un c
lemer

tres sur les degrés. Il entre dans l'assemblée ; & s'adressant d'abord à Saint-Jean, un de ses plus fideles amis, il lui dit à l'oreille, » qu'il est venu pour faire ce » qui l'afflige jusqu'au fond de l'ame, » & ce qu'il a supplié le ciel, par ses » plus ardentes prieres, de ne pas lui » imposer, mais qu'il en voyoit la » nécessité pour la gloire de Dieu & » le bien de la nation. » Il ne laissa pas de demeurer quelque tems assis, & d'entendre les débats, sur la maniere de remplir la chambre ; après quoi se tournant vers Harrisson qui l'avoit accompagné, il lui dit : « qu'il croyoit » le moment favorable pour la dissolution. » ... L'entreprise est grande, répondit Harrisson, « elle n'est pas sans » péril : faites-y bien attention, avant » que de vous y engager. » ... Vous avez » raison, répondit le Général ; » & , pendant plus d'un quart d'heure, il continua d'écouter. Enfin, lorsqu'on alloit recueillir les voix : « Il est » tems, dit-il au même Harrisson ; » j'y fais résolu. » Alors, se levant tout d'un coup, il se mit à charger le parlement des plus sanglantes accusations,

à lui reprocher sa tyrannie, son ambition, ses oppressions & ses vols publics. Ensuite, frappant du pied, signa auquel il avoit ordonné aux soldats d'entrer. « Fi! fi! dit-il au parlement » par honte, retirez-vous: faites place » à de plus honnêtes gens, qui seront » plus fideles à leurs devoirs; vous » n'êtes plus un parlement. M'entendez-vous? Je vous déclare que » vous n'êtes plus un parlement. Le » Seigneur vous a rejettes. Il a chois » d'autres instrumens pour achever son » ouvrage. » Vane se récriant contre un procédé si singulier, il l'interrompit d'une voix plus forte. « O chevalier » Vane! chevalier Vane! Délivrez-moi » du chevalier Vane. » Il prit un autre membre par l'habit. « Tu es, lui dit-il » un coureur de filles. » A un autre » un adulateur. « A un troisieme, tu es » un yvrogne & un gourmand; toi, un » voleur, » à un quatrieme. Il donna ordre au premier soldat de prendre la » masse. Que faites-vous de ce colifichet » cher? Qu'on l'ôte d'ici; & s'adressant à la chambre: « C'est vous, reprit-il » qui m'y avez forcé; j'ai conjuré, nuit

» &
» tôt
» ran
ses so
ordo
se re
hall.
Le
les a
qu'ils
fadeu
rent
de l'e
folie
soien
D
bassac
affoc
cru i
se ren
pagn
Une
glois
prire
tué p
rent
qui a
digne

» & jour, le ciel de m'ôrer la vie, plu-
 » tôt que de me charger de cette opé-
 » ration. » Il fit vuider la chambre par
 ses soldats; &, sortant le dernier, il
 ordonna que la porte fût fermée, &
 se retira dans son logement à White-
 hall.

Le Parlement refusa de traiter avec
 les ambassadeurs de Hollande, parce
 qu'ils étoient des Mondains. Ces ambas-
 sadeurs furent fort étonné, & ne sçu-
 rent ce qu'ils devoient le plus admirer,
 de l'esprit implacable, ou de l'insigne
 folie des prétendus saints, qui compo-
 soient le parlement Britannique.

1653.

Dom Pantaléon Sa, frere de l'am-
 bassadeur de Portugal, & même son
 associé dans cette commission, s'étant
 cru insulté dans une rue de Londres,
 se rendit à la Bourse Royale, accom-
 pagné de plusieurs domestiques armés.
 Une méprise les fit tomber sur un An-
 glois de quelque distinction, qu'ils
 prirent pour l'offenseur; &, l'ayant
 tué par mille blessures, ils se refugeie-
 rent tous dans l'hôtel de l'ambassadeur
 qui avoit fermé les yeux sur cette in-
 digne entreprise. La populace, assem-

1654.

blée autour de l'hôtel, menaca de le réduire en cendres. Cromwell envoya une garde qui saisit tous les coupables. Ils furent traduits en justice; & malgré les protestations de l'ambassadeur qui représenta les privilèges de son officier, dom Pantaléon fut exécuté à Towerhill.

1656.

Le comte d'Oldembourg, avoit fait présent à Cromwell de six beaux chevaux Frisons, qu'il voulut lui-même mener autour de Hyde-Parc. Tharloë son secrétaire, étoit dans son carrosse. Les chevaux s'effaroucherent & prirent le mord aux dents. Il ne put s'en rendre maître. Il tomba de son siège sur le timon, & fut traîné pendant quelque tems. Le pistolet, qu'il portoit dans sa poche, partit. Sa fortune ordinaire le garantit de cette arme, & d'être écrasé par les chevaux ou par les roues.

Cromwell mit un jour, par plaisanterie, des charbons ardens dans les bottes d'un de ses officiers. Une autre fois qu'il venoit de délibérer avec les chefs du parti républicain, sur la forme du gouvernement, qu'il falloit substituer à celle du gouvernement monarchique,

qu
u
en
att
se
ble
mo
cir
éto
qui
la r
S
fête
qu'
tisso
avec
sion
port
aussi
amur
Crom
soibl
vent
oblig
plus
Ri
avoir

que, il jeta, dans un accès de gaieté, un couffin à la tête de l'un deux, qui en prit aussi un pour répondre à cette attaque. Cromwell, pour éviter le coup se précipita sur le degré & faillit à se blesser dangereusement dans sa fuite.

Avant que de signer la sentence de mort de Charles I, il s'amusa à noircir d'encre le visage de Martin qui étoit auprès de lui, & l'un des juges, qui, lorsque la plume lui fut passée fit la même plaisanterie à Cromwell.

Souvent Cromwell donnoit des fêtes aux officiers de son armée; & lorsqu'on avoit servi, des soldats qu'il avertissoit par un signe convenu, entroient avec beaucoup de bruit & de confusion, se jettoient sur les mets, les emportoient & laissoient les convives aussi surpris qu'affamés. Au milieu de ces amusemens & de ces bouffonneries, Cromwell observoit les caractères, les foibles, & les vues des hommes. Souvent même, les poussant de vin, il les obligeoit par ce piège à lui ouvrir les plus secrets replis de leurs cœurs.

Richard, fils de Cromwell, après avoir abdiqué le Protectorat, & voya-

geant en France, passa par Pézenas en Languedoc. Il fut introduit chez le prince de Conti, gouverneur de la province. La conversation roula sur les révolutions d'Angleterre; & le prince, qui ne connoissoit pas Richard, lui témoigna de l'admiration pour « le » courage & l'habileté de Cromwell. A » l'égard de l'imbécille Richard, ajoû- » ta-t-il, qu'est-il devenu? Comment » peut-il avoir été assez bête, pour ne » pas tirer plus d'avantages des crimes » & de la fortune de son pere. »

CHARLES II.
1667.

Clarendon disgracié fut abandonné de tous ses amis, à l'exception du comte de Southampton, grand trésorier. Un jour que le comte assistoit au conseil, y entendant mal parler de son ami, il eut le courage de dire tout haut, que le comte de Clarendon étoit bon Protestant & bon Anglois. « Pen- » dant qu'il conservera de l'autorité, nos » loix, nos libertés & notre religion se- » ront sans danger. S'il est éloigné, je » tremble pour les suites. »

Clarendon exilé de sa patrie, se re- tira en France. L'animosité populaire de la nation l'y suivit. Etant à Bourges,

une
trou
rer
&
exc
cet
I
vali
sans
faire
d'un
rieu
que
lanc
con
Wit
que
due
ne t
de s
deu
cere
la m
don
amis
juge
une
cara

une troupe de soldats Anglois, qui se trouvoient logés près de lui, attaquèrent sa maison, briserent les portes, & se feroient emportés aux derniers excès, si leurs officiers n'avoient arrêté cette violence.

La philosophie avoit appris au chevalier Temple à mépriser le monde, sans l'avoir rendu moins propre à s'y faire honneur de son mérite. Il étoit d'un naturel ouvert, sincère & supérieur à toutes les petites ruses des Politiques vulgaires. Etant envoyé en Hollande, pour y négocier une alliance contre la France, & trouvant dans Wit, pensionnaire de la république, la même noblesse, la même étendue des sentimens qu'on lui-même, il ne tarda point à lui déclarer l'intention de son maître. Dès le premier jour, ces deux grands hommes d'Etat commencèrent la négociation d'un traité, avec la même franchise que s'il eût été question d'une affaire privée entre deux amis. L'intérêt de leur patrie, qu'ils jugeoient le même, leur fit donner une carrière libre à cette sympathie de caractère, qui les dispoisoit naturelle-

1668.,

ment à se fier sans réserve aux engagements comme aux déclarations l'un de l'autre.

Charles II, vers l'an 1670, prit l'usage d'assister souvent aux débats de la Chambre haute, sous prétexte qu'il les trouvoit amusans, & qu'il y prenoit autant de plaisir qu'aux spectacles; mais on lui soupçonna des vues plus profondes. Comme il paroissoit vivement intéressé à la cause du lord Roos, qui avoit obtenu la liberté du divorce, après avoir convaincu sa femme d'adultère, & qui demandoit permission de s'engager dans un autre mariage, on s'imagina que Charles pensoit à se faire un droit de cet exemple, & que sous quelque autre prétexte, il parviendroit facilement à se défaire de la reine qu'il n'aimoit pas.

1671.

On proposa, dans le parlement, une taxe sur les spectacles. Le parti de la cour objecta que les comédiens étoient au service du roi, & faisoient partie de ses plaisirs. Le chevalier Coventry, qui étoit du parti national, demanda « si c'étoient les acteurs ou les actrices qui servoient aux plaisirs du monarque »

Cetrait de satire attaquoit ouvertement le roi qui, ne se bornant point à ses maîtresses d'un rang supérieur, entretenoit alors deux actrices de la comédie. Il ne prit point cette raillerie, d'aussi bonne grace qu'on s'y étoit attendu. . .

Des gardes du roi reçurent ordre de faire au coupable quelques blessures dont la marque lui resta. . . Ils lui couperent le nez. Les Communes furent très-irritées de l'outrage qu'un de leurs membres avoit essuyé. Elles portèrent une loi qui fit un crime capital de la mutilation, & les criminels qui avoient attaqué Coventry, furent déclarés incapables du pardon de la couronne.

Blood, officier réformé du Protecteur, qui étoit entré dans la dernière conspiration d'Irlande, & plusieurs de ses complices avoient subi la punition dont il ne s'étoit garanti que par la fuite. Cet audacieux brigand résolut de se venger sur le duc d'Osmond. Un soir ayant eu l'adresse d'éloigner la livrée du Duc, il attaqua son carrosse, lorsqu'il passoit dans la rue Saint-James, à Londres, & se rendit maître de sa personne. Son dessein étoit de pendre le Duc au gibet de Tyburn. Il le mit en

troupe, & bien lié, derrière un de ses compagnons, qui l'escortoit à cheval; &, prenant un détour par les champs, ils étoient déjà fort avancés, lorsque le Duc, faisant un effort pour se dégager, se jeta heureusement à terre avec l'assassin auquel il étoit attaché. Ils se débattirent tous deux dans la boue; &, pendant qu'ils luttoient de toute leur force, les domestiques du Duc, informés de l'aventure de leur maître, arrivèrent en assez grand nombre, pour le sauver.

1672.

Charles II, en 1672, fit fermer l'Echiquier, c'est-à-dire, retint tous les payemens qui devoient s'y faire.

C'étoit l'usage, entre les banquiers, de porter à l'Echiquier tout l'argent qu'ils avoient en dépôt, & de l'avancer sur la créance des fonds parlementaires qui, lorsqu'ils étoient levés, servoient à les rembourser. Ce négoce leur faisoit gagner huit, & quelquefois dix pour cent, sur des sommes qu'on leur avoit confiées sans intérêt, ou qu'ils avoient empruntées à six pour cent. Le défaut de paiement de l'Echiquier répandit dans Londres une confusion générale, qui fut suivie de la ruine d'un grand

nombre de familles. Tous les payemens des banquiers furent suspendus. Les marchands ne purent acquitter leurs billets. De toutes parts la défiance fut répandue; & la nation entière se ressentit de l'interruption du commerce.

La Hollande, réduite à la dernière extrémité, n'avoit plus d'autre ressource que le courage du prince d'Orange. Le duc de Buckingham, voulant engager ce prince à abandonner les intérêts de sa patrie, lui demanda ce qu'il pouvoit se proposer, dans l'état désespéré de sa patrie? « De la » défendre, répondit le prince, » jusqu'à mon dernier soupir, & de » mourir dans le dernier retranche- » ment. »

Charles II avoit toujours négligé le duc d'Ormond. En 1677, il lui rendit le gouvernement d'Irlande qu'il lui avoit ôté. « J'ai fait, dit alors ce prince, » tout ce que j'ai pu pour dé- » sobliger cet homme; & je n'ai pu » réussir à m'en faire un ennemi. » Ormond, pendant sa disgrâce, ne s'étoit jamais lié avec les mécontents. Il n'avoit pas approuvé les clameurs qui

1677.

s'étoient élevées, avec beaucoup de raison, mais quelquefois dans une mauvaise vue contre les mesures du roi. Il avoit même regardé comme un devoir de faire régulièrement, quoiqu'avec dignité, la cour à Whitehall, & de prouver que son attachement étoit fondé sur la reconnoissance & sur l'inclination, c'est-à-dire, en principes & non sur des avantages passagers. Toutes les expressions qui lui échappèrent, pendant qu'il étoit négligé par la cour, marquoient plus de bonne humeur que d'indignation ou de chagrin. « Je ne puis vous rendre service, disoit il à ses amis : » il ne me reste que » le pouvoir de vous nuire, par de » fausses représentations. » Carry Difson, colonel Irlandois, le priant d'appuyer ses demandes à la cour, & lui répétant, pour fortifier ses instances, qu'il n'avoit d'espoir qu'en Dieu & lui, » Hélas ! pauvre Carry, » répondit le Duc, » tu me fais pitié : tu ne sçaurois » avoir deux amis qui ayent moins de » crédit à la cour. »

Le comte d'Osborn, fils du duc d'Ormond, étant mort, généralement

regretté : « Je ne changerois pas ,
dit son pere , » mon fils mort , pour
» tout autre fils vivant. »

Le lord Ruffel , ayant été condam-
né , pour crime de haute trahison , sa
femme vint , le jour même de l'exécu-
tion , pour lui faire ses derniers adieux.
Quand elle fut partie , son mari dit :
» Toute l'amertume de la mort est pas-
» sée. » Le lord Cavendish , son ami , lui
offrit de ménager son évafion , en char-
geant d'habit avec lui , & en demeu-
rant à fa place , exposé à toutes sortes
de risques. Ruffel refusa de mettre sa
vie à couvert par une ruse innocente ,
qui pouvoit jetter son ami dans un
grand embarras. Le duc de Mon-
mouth lui fit aussi l'offre de se rendre
prisonnier avec lui , s'il croyoit que
cette démarche pût contribuer à sa sù-
reté » Il ne me seroit d'aticun avan-
» tage , » répondit Ruffel à cette offre ,
» de voir périr mes amis avec moi.

La veille de son exécution , il fut
pris d'un saignement de nez. « Il n'est
» pas besoin , dit-il au docteur Branco
qui lui tenoit compagnie , » que je me
» fasse saigner pour arrêter le mal ; c'est
» ce qu'on fera demain. » Un moment

ayant d'être conduit à l'échafaud, il monta sa montre. « C'est fait pour le » tems, dit-il, je ne dois plus penser » qu'à l'Eternité. »

L'usage de Charles II étoit de passer une grande partie de son tems chez les maîtresses, sur-tout chez la duchesse de Portsmouth, où souvent il rencontroit Barillon, ambassadeur de France, homme d'un commerce aimable, & qui étoit admis à tous les amusemens de cet indolent, mais agréable monarque. C'étoient les charmes de cette vie libre & nonchalante, plutôt que la force d'aucune passion, ou d'un goût bien vif pour le plaisir, qui, dans le dernier tems de sa vie, attachoit Charles à ses maîtresses.

1678.

Quand on délibéra dans la Chambre haute, sur un bill proposé contre les Papistes, un pair, en opinant, dit : « Je » ne voudrois pas qu'il restât ici un » homme, ni une femme Papiste, pas » un chien Papiste, ni une chienne ; » pas un chat Papiste pour miauler autour du roi ; » & tout le monde applaudit à cette barangue fanatique.

Charles II, ayant entendu tous les détails des affaires d'Ecosse : « Je com-

ANECDOTES.

443

« prends que Lauderdale s'est fort mal
« conduit à l'égard de mon peuple
« d'Ecosse, (Lauderdale en étoit le
« tyran ;) mais je ne crois pas qu'il
« ait rien fait de contraire à mon inté-
« rêt. » Réflexion indigne d'un Sou-
verain !

Un prêtre Papiste, nommé *le Kans*,
qui n'avoit d'autre crime à se repro-
cher que d'avoir reçu les ordres dans
l'Eglise de Rome, apprit la nouvelle
qu'il étoit condamné, pour cela, à la
mort. Comme il étoit à jouer à la
pauvre, &c que, par conséquent, on
alloit le venir prendre & le conduire
au supplice, il ne se dérangea pas, &
voulut achever la partie.

1680.

On avoit présenté au roi une petition
fort vive de la Communauté de Taun,
« Comment osez-vous me présenter
« une telle pièce ? » dit le roi à celui
qui s'en étoit chargé. Bie, répon-
dit le suppliant, « mon nom est *Hardi*. »
Cette impudente réponse fut punie,
mais, sous d'autres prétextes, par une
amende & un emprisonnement ; &
les Communes demandèrent sa grace.

Le duc de Monmouth, condamné
à la mort, étant sur l'échafaud, puis

Jacques II.
1685.

L'exécuteur de ne pas le traiter comme Ruffel, pour lequel il avoit eu besoin d'un coup redoublé ; mais cette précaution ne servit qu'à l'effrayer. Il frapa Monmouth d'un coup foible, qui lui laissa la force de se relever & de le regarder au visage, comme pour lui reprocher son erreur. Il replaça doucement sa tête sur le bloc ; & l'exécuteur lui donna deux autres coups qui n'eurent pas plus d'effet. A la fin, il jeta sa hache en criant qu'il étoit incapable d'achever ce sanglant office. Les Schérifs l'obligerent de reprendre la hache ; & deux autres coups séparèrent la tête du corps.

1685.

L'ambassadeur d'Espagne conseil-
loit au roi Jacques II de ne pas se li-
vrer aux conseils des prêtres. « Quoi
» donc, lui répondit le roi, votre maî-
» tre ne consulte-t-il pas son confes-
» seur? »... Oui, repliqua l'ambassadeur,
» & c'est ce qui fait que nos affaires
» vont si mal.

1686.

Aussi-tôt que le prince d'Orange
fut débarqué, tout le monde aban-
donna le roi. Sa fille même, la prin-
cesse Anne, se retira de la cour. Le
roi se voyant abandonné par sa fille,

une fille vertueuse, pour laquelle il avoit toujours eu la plus tendre affection : « Grand Dieu prend pitié de moi, » s'écria-t-il dans ce transport de douleur, « mes propres enfans ont abandonné leur pere. » Il est extrêmement singulier qu'un prince, à qui l'on n'avoit à reprocher que des imprudences & des principes mal dirigés, se vit exposé par de religieuses averfions, à des traitemens que Néron même, Domilien ou les plus odieux tyrans dont le nom ait souillé nos mémoires, n'ont jamais reçu de leurs amis & de leurs familles.



REMARQUES POLITIQUES *& morales.*

PAR la même raison qu'une guerre générale, que les efforts réunis d'un Etat entier soutiennent, augmentent ordinairement la puissance de la couronne, ces guerres particulières & ces incursions tendent à l'avantage des grands & de la noblesse.

Parmi un peuple turbulent & militaire, ennemi du commerce & des arts, peu accoutumé aux travaux de l'industrie, la justice est communément mal administrée, & la violence & l'oppression règnent sans obstacles.

Toute anarchie devient la cause immédiate de la tyrannie, si ce n'est sur l'Etat entier, du moins sur la plupart des sujets.

Chez un peuple qui vit d'une manière simple, le pouvoir juridique est toujours plus important que le pouvoir législatif.

Quelques idées que nous puissions avoir de la franchise & de la candeur

des nations grossières & barbares, il y a beaucoup plus de faussetés, & même de parjures chez elles, que chez les nations civilisées.

L'union des puissances civiles & ecclésiastiques contribue beaucoup, chez toutes les nations civilisées, à maintenir la paix & le bon ordre. Elle prévient ces usurpations réciproques, qui deviennent d'autant plus dangereuses, qu'il ne peut y avoir de juge en dernier ressort entre ces deux rivaux.

Le poids des intérêts temporels emporte ordinairement la balance sur les intérêts spirituels, dans l'opinion des hommes, fait toujours pour prévaloir. L'autorité civile, que le magistrat suprême exerce, empêche avec le tems les impostures grossières, & les persécutions fanatiques, qui, dans toutes les fausses religions, sont le principal fondement de l'autorité des prêtres.

Pendant les progrès des usurpations ecclésiastiques, la résistance du magistrat civil jette naturellement l'Etat dans une fermentation convulsive.

448 REMARQUES POLITIQUES

Rois.

Les rois devinrent plus avides d'argent, à mesure que l'argent devint le nerf de leur puissance.

Les hommes changent aisément de parti dans les guerres civiles, sur-tout quand leur crédit est fondé sur une autorité héréditaire & indépendante, & non pas dérivé de l'opinion & de la faveur du peuple.

La distribution égale de la justice, & la jouissance libre de la prospérité, sont les deux grands objets pour lesquels les hommes instituerent la société politique.

Le génie noble & libre des anciens leur a fait regarder le gouvernement d'un seul, comme une espèce de tyrannie & d'usurpation : de-là vient qu'ils ne formerent jamais l'idée d'une monarchie légale & régulière.

C'est une politique trop violente que celle qui se permet d'appauvrir les peuples pour aggrandir l'Etat.

Une trop grande disproportion parmi les citoyens affoiblit l'Etat.

Une pareille égalité devient très-sensible à la nature humaine : elle diminue moins du bonheur du riche, qu'elle n'ajoute à celui du pauvre.

Où les richesses sont dans peu de mains, ceux qui les possèdent ont tout le pouvoir ; & ils s'entendent pour faire porter aux pauvres tout le fardeau, & les opprimer encore davantage ; ce qui décourage toute l'industrie. L'aumône faite à un pauvre est une chose louable en elle-même, parce qu'elle soulage l'indigent & le malheureux. Mais, lorsque nous voyons l'encouragement que l'aumône donne à la fainéantise & à la débauche, nous regardons cette espèce de charité, plutôt comme une foiblesse que comme une vertu.

L'extinction totale du feu d'une rébellion produit ordinairement une révolution dans le gouvernement, & fortifie, pour quelque tems, les prérogatives de la couronne, même en leur donnant encore plus d'étendue.

Cet oubli presque total de la justice & de la vérité, qu'on apperçoit dans tout ce qui se passe d'états à états, est un ancien vice invétéré dans le monde, & l'une des sources abondantes des calamités du genre humain. Il est même douteux si, en plusieurs occasions, les princes, qui ont ainsi sacrifié leur in-

450 REMARQUES POLITIQUES

tégrité à leur politique, n'ont pas éprouvé à la fin, qu'ils avoient mal entendu leurs véritables intérêts.

L'ouvrage des sages législateurs subsiste ordinairement, tandis que les acquisitions des conquérans périssent souvent avec eux.

Rejeter toujours les désordres sur le prince, c'est introduire dans la politique une erreur dangereuse, & préparer une apologie perpétuelle à la trahison & à la révolte, comme si la turbulence des grands & la furie du peuple n'étoient pas des maux accessoires de la société humaine, ainsi que la tyrannie des princes, & qu'il fallût moins soigneusement s'en garantir dans toutes les constitutions bien réglées.

Charles V, roi de France, est le premier roi de l'Europe, qui montra les avantages de la politique, de la prévoyance & du jugement, sur une valeur fougueuse & précipitée. Les événemens de son règne, comparés à ceux des précédens, prouvent combien les royaumes ont peu de raison d'être enorgueillis de leurs victoires, ou humiliés de leurs défaites que, dans le vrai, on ne doit attribuer qu'à la

Bonne ou mauvaise conduite de leurs chefs, & quelle règle peu sûre ce seroit de décider par-là des mœurs & du caractère des nations.

Telle est en effet la condition malheureuse de la nature humaine, qu'il arrivera communément qu'un Souverain, d'un génie supérieur, comme étoit celui d'Edouard III, sous lequel tout se plie dans son gouvernement domestique, se tournera volontiers vers les entreprises militaires, dans lesquelles seules il rencontre des obstacles, & peut déployer son adresse & sa capacité.

La gloire attachée au titre de Conquérant est si éblouissante aux yeux du vulgaire, & l'animosité des nations si extrême, que nous n'avons jamais considéré l'inutile désolation d'une aussi belle partie de l'Europe, que la France, comme une chose intéressante, ni comme une tache dans le caractère & la conduite d'Edouard III.

Les succès que les armes d'Angleterre ont eu, en différents siècles, sur celles de la France, furent dûs, en grande partie, à la situation favorable de ce premier royaume. Les Anglois,

452 REMARQUES POLITIQUES
heureusement cantonnés dans une île ;
pouvoient tirer parti des infortunes de
leurs voisins , & étoient peu exposés
au danger des représailles. Ils ne quit-
toient jamais leur pays, que conduits par
un roi d'un génie supérieur , ou lorsque
des factions intestines divisoient leurs
ennemis , ou qu'eux-mêmes étoient
soutenus par des alliances puissantes sur
le Continent.

Aucune précaution n'est suffisante
où les loix n'ont plus d'empire , &
où tous les principes d'honneur sont
totalement étouffés.

Si le traité de Troies , fait entre la
faction Bourguignonne & Henri V , en
1420 , avoit eu lieu , il est difficile de
décider à qui , de l'Angleterre ou de la
France , il seroit devenu plus fatal. Il
auroit réduit le premier royaume au
rang de province. Il auroit entière-
ment dérangé l'ordre de succession ,
suivi dans le dernier , & entraîné la
destruction de tous les descendants de
la famille royale.

Un homme , toujours dominé par
l'intérêt , est aussi rare qu'un homme
toujours guidé par la vertu contraire.

Les princes sont souvent disposés à

considérer les grands services qu'ils ont reçus, comme le fondement d'une juste défiance, sur-tout si ces services ont été rendus par quelqu'un d'un caractère avide & inquiet.

Les coups d'autorité, lorsqu'ils sont violens, ne produisent qu'un calme trompeur & momentané. Comme ils détruisent la confiance mutuelle, qu'ils fomentent les animosités les plus irrconciliables, ils ont ordinairement des conséquences très-fatales au bien public, & à ceux qui les essayent.

Il n'est pas d'abus introduits dans la société civile, quelque grand qu'il soit, qui ne puisse être vu sous des aspects fort avantageux, au commencement d'une réforme quelconque. La perte des avantages dont on jouissoit est toujours sentie vivement, tandis que le bien qui doit résulter du changement que l'on fait n'est apperçu qu'à la longue, & rarement par le gros de la nation.

La postérité aura droit de reprocher avec justice aux Jésuites que, par la nature même de leur institut, ils ont perverti l'usage du sçavoir, & em-

454 REMARQUES POLITIQUES

ployé à fortifier les superstitions, les remèdes destinés à les détruire.

Les Anglois, brûlant du désir de subjuguier la France, projet dont le succès étoit le moins vraisemblable, & leur seroit devenu le plus perniciosieux, négligerent toutes les autres entreprises auxquelles leur situation les invitoit fortement, & qui auroient ajouté à leur grandeur, à leurs richesses, à leur sécurité.

Attirer la noblesse à la cour, l'engager dans des plaisirs ou des emplois d'une grande dépense qui déranger la fortune des imprudens; augmenter leurs dépendances des ministres, par la nécessité de les voir, & diminuer par l'absence leur autorité dans les provinces; tels sont les artifices communs du gouvernement arbitraire.

Le dessein de la maison de Stuart fut de gouverner l'Angleterre dans un tems où l'ancienne source de l'autorité avoit déjà souffert une grande diminution, & tout-à-la-fois, avant que la nouvelle eût commencé à couler avec quelque abondance. Sans un fondement fixe & réglé, le trône ne faisoit que

chanceler ; & le prince n'y pouvoit être assis, qu'avec les deux tourmens de l'inquiétude & de la dépendance. On a vu que tous les expédiens employés par Jacques & Charles, pour le soutien de leur dignité, avoient des inconvéniens sensibles. La Majesté de la couronne, fondée sur d'anciens pouvoirs & de vieilles prérogatives, s'attiroit encore du respect, & servoit de frein à l'audace & à l'insolence ; mais elle remplissoit le roi d'une si haute idée de son rang, qu'elle le rendoit incapable de se prêter aux méthodes populaires, ou de souffrir la moindre contradiction de la part du parlement. L'alliance avec la hiérarchie servit à fortifier la loi, par le sceau de la religion ; mais, ayant rempli de rage le parti Puritain, elle exposa le prince aux attaques d'une multitude d'ennemis emportés, furieux, implacables. La mémoire même de ces deux rois, par l'effet des mêmes causes, s'est ressentie du même malheur qui n'a pas cessé de les poursuivre pendant toute leur vie. Quoique la vérité oblige de reconnoître que leur capacité dans

456 REMARQUES POLITIQUES

le gouvernement n'étoit nullement proportionnée à l'extrême délicatesse de leur situation, ils n'ont pas été traités avec assez d'indulgence; & plusieurs historiens ont eu l'injustice de faire tomber sur eux tout le blâme. A la vérité, les atteintes qu'ils portèrent aux loix, sur-tout Charles, sont manifestes, palpables, & pouvoient être regardées, en général, comme les transgressions d'une borne sensible, qui étoit marquée par l'autorité royale. Mais les usurpations des Communes, quoique moins déterminées & moins positives, n'en sont pas moins absurdes aux yeux d'un bon juge, & n'étoient pas moins capables de détruire la juste balance de la constitution. Lorsque la Chambre basse entreprit d'exercer les pouvoirs qui lui avoient été transmis, avec une indépendance, avec une rigueur dont il n'y avoit jamais eu d'exemples, les rois furent imprudemment tentés ou forcés, comme ils se l'imaginèrent, par la nécessité de s'attribuer des pouvoirs auxquels la couronne n'avoit jamais prétendu; & du choc de ces prétentions opposées
résul-

résulterent les factions, les convulsions, & tous les désordres qui firent le malheur de ce tems.

Les mouvemens des plus grands Etats sont quelquefois dirigés par de fort petits ressorts, comme ceux des particuliers.

Une armée est un instrument si terrible, & tout-à-la-fois si grossier, que, sans une extrême dextérité, toute main qui l'emploie est sûre de tout exécuter, & de parvenir à tout dans la société humaine.

Dans les affaires humaines, ce n'est pas toujours le plus probable qui est le plus vrai; & souvent une légère circonstance échappée à nos spéculations explique des faits qui semblent d'ailleurs incompréhensibles.

Dans la plûpart des délibérations humaines, il est difficile, pour ne pas dire impossible, de faire un choix qui soit à couvert de toutes sortes d'inconvéniens; & trop ordinairement un parti que la victoire a fait sortir de l'oppression, signale son triomphe par les excès les plus opposés à ceux qu'il a voulu réprimer.

PENSÉES.

LES hommes sont toujours plus enclins à croire le mal que le bien qu'on dit de leurs supérieurs.

Un bruit sourd, qu'on se répète à l'oreille, fait souvent autant de chemin, & devient aussi dangereux que si on le confioit au papier.

On gagne plus sur les hommes, en les guidant par la raison, qu'en les traînant ou en les poussant comme des bêtes.

Un peuple civilisé, quoique subjugué par les armes, conserve toujours une supériorité sensible sur les nations ignorantes & barbares.

La saine morale & les connoissances de l'esprit sont presque inséparables.

La considération de son existence future ramene naturellement à elle l'attention de l'homme rassasié de prospérités, ou accablé de traverses.

Tous les pas vers la raison & le bon sens sont lents & gradués.

Il est impossible de haïr violemment ceux que l'on méprise.

De mille opinions différentes que l'on forme sur le même sujet, il ne peut y en avoir qu'une qui soit vraie; la difficulté, c'est de la trouver.

La sensation ne représente jamais ce qui existe réellement dans l'objet, selon nos organes & nos facultés; & ce rapport a indubitablement lieu, puisque, s'il n'avoit pas lieu, la sensation n'existeroit pas.

Rien n'est plus ordinaire que de blâmer les tems présens, & d'élever la vertu de nos ancêtres: c'est un penchant inhérent à la nature humaine.

Bannissez les vices; & les maux les suivront.

On ne peut guérir chaque vice, dans un Etat, qu'en substituant une vertu à sa place.

L'imagination confond souvent ses besoins avec ceux de la nature.

Dans les affaires publiques, souvent les hommes aiment mieux que la vérité, quoique reconnue de tout le monde, soit enveloppée du voile de la décence, que si elle étoit exposée nue au grand jour.

Les victoires sont des choses vulgaires.

res, en comparaison de la modération & de l'humanité.

Le soldat est féroce, lorsqu'il rencontre une résistance opiniâtre : il est insolent après le succès.

L'artifice le plus grossier, lorsqu'il est secondé par l'autorité, en impose toujours au peuple.

Dès que la confiance & la faveur d'un Souverain s'altèrent une fois, il est presque impossible que l'indifférence, ou même la réserve & la haine ne leur succèdent pas.

Les hommes aveuglés par leurs passions, & familiarisés avec le crime, ne sont pas arrêtés par les bien-séances.

Souvent les personnes coupables des crimes les plus énormes ne sont pas nées avec les penchans les plus pervers.

On peut juger de l'ignorance d'un siècle par la grossièreté de ses superstitions ; mais on ne doit jamais prononcer sur la folie d'un particulier, pour avoir admis des erreurs populaires, consacrées par une apparence de religion.

Il y a des vertus qui ne portent pas toujours un homme aux grandes places ; mais elles le rendent certainement plus capable de les remplir.

Il y a des momens où la gaieté de l'humeur dispose le cœur à la bonté.

Dans toutes les affaires de la vie , l'habitude a plus de part que la raison à la conduite des hommes.

La flatterie comme la crainte ôtent le jugement.

Ce n'est pas être bon sujet , c'est être esclave que de se laisser prendre son bien contre sa volonté , & ravir sa liberté contre les loix du royaume.

Qu'est-ce qu'on peut dire à soi , si ce n'est la liberté de sa personne ?

Les naturels du plus bas ordre acquièrent du courage & de la force , lorsqu'ils se sentent appuyés par quelque chose de supérieur.

Tout est possible à celui qui croit ; & celui pour qui tout est possible jouit d'une sorte de toute-puissance.

La raison ne permet pas de juger des règles établies dans un tems , par les maximes qui prévalent dans un autre.

C'est la situation qui décide entière-

ment de la fortune & du caractère des hommes.

La loi de la nécessité n'admet, dans les maux extrêmes, ni scrupule, ni cérémonie, ni délai.

L'envie de blâmer le présent & d'admirer le passé est fortement enracinée dans l'esprit des hommes : elle influe sur ceux même qui ont le plus de sçavoir & le meilleur jugement.

Dans le cœur humain, les notions d'intérêts sont fortement combattues par leurs affections. Il n'est pas sans exemple qu'on puisse être guidé par des préventions nationales, après avoir résisté aux motifs particuliers de l'amitié personnelle.

Une indolente & molle disposition, agitée par des motifs contraires, est capable d'autant d'inconséquences, que la folie ou l'imbécilité même.

La crainte du mal est ordinairement plus accablante que sa présence même.

Dans les actions militaires, rien n'est capable de suppléer au défaut de la discipline & de l'expérience.

Dans la présence réelle du danger, lorsqu'on n'y est pas accoutumé, les

vapeurs de l'enthousiasme se dissipent à l'instant, & perdent leur influence.

La fumée des applaudissemens qu'on se rend à soi-même ne tarde pas à se dissiper, lorsqu'elle n'est pas entretenue par l'admiration d'autrui.

L'insolence, lorsqu'elle est humiliée, se change naturellement en bassesse.

Il n'y a pas de caracteres plus incompatibles que ceux des conquérans & des persécuteurs.

Les considérations particulieres se perdent ordinairement dans la passion générale. Plus chacun est ferme en principes, plus il est capable alors de négliger ou d'abandonner ses devoirs domestiques.

La meilleure maniere de résister à un ennemi qui fait des incursions par mer est de se mettre en force contre lui sur cet élément.

Rien n'ouvre aussi promptement les yeux des hommes, que ce qui est relatif à leur intérêt.

Aimer la gloire que procurent les actions vertueuses, c'est aimer ces actions mêmes.

Les maximes générales, en politique, ne doivent être établies qu'avec de grandes réserves; & on découvre souvent des apparences irrégulières, & extraordinaires, dans le monde moral, aussi-bien que dans le monde physique.

De tous les hommes, les plus pernicieux pour un Etat sont les faiseurs de projets politiques, s'ils ont la puissance, & les plus ridicules, s'ils ne l'ont pas; comme de l'autre côté, une politique sage est le caractère le plus avantageux de la nature, s'il est accompagné de l'autorité; & le plus innocent, sans être totalement inutile, même quand il en est privé.

Il est très-certain que l'admiration est incompatible avec la familiarité. » On n'est jamais héros, disoit le prince de Condé, » pour plaire à son valet-de-chambre. » Antigone, pour répondre à ses flatteurs qui le faisoient descendre d'un dieu, dit « qu'il pouvoit, sur ce » sujet, consulter la personne qui avoit » soin de sa chaise percée. »

Il n'y a point de bien dans ce monde, qui soit pur & sans mélange.

Il n'y a pas d'esprit si suffisant, qu'une suffisance égale à la sienne ne puisse démonter.

Il semble que les plaintes faites contre la Providence ont été souvent mal fondées, & que les bonnes ou mauvaises qualités des hommes contribuent plus qu'on ne pense communément à leur bonne ou à leur mauvaise fortune.

La prospérité est ordinairement, quoique non-nécessairement, attachée au mérite & à la vertu; & l'adversité l'est de même au vice & à la folie.

FIN.



TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

<i>DE la Nature humaine.</i>	Page 1
<i>De l'Esprit humain.</i>	5
<i>De la Durée du Monde , & de la Po-</i> <i>pulation des Hommes.</i>	9
<i>De l'Homme.</i>	15
<i>Des Femmes.</i>	17
<i>De la Société.</i>	21
<i>De la Religion.</i>	22
<i>Des Papes.</i>	41
<i>De la Tolérance.</i>	52
<i>De l'Amour de la Patrie.</i>	57
<i>Des Passions.</i>	58
<i>De l'Éducation.</i>	60
<i>Des Loix.</i>	62
<i>De la Justice.</i>	66
<i>Du Peuple.</i>	68
<i>Du Commerce.</i>	71
<i>Des Professions , Ordres & Etats.</i>	82
<i>Du Luxe.</i>	83

TABLE DES CHAPITRES. 467

<i>De l'Argent.</i>	89
<i>Des Intérêts de l'Argent.</i>	97
<i>Du Crédit public.</i>	101
<i>Des Taxes.</i>	105
<i>Des Arts.</i>	108
<i>De la Liberté.</i>	115
<i>Des Rois & des Grands.</i>	123
<i>De la Loi féodale.</i>	125
<i>Des différens Gouvernemens.</i>	128
<i>Du Gouvernement de différens Peuples.</i>	137
<i>Du Gouvernement de l'Angleterre dans différens tems.</i>	140
<i>Des Factions & des Partis.</i>	165
<i>De l'Inquiétude naturelle des Anglois.</i>	174
<i>Des Sciences.</i>	176
<i>De l'Histoire.</i>	178
<i>Des Philosophes.</i>	183
<i>Des Poètes.</i>	184
<i>De la Comédie & de la Tragédie.</i>	186
<i>Du Goût.</i>	189
<i>De l'Éloquence.</i>	193
<i>De l'Amour.</i>	199
<i>De la Galanterie.</i>	201
<i>De la Politesse.</i>	203
<i>Du Bonheur.</i>	207
<i>Du Point d'honneur.</i>	208



468 TABLE DES CHAPITRES.

<i>De la Bienfaisance & de la Bienveil-</i> <i>lance.</i>	209
<i>De la Modestie.</i>	213
<i>De l'Impudence.</i>	214
<i>De l'Ambition.</i>	215
<i>De l'Avarice.</i>	217
<i>Tableaux de la Germanie, de l'Italie,</i> <i>lors de la conquête des François ;</i> <i>de l'Europe, de la France & de</i> <i>l'Angleterre, dans différens tems.</i>	220
<i>Portraits & Caractères de quelques</i> <i>Papes.</i>	246
<i>Portraits & Caractères des Rois d'An-</i> <i>gleterre.</i>	261
<i>Portraits & Caractères de différens Mi-</i> <i>nistres ou Hommes célèbres de l'Eu-</i> <i>rope.</i>	292
<i>Mœurs, Usages & Coutumes.</i>	302
<i>Anecdotes.</i>	357
<i>Remarques politiques & morales.</i>	447
<i>Pensées diverses.</i>	458

Fin de la Table.

